


FONDO PIZZOFALCONE

OBSERVATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES COMMENTAIRES DE FOLARD

ET SUR

LA CAVALERIE.



OBSERVATIONS
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LES COMMENTAIRES DE FOLARD
ET SUR
LA CAVALERIE

Par le Comte de BREZÉ ci-devant Officier de Cavalerie au service de S. M. le Roi de Surdaigne

TOME PREMIER.



Unusquisque opus suum exerceat.
Plat. dial. 4.







A TURIN CHEZ LES FRERES REYCENDS.
MDCCLXXII.



PRÉFACE.

Monsieur Folard a été sans doute un très-savant Militaire, personne, je crois, ne le conteste, & l'ouvrage qu'il nous a laissé sera un témoignage éternel de ses talens; quant à moi je respecte ses cendres & j'honore sa mémoire, mais en qualité d'Officier de cavalerie il doit m'être permis d'examiner cette partie de la guerre, qui me regarde: & comme Mr. Folard a été l'ennemi déclaré d'un corps, dont j'ai long-temps suivi les étendards, je me crois en droit de repousser sa mauvaise humeur si fortement marquée par des expressions si souvent répétées & si peu mesurées, telles que celles-ci, par

exemple : *Qu'a donc fait cette cavalerie dont on est si fort entêté & dont on reviendra quand nous reviendrons à notre bon sens?* (a)

On ne sauroit jamais faire un fantassin médiocre d'un bon cavalier, au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantassin (b).

Une armée peut fort bien se passer de cavalerie & n'aller pas moins son train &c. &c. (c).

En même temps je me permettrai encore d'examiner s'il étoit lui-même aussi habile dans cette arme qu'il le pensoit ; & nous verrons si ce qu'il a avancé marque cette grande intelligence, dont il se croyoit pourvu, quand il disoit : *Il faudroit que l'on me prouvât du moins que j'ignore l'usage de la cavalerie, mais le*

(a) *Comment. sur Polybe tom.* 1. *pag.* 215.
(b) *Préface du tom.* 4. *page* 13.
(c) *Tom.* 4. *pag.* 14. *de la Préface.*

moyen de pouvoir y réussir (a). Nous verrons, dis-je, s'il n'y aura rien à répondre sur ce qu'il a dit touchant cette arme; s'il en a bien connu toute la force, ainsi que la meilleure façon de la faire combattre, & si dans les récits qu'il a faits de diverses batailles, dont son ouvrage est rempli, il a toujours été bien exact, & sans passion; car encore faut-il être juste, & n'appuyer ses décisions, que sur des faits véritables? Ce ne sera cependant pas simplement par des faits, que je tâcherai de combattre mon illustre Adversaire, non, car selon moi les faits seuls prouvent peu, ils sont toujours douteux, altérés, ou interprétés selon le besoin; d'ailleurs le hazard y a tant d'influence, qu'ils doivent rarement faire preuve: ainsi si je prétendois prou-

(a) *Folard tom. 4. pag. 14. de la Préface.*

ver, par exemple, l'utilité indiſpenſable de la cavalerie dans les armées, & ſa ſupériorité ſur l'infanterie, par le fait mémorable d'Uladus Vaivode de Valachie, qui avec neuf mille chevaux mit en déroute l'armée de Mahomet II., forte de deux cents cinquante mille hommes; je ne ferois que rapporter un fait étonnant, probablement exagéré, & qui à coup ſûr ne prouveroit rien: ſi je diſois il eſt demontré qu'il faut de la cavalerie dans les armées; parceque Clovis à la tête de ſa cavalerie remporta en 495. une victoire complète ſur les Allemands dans la plaine de Tolbiac (*a*): & une autre en 507. à Poitiers encore plus mémorable avec la même cavalerie ſur Alaric Roi des Viſigots: parceque Henry IV. gagna les

(*a*) *Voyez Mez. Daniel.*

batailles de Courtas, d'Arques, & d'Ivri, toujours à la tête de ses escadrons (*a*); parceque le Grand Condé remporta une victoire des plus complètes à Rocroy à la tête de sa cavalerie, & défit entièrement ce fameux bataillon carré, hérissé de piques, formé de cette brave infanterie Espagnole jusqu'alors invincible, & défendu par dix-huit pièces de canons (*b*): enfin parceque Turrene, Luxembourg, Montécuculi, Eugène, ont toujours été vainqueurs à la tête de leurs escadrons. Tous ces faits mémorables, qui comblent de gloire la cavalerie, ne suffiroient cependant point pour en prouver l'indispensable nécessité. Mais lorsque je fais voir & toucher au doigt qu'il

(*a*) *Voyez Mez. le Gendr. Daniel.*

(*b*) *Voyez Quincy Hist. mil. Vie du Prince de Condé par Mr. Des-Ormeaux.*

eſt impoſſible qu'une armée entièrement dénuée de cavalerie puiſſe ſe défendre en plaine raſe contre une autre qui ſeroit forte en cette arme, telle qu'étoit celle de Xantippe à Tunis vis-à-vis de celle de Régulus qui fut entièrement défaite : quand je dis qu'il faut de la cavalerie dans les armées pour exécuter ces coups de main hardis, & ſurprenans, qui décident quelquefois du ſort d'une campagne ou même de toute une guerre; tel que celui, par exemple, qu'on lit dans les mémoires de Brandebourg, *vie du Grand Electeur*, de la bataille de Ferbellin, où ce Héros remporta une victoire complète ſur les Suédois avec ſa ſeule cavalerie; lorſque je fais remarquer que la ſeule cavalerie (légère ou peſante) eſt dans le cas de retirer en temps de guerre les contributions que l'on eſt obligé de lever à la hâte dans

des pays éloignés (a): qu'elle ſeule eſt propre pour l'enlèvement d'un Quartier, d'un Général, ou d'un Convoi: qu'elle ſeule peut ſe porter avec célérité à la défenſe d'un défilé, au paſſage d'une rivière, ou pour arrêter une arrière garde: enfin quand je prouve qu'il eſt impoſſible de gagner une victoire complète ſans cavalerie, parcequ'on ne peut guère pourſuivre chaudement avec de l'infanterie des fuyards, qui courent ordinairement très-vîte; alors, dis-je, je crois avoir ſuffiſamment prouvé, l'utilité de cette arme, & il me paroît qu'il ſeroit après cela aſſez ridicule de dire comme Mr. Folard: *Une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train.*

(a) Que l'on ſe rappelle ſeulement la fameuſe expédition du Général Hadik dans la dernière guerre, & que l'on me diſe ſi avec de l'infanterie on auroit oſé l'entreprendre.

Mais quelqu'un dira, d'où vient donc qu'il est arrivé plus d'une fois que des armées très-fortes en cavalerie ont été battues, même en rase campagne par d'autres armées bien inférieures en nombre, ou presque dénuées de cette arme, comme Pompée à Pharsalle, Tilly à Leypsich, & Vallenstein à Lutzen? J'ai déjà dit que les faits ne prouvent rien, & je rendrai encore raison de ces étonnantes défaites dans les chapitres VII. & X., où je parlerai de ces trois batailles. En attendant je prie le Lecteur de réfléchir qu'il n'est pas plus surprenant de voir une nombreuse cavalerie mal disposée & mal menée, être battue par le petit nombre, ou même par de l'infanterie, si l'on veut, que de voir une armée de cent mille hommes entre les mains d'un ignorant entièrement défaite par une

de trente mille bien commandée.

Je ne ſerai pas non plus du ſentiment de Mr. Folard ſur tout ce qu'il a avancé du mêlange de l'infanterie avec la cavalerie; ce n'eſt pas que je ne convienne de l'avantage que l'on peut tirer du ſoutien réciproque de ces deux armes; mais ce ne ſera jamais en plaçant des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, pour les faire marcher enſemble à l'ennemi, & pour les faire combattre ainſi pêle-mêle, comme le prétend Mr. Folard, que l'on peut eſpérer de tirer quelque utilité du mêlange de ces deux armes; je crois au contraire que l'on ne peut rien imaginer de plus mauvais, & je me charge de le prouver. Je ferai remarquer auſſi que de tous les exemples que Mr. Folard a cités pour appuyer & autoriſer cet incompatible mêlange, il n'y en a

pas un ſeul qui ſoit fidellement rapporté, de façon qu'en reſtituant le texte, ils font tous preuve contre lui.

C'eſt ainſi que je diſcuterai dans ce premier volume tous les points rélatifs à la cavalerie ſur leſquels Mr. Folard s'eſt écarté des règles d'une ſaine théorie ; & après avoir réfuté ſes paradoxes, relevé les contradictions, dans leſquelles il eſt tombé en parlant de cette arme, & fait connoître les vrais principes ſur leſquels on doit établir les fondemens d'une bonne tactique; je paſſerai dans le ſecond volume à traiter de la formation des régimens; je ferai voir que ſi l'on manque de bonne cavalerie, s'il faut un ſi long-temps à dreſſer celle que l'on a, ſi elle ne rend pas tout le ſervice que l'on auroit lieu d'en attendre; enfin que ſi le bon ou le mauvais ſuccès de cette arme dans un

jour d'affaire, dépend encore ſi fort du hazard ; je ferai voir, dis-je, que tout cela ne provient que de ce que les régimens ſont bien loin d'être formés, comme ils devroient l'être, pour faire une cavalerie ſûre & invincible. Enſuite j'examinerai quelles ſont les armes tant défenſives qu'offenſives, qui peuvent le mieux convenir à une troupe deſtinée à combattre à cheval. Et je finirai par faire remarquer que rien n'eſt plus facile, que de bien dreſſer un régiment de cavalerie, quand une fois il a été formé comme il faut.

D'ailleurs, ſi après vingt ans de ſervice, après une longue & aſſidue application de la théorie à la pratique, on me voit combattre dans cet ouvrage la mauvaiſe humeur, les contradictions, les paradoxes, & même les erreurs de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie, on ne doit pas d'abord crier à la témérité,

cela ne doit pas même paroître si extraordinaire; je suis bien sûr du moins que cela ne paroîtra pas tel aux Officiers qui ne s'en laissent point imposer par un nom célèbre; mais qui accoutumés à lire avec attention, combinent avec intelligenge, & jugent sans prévention: & c'est à leurs lumières ainsi qu'à leur justice que j'en appelle.

Folard, je le répète encore, a été, surtout par ses talens, un Officier du premier ordre, & il faudroit avoir l'esprit bien peu militaire, pour ne pas le reconnoître pour tel, après avoir lu avec attention son ouvrage, qui auroit dû faire une plus grande fortune, si le vrai génie militaire n'étoit pas aussi rare, que toute autre sorte de génie: mais on peut très-bien rendre hommage à ses talens, & profiter de ses leçons, & être cependant sur quelque point d'un avis contraire au sien.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

CHAPITRE I.

De la bataille de Tunis entre Xantippe & Régulus.

CHAPITRE II.

De la bataille de Caffano entre le Prince Eugéne & Monfieur de Vendôme.

Monfieur Folard reproche à la cavalerie de n'avoir point donné dans cette bataille, & ce reproche eft très-mal fondé; on le prouve par la nature du terrain où fe paffa l'affaire, par une lettre de M. le Prince Eugéne à l'Empereur, & par le récit même de Mr. Folard.

CHAPITRE III.

Propofitions paradoxales avancées par Mr. Folard fur l'article de la cavalerie, combattues.

La cavalerie a fouvent combattu très-vaillamment à pied, témoins les batailles de Belgrade & de Guaftalla, ainfi que la défaite des dix-huit mille Suiffes, par Carmagnole Général du Duc Vifconti.

Tous les anciens peuples eurent de la cavalerie, quand ils furent ou affez riches pour pouvoir en entretenir, ou qu'ils eurent à combattre contre des peuples qui en avoient.

CHAPITRE IV.

Des expéditions particulières à la cavalerie.

Il y a nombre d'entreprifes à la guerre qui ne peuvent être exécutées que par la cavalerie ; on le démontre.

CHAPITRE V.

De la ligne oblique ou de l'ordre de bataille oblique.

Il eft impoffible de faire ufage de l'ordre de bataille oblique vis-à-vis d'un ennemi qui eft de beaucoup fupérieur en cavalerie. Examen de trois ordres de bataille obliques de Végéce, planche II. III. ; de ceux d'Epaminondas à Luctres & à Mantinée, planche IV. V. ; de ceux d'Alexandre à Arbelle, & au paffage de l'Hydafpe contre Porus. De celui de Mr. de Luxembourg à Fleurus. Le Roi de Pruffe, l'égal de tous ces grands Capitaines, quand il a fait ufage de l'ordre oblique, a toujours fait donner fa cavalerie la première.

CHAPITRE VI.

Du combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion.

CHAPITRE IX.

Belle retraite du Général Schoulembourg dans les plaines de la Pologne.

CHAPITRE X.

De la bataille de Pharsale, planche XXIV.

ARRANGEMENT

DES PLANCHES

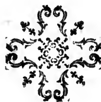
Pour le Tome premier.



ARRANGEMENT

DES PLANCHES

Pour le Tome fecond.



CHAPITRE I.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA BATAILLE DE TUNIS

Entre XANTIPPE & REGULUS.

Selon Polybe les Romains perdirent cette bataille parcequ'ils manquoient de cavalerie.



Monſieur de Folard défigure le récit de cet Hiſtorien pour prouver le contraire.

TOut le Monde ſait que les Carthaginois furent à deux doigts de leur perte dès la première guerre Punique, faute de Généraux capables de commander leurs armées. Déjà le Conſul Régulus envoyé en Afrique par le Sénat Romain avoit remporté ſur eux trois grandes victoires, & s'avançoit droit vers Carthage pour en faire le ſiége ; quand par bonheur pour ces Républicains Xantippe Grec de nation remporta ſur ce Général auprès de Tunis une victoi-

re complète, qui releva tout-à-coup leurs affaires, & répara leurs pertes.

Monſieur Folard, qui nous rapporte cette bataille d'après Polybe, duquel il s'écarte enſuite, nous dit dans ſes Obſervations ſur l'article de la cavalerie, que " Xantippe n'avoit jamais compté que ſa cavalerie pût rompre l'infanterie Romaine, elle étoit trop bien ordonnée, & ſur une trop grande profondeur, pour ne rien craindre d'un effort de cavalerie quelque déterminée qu'elle pût être " (a). Mr. Folard ſe trompe, Xantippe penſoit préciſément le contraire, comme on va le voir; ce fut plutôt Régulus, qui crut qu'en rangeant ſon infanterie ſur beaucoup de profondeur, il n'avoit plus rien à craindre de la cavalerie ennemie, car il eut la témérité de livrer bataille aux Carthaginois en raſe campagne, quoique de beaucoup inférieur à eux en cette arme; mais pour le Général Grec il comptoit ſi fort ſur ſa cavalerie, qu'il avoit témoigné avant le combat toute ſa confiance en elle. Polybe le dit en ces termes. " Dans ces conjonctures (c'eſt-à-dire quelques jours avant la bataille) " arrive à Carthage un de ces ſoldats mer-

(a) *Hiſt. de Polybe Folard pag.* 151. *tom. premier ed. in* 4. *Amſterdam.*

" cénaires, qui avoient été envoyés en Gréce, conduisant une grosse recrue, où il y avoit un nommé Xantippe Lacédémonien, instruit à la maniére de son pays, & par conséquent fort versé dans le métier de la guerre (*a*). Celui-ci informé en détail de la défaite des Carthaginois, & considérant les préparatifs qui leur restoient, le nombre de leur cavalerie & de leurs éléphans, pensa en lui-même, & dit à ses amis, que si les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ce mot se répand parmi le peuple, & passe bien-tôt du peuple aux Généraux. Les Magistrats font appeller cet homme, il vient & justifie clairement ce qu'il avoit avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avoient été battus; & comment en choisissant toujours la plaine, soit dans les marches, soit dans les campemens, soit dans les ordonnances

(*a*) La Gréce alors abondoit en Généraux habiles, parceque chez les Grecs il y avoit des ecoles établies pour enseigner la tactique, & que la guerre chez eux n'étoit point un métier, mais plutôt un art très-approfondi; quand les nations étrangères manquoient de chefs capables de commander leurs armées, elles en demandoient aux villes de la Gréce, & en obtenoient facilement, Sparte, & Athenes en fournirent souvent aux Rois d'Egypte, & même aux Rois de Perse.

" de bataille, ils se mettroient en état
" non seulement de ne rien craindre de
" leurs ennemis, mais encore de les vain-
" cre. Les Chefs applaudissent, conviennent
" de leurs fautes, & lui confient le com-
" mandement de l'armée" (a).

On voit donc, que Xantippe comptoit beaucoup sur sa cavalerie; aussi, dès qu'il fut à la tête de l'armée vint-il camper dans la plaine, ce qui étonna fort les Romains, qui ne s'attendoient pas que les Carthaginois eussent la hardiesse de leur venir au devant.

Passons à la bataille, & voyons, si Mr. Folard est plus équitable lorsqu'il ôte l'honneur de la victoire à la cavalerie.
" Xantippe (continue Polybe) revêtu d'un
" plein pouvoir, range les éléphans sur une
" seule ligne à la tête. Derrière il place
" la phalange à une distance raisonnable.
" Des troupes mercénaires, il en insère une
" partie dans l'aile droite, & l'autre com-
" posée de ce qu'il y avoit de plus agile,
" fut jetée sur l'une & l'autre aile avec
" la cavalerie. A la vue de cette armée
" rangée en bataille, les Romains marchent
" en bonne contenance. Les éléphans les
" épouvantèrent; mais pour parer au choc

(a) *Polyb. liv. premier chap. 7.*

“ auquel ils s'attendoient, on mit au front
“ les troupes armées à la légère : derrière
“ elles de grosses compagnies, & la ca-
“ valerie sur les deux ailes. De cette ma-
“ nière le corps de bataille fut moins éten-
“ du que l'on n'avoit coutume de le faire,
“ mais il avoit plus d'épaisseur. Cette or-
“ donnance étoit excellente pour résister
“ au choc des éléphans ; mais elle ne dé-
“ fendoit pas contre la cavalerie des Car-
“ thaginois, qui étoit beaucoup plus nom-
“ breuse que celle des Romains.

“ Les deux armées ainsi rangées, on n'at-
“ tendit plus que le temps de charger. Xan-
“ tippe ordonne de faire avancer les élé-
“ phans, & d'enfoncer les rangs des enne-
“ mis, & en même temps il commande à
“ la cavalerie des deux ailes d'envelopper &
“ de donner. Les Romains alors font, selon
“ la coutume, grand cliquetis de leurs ar-
“ mes, & s'excitant par des cris de guerre,
“ en viennent aux prises. La cavalerie Ro-
“ maine ne tint pas long-temps, elle étoit
“ trop inférieure en nombre à celle des
“ Carthaginois. L'infanterie de l'aile gau-
“ che, pour éviter le choc des éléphans,
“ & faire voir combien elle craignoit peu
“ les soldats étrangers, attaque l'aile droi-
“ te des Carthaginois, la renverse & la

“ pourſuit juſqu'au camp. De ceux qui
“ étoient oppoſés aux éléphans, les premiers furent foulés aux pieds & écraſés.
“ Le reſte du corps de bataille fit ferme
“ quelque temps, à cauſe de ſon épaiſſeur.
“ Mais dès que les derniers rangs eurent
“ été entourés par la cavalerie, & contraints de lui faire face ..... Alors il n'y
“ eut plus de reſſource pour les Romains.
“ La plupart fut écraſée ſous le poids
“ énorme des éléphans : le reſte ſans ſortir de ſon rang fut criblé des traits de
“ la cavalerie, à peine y en eut-il quelques-uns qui échapèrent par la fuite ” (*a*).

Au récit que nous fait Polybe de cette grande journée, qui décida du ſort de la République de Carthage, peut-on douter que ce ne ſoit la cavalerie qui ait contribué le plus au gain de cette bataille ? Polybe ne dit-il pas expreſſement : 1.° Que l'ordre de bataille des Romains, qui étoit excellent pour réſiſter au choc des élé-

(*a*) *Ibid. pag.* 137. Cinq cents environ fuioient avec Régulus, mais ils furent atteints par la cavalerie, que Xantippe leur mit aux trouſſes, & emmenés priſonniers. Tout le reſte demeura ſur la place, à l'exception de deux mille, qui après avoir renverſé le corps des étrangers, qui étoit à l'aile droite des Carthaginois, ſe retirerent de la bataille, & échapèrent ainſi à la cavalerie. *Voyez ci-après la note* (a) *page* 13.

phans, ne valoit rien contre la cavalerie? 2.° Que malgré le choc de ces animaux le corps de bataille fit ferme quelque temps, à cause de son épaisseur; mais, dès que les derniers rangs furent enveloppés par la cavalerie, la déroute fut générale, & le carnage horrible? Cela paroît clair. Il n'y a que Mr. Folard qui conçoit les choses différemment des autres. Selon lui la cavalerie n'a rien fait, ce sont les éléphans qui ont gagné la bataille, car pour la cavalerie elle n'osa pas seulement approcher les derniers rangs, elle avoit trop de respect pour ces colonnes, pour oser se mesurer avec elles. Mais il vaut mieux le faire parler lui-même, crainte que l'on ne croie que l'on change son récit: voici ses propres paroles. " Les deux " armées étant dans cet ordre, elles en " vinrent aux mains. La cavalerie Romai- " ne fut aisément rompue & emportée " hors de ses ailes par celle des Carthagi- " nois, il n'y a pas de quoi s'étonner. Cet- " te cavalerie en fuite, l'ennemi tourne " rapidement sur l'infanterie, la prend en " flanc & à dos, & l'enveloppe de tou- " tes parts; mais parcequ'elle étoit bien " ordonnée & par colonnes, elle fit front " de tous côtés, sans rien craindre de ses

“ attaques. Comme les intervalles d'entre “ les colonnes étoient trop petits pour laiſ-“ ſer un paſſage aux éléphans que les vé-“ lites chaſſoient devant eux, & harce-“ loient avec toutes ſortes d'armes de jet, “ ces animaux furieux de leurs bleſſures, “ bien loin de revirer ſur leur propres “ gens, comme le Général Romain ſe “ l'étoit imaginé, allèrent toujours leur “ chemin, & tombèrent ſur les légions, “ qu'ils ouvrirent de toutes parts. Tout le “ mal vint de ces animaux, & non de la “ cavalerie, qui n'eut garde de choquer “ de droit fil la queue des colonnes, où “ étoient les triaires armés du *pilum*, qui “ étoit une arme de longueur aſſez ſem-“ blable à nos pertuiſannes, trop redou-“ table à la cavalerie pour oſer en ap-“ procher” (*a*).

Rien n'eſt plus plaiſant, que de voir, comme Mr. Folard ſe tourmente, & ſe tourne de tous côtés pour ſoutenir l'honneur des colonnes, & pour déprimer la cavalerie. Car, à l'entendre, c'eſt tout comme ſi elle n'y avoit pas été: il ajoute encore dans ſes remarques plus bas: “ Quant “ à la cavalerie de Xantippe, infiniment

(*a*) *Folard tom. premier pag.* 152. & 153.

" supérieure à celle du Consul; & dans " un pays favorable, elle n'eut du tout " point décidé, & ne décida pas non plus " dans cette bataille. L'infanterie n'en avoit " rien à craindre ...... Le Consul n'avoit " donc à se défendre que contre les élé- " phans " (a).

Et c'est justement ce qu'il fit, & ce qui ne lui suffit pas; Polybe dit expressément, comme je l'ai déjà rapporté, que *la disposition du Général Romain étoit excellente contre les éléphans, mais qu'elle ne défendoit pas contre la cavalerie*: ainsi n'en déplaise à Mr. Folard, il a beau contredire Polybe; un Auteur du mérite de cet Ecrivain, & aussi entendu dans le métier des armes, en sera cru par préférence (b).

Maintenant que nous avons remarqué, combien Mr. Folard s'écarte de l'Auteur Grec dans ses observations sur cette bataille, voyons si ces colonnes auroient mieux réussi, & si le Général Romain, quelle qu'eût été sa disposition, n'auroit pas été également battu, manquant de cavalerie, & choisissant, comme il fit, très-mal à

(a) *Ibid. même page.*

(b) Ceux qui voudront en savoir davantage sur cet article, n'ont qu'à lire les excellentes Réflexions de Mr. De-Guischardt sur cette bataille; & ils verront combien Mr. Folard s'est écarté de l'Auteur Grec.

propos, une plaine pour champ de bataille.

Pour mettre le Lecteur mieux à portée de juger par lui-même de ce que je vais dire, je place ici deux ordres de bataille : j'appellerai l'un celui de Xantippe, & l'autre celui de Régulus ; & pour mieux égaler encore les choses, & faire voir, que même sans éléphans Xantippe n'en auroit pas été moins victorieux, je veux les ôter entiérement ici.

Il restera donc à Xantippe 12m. hommes d'infanterie & 4m. chevaux, & le Général Romain aura ses 15m. fantassins, & trois cents cavaliers, comme il avoit dans cette journée : ainsi on voit que le nombre étoit à peu près égal des deux côtés à sept cents hommes près, que les Carthaginois avoient davantage.

Quant à l'arrangement de l'armée de Régulus, je le donne tel que Mr. Folard prétend qu'il auroit dû être, pour être selon lui, assuré de la victoire. « Régulus, dit-il, « avoit si bien ordonné ses légions, qu'il « étoit impossible de les entamer & de « les rompre, quelqu'effort déterminé que « la cavalerie Carthaginoise eût pu faire.

« S'il avoit laissé de bonnes distances « entre ses colonnes, tout au moins triples « à leurs fronts, comme il le pouvoit sans

" rien craindre, à cauſe de l'avantage de
" ces corps, qui attaquent & ſe défen-
" dent indépendamment les uns des autres,
" & dont toute la force eſt dans eux-mê-
" mes, il donnoit par ces grands eſpaces
" une étendue double à ſon ordre. Qui
" peut douter qu'en ſuivant cette méthode,
" la défaite de Xantippe ne fût complète
" & certaine? Rien ne l'empêchoit auſſi
" de fortifier ſa cavalerie en la faiſant
" ſoutenir par ſes triaires enchaſſés dans
" ſes eſcadrons" (*a*).

C'eſt donc ainſi que j'ai rangé l'armée Romaine; (voyez Planche première) l'infanterie A. ſur autant de colonnes à une triple diſtance les unes des autres; les velites B. au devant du front de l'armée, & la cavalerie C., qui ſelon Mr. Folard ſe montoit à trois cents chevaux, j'en ai formé ſix petits eſcadrons (*b*), que je partage ſur les deux ailes, ſoutenus par des pelotons de triaires. Voilà cette diſpoſition, que Mr. Folard appelle invincible.

Voyons maintenant ſi la cavalerie de Xantippe ne viendroit pas à bout de bat-

---

(*a*) *Folard tom. premier pag.* 155.

(*b*) Leurs eſcadrons, ou turmes, étoient ordinairement de 32. maîtres ſur huit de front, & quatre de hauteur, mais ils changèrent ſouvent.

tre cette armée Romaine, quoique rangée par colonnes.

Je pose d'abord les huit mille pesamment armés 1. de Xantippe, qui formoient la phalange, sur une seule ligne & sur seize de profondeur, les troupes mercénaires 2. qui étoient à la solde des Carthaginois; je les place à la droite (*a*), les légérement armé 3., comme j'ai ôté les éléphans, je les range un peu en avant, & au devant de l'infanterie: des 4m. chevaux j'en forme 36. escadrons de 108. maîtres chacun sur trois de hauteur, & 36. de front, que je partage sur les deux ailes 4. (*b*), il me reste encore 112. chevaux que je place derrière la phalange 5. en reserve. Voilà quelle est la disposition que j'oppose au Général Romain; & voici comment je vais le combattre. Que l'on se rappelle que le champ de bataille étoit une vaste plaine auprès de Tunis. Je suppose les deux armées à huit cents pas l'une de l'autre; je fais commencer l'attaque par la cavalerie,

(*a*) Jusqu'ici c'est le même ordre de Xantippe.

(*b*) Si je voulois étendre encore davantage les ailes, je n'aurois qu'à mettre les escadrons sur deux de hauteur, car n'ayant à faire ici qu'avec de l'infanterie, ils auroient toujours assez de consistance. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

dont chaque Chef d'eſcadron eſt bien inſtruit de ce qu'il doit faire, treize eſcadrons de chacune de mes ailes, au premier ſignal partent, & vont droit en parcourant les points 6. renverſer les trois petits eſcadrons Romains, qui comme l'on peut bien penſer ne tiendront pas long-temps, quoiqu'ils ſoient ſoutenus par des pelotons de triaires; leur beſogne faite, trois eſcadrons de chaque côté ſe rangeront faiſant face au flanc des colonnes à l'endroit 7., que je ſuppoſe à 300. ou 400. pas d'elles, & les autres dix eſcadrons de droite, & de gauche, ſuivant toujours leur chemin au grand galop, iront ſe placer à 400. pas derrière l'armée Romaine; tout cela ſera vîte expédié: j'aurai fait avancer en même temps toute l'armée, pour tenir en reſpect les Romains, & leur donner de l'attention; mes troupes légères qui ſe feront auſſi avancées, eſcarmoucheront avec les leurs, ſans cependant trop s'avancer, afin qu'elles puiſſent toujours être protégées par les eſcadrons, que j'ai gardés pour couvrir les flancs de ma phalange (a).

(a) Si l'on pouvoit reprocher quelque faute à un Général tel que Xantippe, après avoir remporté une victoire auſſi complète que le fut celle de Tunis, ce ſeroit peut-être de n'avoir pas gardé, pour couvrir les

Lorſque ma cavalerie aura achevé ſes mouvemens, c'eſt-à-dire, quand elle ſera à l'endroit 8. rangée en bataille, le Général qui la commande m'avertira par le ſignal dont nous ſerons convenus; alors je fais retirer mes troupes légères, qui viendront ſe placer derrière les eſcadrons, qui couvrent les flancs de ma phalange: cela fait, je remarche en avant avec toute l'armée, doucement en bon ordre, & le pas ordinaire, pour ne point eſſoufler mes troupes, ni courir le riſque de les déranger, & quand je ſuis à environ 200. pas de l'ennemi, j'avertis ma cavalerie d'attaquer par un autre ſignal, elle partira dans l'inſtant, & chargera au grand galop la queue des colonnes. Je doute fort qu'alors les *pilum*, dont Mr. Folard fait ſi grand cas, puiſſent leur être d'un grand ſecours. Cependant de mon côté je puis attaquer en même temps, ou bien attendre que mes eſcadrons ayent un peu écorné ces formidables colonnes; alors tombant ſur elles bien ſerré (*a*), je

flancs de ſa phalange, quelques eſcadrons, cette précaution auroit ſûrement empêché la déroute des étrangers qui étoient à la pointe de ſon aile droite, & coupé la retraite aux deux milles Romains, qui ſe retirèrent à Aſpis.

(*a*) Que l'on n'oublie pas que la phalange de Xantippe étoit ſur ſeize de profondeur; nombre, peut-être,

crois que j'en aurois assez bon marché; on peut bien penser qu'attaquées ainsi de tous côtés, de front par ma phalange, en queue, & en flanc par ma cavalerie, il ne s'en sauvera pas beaucoup, peut-être pas un seul pour porter la nouvelle de la défaite; & il ne s'agit pas de dire que les choses iront autrement que je le suppose ici, non, cela ne peut être.

Car que fera l'armée de Régulus? Marchera-t-elle en avant avec ses longues colonnes pour charger la première? Sa marche ne peut être que très-pesante, & mes escadrons l'attaqueront tout de suite; alors la voilà arrêtée sur cul, car elle sera obligée de faire deux fronts. Se séparera-t-elle pour marcher des deux côtés? Dans ce cas les six escadrons 7., qui sont placés vis-à-vis des ailes, se jetteront dans l'entre-deux, tandis que les autres escadrons, que j'ai gardés sur les ailes de ma phalange, la prendront en flanc; & la voilà également environnée de tous côtés. Je n'en dirai pas davantage ici; il me suffit d'avoir prouvé, & fait toucher au doigt que Xan-

suffisant, soit pour donner, soit pour soutenir le choc des colonnes Romaines, quand même elles auroient eu le double, ou le triple de profondeur.

tippe, quand même il n'auroit point eu d'éléphans, n'en auroit pas mois battu avec ses 4000. chevaux, l'armée de Régulus, qui étoit prèsqu'entièrement dépourvue de cavalerie: il n'y a qu'à voir le plan, & cette vérité saute aux yeux.

Je laisse d'ailleurs les Officiers Folaristes (a) se tirer d'affaire le mieux qu'ils pourront, & leur souhaite qu'ils ne soient jamais assez infortunés pour se trouver dans une pareille situation.

(a) C'est-à dire ceux qui comme Folard pourroient s'imaginer qu'une armée peut se passer tout-à-fait de cavalerie, & combattre en rase campagne contre un ennemi qui seroit fort en cette arme.



CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

BATAILLE DE CASSANO

Entre le Prince EUGENE, & Mr. de VANDOME.

Mr. de Folard reproche à la cavalerie de n'avoir point donné dans cette bataille, & ce reproche est très-mal fondé.

" DE toutes les actions où je me suis " trouvé (dit Mr. Folard parlant de cette " bataille) je n'en ai guères vu où la perte " des Officiers ait été plus grande à pro- " portion du petit nombre de nos troupes. " On aura un peu de peine à compren- " dre que ceux qui étoient à la tête de " la cavalerie, ne se soient pas avisés de " donner non seulement de notre côté, " mais encore de celui de l'ennemi. Il ne " s'est peut-être jamais rencontré d'occasions " plus favorables. Je laisse à juger, si ceux " qui sont si fort portés pour le grand " nombre de cavalerie dans les armées " ont raison" (*a*).

N'est ce pas un étrange reproche que Mr. Folard fait à la cavalerie, de n'avoir

(*a*) *Folard tom. 3. pag. 241.*

point donné à la bataille de *Caſſano*? Rien ne marque plus ſa mauvaiſe humeur contre ce corps, que ce qu'il dit ici ; & même de la façon dont il parle, ne diroit-on pas que la cavalerie a refuſé de donner, ou qu'elle a laché le pied? Mr. Folard ignore-t-il que tout un corps ne donne jamais ſans l'ordre précis du Général en chef? Il faut donc que Mr. Folard nous diſe, ſi la cavalerie a reçu cet ordre, & ſi elle ne l'a point reçu, Mr. le Chevalier a très-grand tort de lui reprocher de n'avoir pas donné. Mais voyons par ſa propre rélation, ſi cette bataille s'eſt donnée dans un endroit où la cavalerie ait pu agir. Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil ſur le plan (*a*), on verra que cette bataille s'eſt donnée dans un terrain très-reſſerré, entre l'*Adda* & le *Ritorto*, & pluſieurs autres canaux, tels que la Pendine, & le petit *Ritorto*, bordés d'arbres, & de haies ; il étoit donc impoſſible à la cavalerie de s'y montrer. Il falloit bien que cela fût, puiſque par la rélation & le plan que nous donne Mr. Folard, il n'eſt pas ſeulement fait mention de la cavalerie Allemande ; & ſi Mr. de Vendome en plaça en ſeconde ligne, ce

(*a*) *Voyez Folard tom.* 3. *pag.* 238.

n'étoit apparemment que pour s'en ſervir à pied ſi l'occaſion s'en préſentoit. Car comment cet habile Général, qui de l'aveu même de Mr. Folard ne commit point d'autre faute, que celle de n'avoir pas poſté du canon dans l'ouvrage qui couvroit la tête du pont de l'*Adda*, auroit-il négligé de ſe ſervir de ſa cavalerie, ſi l'occaſion s'en fût préſentée ? Mais je vois, dis-je, par le plan même de Mr. Folard, qu'il y avoit des arbres & des inégalités, qui apparemment ont empêché cette cavalerie de combattre. Encore une fois, le terrain n'étoit point du tout propre pour faire agir cette arme. L'on voit tout cela, je le réplique, & par le plan qu'il en donne, & par ce qu'il en dit lui-même, qu'il oublie enſuite, pour cenſurer très-mal à propos la cavalerie. " Tout ce terrain, dit-il, entre " le *Ritorto* & l'*Adda*, embraſſe un fort " petit eſpace. Ce qu'il y avoit de fâ- " cheux, c'eſt que les bords du canal que " nous bordions étoient contre nous, fort " élevés & bordés de haies, de grands ar- " bres & de taillis " (*a*).

Citons encore trois autres paſſages du même Chevalier, pour faire voir toute l'in-

(*a*) *Folard tom.* 3. *pag.* 232.

conféquence de fes raifonnemens. Page 239. il dit: " Cependant le combat continuoit " fur tout le front du baffin, que nous oc- " cupions depuis le pont jufqu'à celui des " fafcines (*a*), c'eft-à-dire, de l'*Adda* jufqu' " au *Ritorto*, fans pouvoir même prendre " aucun terrain en arrière, ayant encore " la rivière à dos, qui faifoit un coude " en cet endroit (*b*).

Où vouloit-il donc que la cavalerie fe rangeât pour donner? Paffons, page 240. il continue & dit: " Voilà une partie des " chofes qui fe pafsèrent dans le baffin, " venons à la droite. J'en puis parler avec " connoiffance, & en homme qui voit au " pofte où il fe trouve, & qui ne négli- " ge pas de jetter les yeux fur les autres. " Il ne falloit pas les avoir bien perçans " pour découvrir le front d'un terrain d' " une fi petite étendue " (*c*). Après, page 241. (remarquez bien ce qu'il dit ici) " Jamais champ de bataille ne fut plus " court, & le terrain plus cher & mieux

(*a*) C'étoit un petit pont que Mr. Folard avoit fait conftruire lui-même à la hâte, mais très-à-propos, fur le petit *Ritorto* qui fe trouvoit à dos des troupes Françoifes & à leur droite. Voyez le plan qu'il en donne.

(*b*) *Folard tom.* 3. *pag.* 239.

(*c*) *Ibid. pag.* 240.

" diſputé " (*a*). Voilà bien quatre paſſages, où Mr. Folard dit clairement, que l' endroit où la bataille s'eſt donnée étoit reſſerré, coupé, & plein d'arbres. Pourquoi marque-t-il donc ce grand étonnement, de ce que la cavalerie n'a point donné dans un endroit où elle n'auroit pu ſe remuer? Voici pour achever de le convaincre, encore un paſſage, que je tire de la lettre écrite par le Prince Eugéne à l'Empereur. On ſait que ce Prince qui commandoit en chef, y fut bleſſé au moment où il étoit le plus néceſſaire, pour finir cette affaire qu'il avoit ſi bien commencé. Il dit dans ſa lettre parlant des François: " Il étoit difficile de les forcer à abandonner leur terrain, qui ſe trouvoit entre deux canaux; néanmoins on paſſa l'un, & on tenta l'autre. Mais il fut impoſſible de le traverſer à cauſe de ſa profondeur; beaucoup de ſoldats y périrent en s'y jettant par une bravoure trop exceſſive " (*b*). (C'eſt de ſa gauche qu'il parle) On voit donc que de ce côté, il n'auroit pas été poſſible au Prince

(*a*) *Ibid. pag.* 241.
(*b*) *Lettre du Prince Eugéne à l'Empereur. Voy. hiſt. du P. Eug. tom. pr. pag.* 194. *ed. de Lond. in* 12.

de faire passer de la cavalerie, puisque l'infanterie même, de deux canaux qu'il falloit traverser, en passa un, & ne put jamais traverser l'autre à cause de sa profondeur. A sa droite il auroit été aussi embarassé d'y faire passer de la cavalerie, le canal étoit beaucoup plus large; & de l'aveu même de Mr. Folard les bords en étoient fort élevés, & bordés de haïes épaisses, & de grands arbres; il ne lui restoit donc pour faire passer sa cavalerie qu'un pont à demi ruiné, où l'on auroit pu défiler tout au plus deux de front.

Il est donc fort aisé de comprendre, après les raisons que je viens de déduire, pourquoi, ceux qui étoient à la tête de la cavalerie, *ne se sont pas avisés de donner, non seulement du côté des Autrichiens, mais aussi du côté des François*; C'est qu'il ne s'est peut-être jamais (du moins en plaine) rencontré d'occasion moins favorable pour faire agir de la cavalerie. Convenons aussi que Mr. Folard donnoit souvent à tort & à travers des coups de griffe à la cavalerie qu'il n'aimoit pas. A la verité je ne comprens point cet acharnement du Chevalier contre une arme, qui auroit pu seule donner de la force à ses ordres de bataille, dont le but est d'atta-

quer l'ennemi ſans marchander, avantage aſſurément très-grand, mais que l'on ne peut guères ſe donner ſans cavalerie, comme je tâcherai de le démontrer dans la ſuite.





CHAPITRE III.

Propoſitions paradoxales avancées par Mr. de Folard ſur l'article de la cavalerie, combattues.

VOici un autre petit compliment très-poli adreſſé de la part de Mr. Folard à la cavalerie.

« C'eſt avec raiſon, dit-il, qu'on dit en « commun proverbe, qu'on ne ſauroit fai- « re un fantaſſin médiocre d'un bon ca- « valier ; au lieu qu'on fera toujours un « bon cavalier d'un mauvais fantaſſin » (a).

Eſt-il poſſible, qu'un homme tel que Folard, ait pu tenir un pareil propos bien ſérieuſement ? J'ai preſque honte de lui répondre. Comment, Mr. Folard n'avoit rien de meilleur à produire qu'un proverbe ? Que veut-il nous faire entendre par là ? Qu'il faut au beſoin mettre des régimens d'infanterie à cheval qui feront à merveille, & qu'il faut bien ſe garder de mettre de la cavalerie à pied, qui ne fera jamais rien qui vaille. Si c'eſt cela qu'

(a) *Folard préface du tom. 4. pag. 13.*

il veut dire, Mr. Folard aura ſans doute à attendre encore long-tems avant qu'il ſe trouve un Général qui ſe raviſe d'un pareil expédient (a). Le Prince Eugéne ne penſoit pas comme lui; il s'eſt ſouvent ſervi de ſa cavalerie à pied, & je crois qu'il n'a jamais penſé de faire *de ſes plus mauvais fantaſſins autant de cavaliers.*

Si je voulois, il me ſeroit très-aiſé d'accabler Mr. Folard ſous une foule d'exemples, qui tous lui prouveroient que la cavalerie a ſouvent combattu très-vaillament à pied: mais je me contenterai, puiſque je ne puis ici le combattre qu'avec des exemples, d'en rapporter ſeulement trois des plus connus; & puiſque l'ordre des tems n'a rien à faire ici, je commencerai par la bataille de Belgrade, où le Prince Eugéne ſe trouva, comme le remarque un Auteur célèbre, *préciſément dans la même*

(a) On trouve dans l'hiſtoire un exemple, que je crois unique, & que je me hate de citer d'un Général qui fit de ſes fantaſſins autant de cavaliers, c'eſt Céſar qui dans une entrevue avec Arioviſte ne ſe fiant point à ſa cavalerie étrangère, fit monter ſa dixième légion à cheval; mais auſſi quand on vint l'avertir que la cavalerie ennemie s'avançoit peu à peu vers la ſienne, & que même elle commençoit à tirailler, il jugea à propos de ſe retirer, & de ne point s'eſſayer avec ſes nouveaux cavaliers, & certes il fit très-prudemment. *Comment. de Céſ. liv. 1.*

ſituation où s'était trouvé Céſar en aſſiégeant Alexie. Il s'en tira, dit cet Auteur, *comme lui; il battit les ennemis, & prit la ville.*

Or voici quelle fut la diſpoſition de ſes troupes à cette mémorable bataille.

" Le Prince plaça ſept régimens de ca-
" valerie, & quatre compagnies de grena-
" diers du côté des tranchées de la cita-
" delle, deux bataillons aux environs du
" faux-bourg, *& tous les cavaliers & dra-*
" *gons démontés* prirent poſte entre les li-
" gnes de circonvallation, & de contre-
" vallation. Le reſte des troupes, au nom-
" bre de quarante mille hommes, & qui
" devoit entreprendre l'attaque, fut rangé
" ſur deux lignes, la cavalerie diſtribuée
" aux deux ailes, & l'infanterie au cen-
" tre" (*a*).

Tout le monde ſait quelle fut l'iſſue de cette bataille, qui couvrit de gloire ce grand Général, & dont mille volumes feront d'éternels éloges. Ainſi ſans m'y arrêter davantage, il me ſuffira de faire remarquer par l'exemple de cette bataille, que ce Prince ſe ſervoit de ſa cavalerie à

(*a*) *Hiſt. du Prince Eugène pag.* 172. *tom.* 2. *ed. de Lond. in* 12. 1739.

pied, toute fois & quand l'occafion fe préfentoit d'en avoir befoin.

Le fecond exemple eft à *Guaftalla*. Dans cette bataille la cavalerie a combattu auffi vaillamment à pied qu'à cheval.

En 1734. le Général *Koningfeg* ayant paffé la *Secchia*, s'avança le 19. Septembre au point du jour en ordre de bataille pour attaquer le Roi de Sardaigne, qui étoit campé avec l'armée des alliés fous *Guaftalla*, la droite à la *Botta*, & la gauche au Pô.

Dès que le Roi fut informé que les ennemis paroiffoient, il fe rendit auffi-tôt avec Mrs. de Coigni & de Broglio à la tête de fon camp pour faire prendre les armes, & ranger l'armée en bataille.

On fait quelles furent les favantes difpofitions, & les prodiges de valeur de ce Prince dans cette journée.

D'abord, à la feule infpection de l'ordre de bataille des Impériaux, il s'apperçut que leur deffein étoit de venir fondre avec leurs plus grandes forces fur fa gauche: ainfi il commença par faire un coup de grand Capitaine. Car jugeant dans l'inftant même, que l'étendue du front ne fait pas toujours la force des ordres de bataille, il fit auffi-tôt refferrer fa ligne en rap-

prochant sa droite, qu'il appuya à un village près de *Guastalla*, & sa gauche qu'il fit plus forte que sa droite, fut appuyée à une chaussée qui va de *Guastalla* à *Luzara*. Ensuite quoique les Impériaux se fussent proposés d'attaquer les premiers l'aile gauche des alliés, le Monarque Piémontois se garda bien de leur céder cet avantage, il le leur ravit encore en les faisant charger eux-mêmes par sa cavalerie de la gauche.

Les Impériaux, quoiqu' en très-bon ordre, ne purent résister à une attaque si vigoureuse; mais il furent repoussés, & menés battant par le Comte de Chatillon & le Duc d'Harcourt, jusqu'à l'entrée d'un bois qui étoit sur leur droite. Ce fut dans cette première attaque, qu'un escadron des Gardes du Corps du Roi de Sardaigne donna si vigoureusement, qu'il renversa lui seul cinq escadrons Impériaux l'un après l'autre.

Après que la cavalerie ennemie eut été ainsi repoussée, comme la droite de leur infanterie étoit postée dans des broussailles d'où elle faisoit un très-grand feu, on se détermina à l'attaquer la bayonnette au bout du fusil.

Ce furent le Comte de Boussieux, & le

Marquis de la Chatte qui furent chargés de cette expédition à la tête de quatre régimens d'infanterie, ils furent enſuite joints par la brigade du Roi, & par trois régimens de dragons que l'on fit mettre pied à terre.

Les carabiniers chargèrent à leur tour : ceux-ci ayant trouvé devant eux un corps d'infanterie ſi bien poſté, qu'ils ne pouvoient forcer, parcequ'ils étoient à cheval. Mr. de Valcourt qui les commandoit, *fit auſſi-tôt mettre pied à terre à quarante carabiniers par eſcadron, qu'il fit marcher aux ennemis l'épée à la main.* Cette action courageuſe intimida ſi fort cette infanterie, que malgré l'avantage de ſon poſte, elle prit la fuite avec le reſte de celle qui avoit déja été renverſée dans le bois. Enfin une dernière charge du Marquis de Maillebois termina cette ſanglante bataille. Ce fut après ſept heures de combat, que les Impériaux cédèrent le champ de bataille, & la victoire au Roi de Sardaigne.

Ce Prince après la bataille combla d'éloges tous les Officiers François, qui avoient combattu ſous ſes ordres, & ces éloges étoient d'autant plus flateurs, qu'ils partoient d'un Prince qui ſe connoiſſoit en valeur, & qui avoit été témoin oculaire

des actions d'un chaqu'un : ces Messieurs de leur côté disoient que les efforts de valeur coutoient peu, lorsqu'on étoit conduit par un héros, dont l'exemple animoit si bien les courages (a).

Le troisième exemple je le prends d'un peu plus haut, & celui-ci est encore très-remarquable, & ne prouve pas moins que les deux premiers, combien est faux l'apophtègme de Mr. Folard.

Le brave & infortuné Carmagnole, étoit Général de Philippe Visconti Duc de Milan, cet intrépide guerrier ayant rencontré dans une plaine dix-huit mille Suisses tous armés de piques, les attaqua à la tête de six mille chevaux; mais voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout à cause de leur épaisseur, & que les chevaux ne vouloient point s'approcher de cette forêt de piques, il fit mettre aussi-tôt pied à terre à la plupart de ses gens d'armes, & attaqua les Suisses l'épée à la main, les mit en fuite, & tandis que ceux, qui étoient restés à cheval les poursuivoient, il remonte lui-même à cheval, & les taille presque tous en pièces, à la reserve de quelques

(a) *Istoria dell' anno 1734. ed. d'Amsterd. Massuet hist. de la guerre présente.*

uns qui mirent bas les armes. Croira-t-on que Mr. Folard cite lui-même cet exemple dans son premier volume au traité de la colonne? Mais à la bonne heure qu'il oublie dans son quatrième volume ce qu'il a dit dans le premier, cela n'est pas surprenant, on peut bien s'oublier quelque fois dans un long ouvrage, surtout quand on veut bâtir un système, & que l'on y va avec un peu trop de passion. Mais on va pourtant voir qu'il se contredit bien autrement dans le passage que je vais citer; & ce qui n'est pas pardonnable, c'est qu'il se contredit peu de pages après, car après avoir dit que *l'on ne sauroit jamais faire un médiocre fantassin d'un bon cavalier*; il dit dans ses observations sur la cavalerie à la page 115. du même tome.

" Un cavalier est un homme sur son " cheval comme démonté: s'il est brave " dessus, il ne l'est pas moins à terre: " car son cheval ne mord, ni ne rue dans " le combat " (*a*); voilà tout à coup Mr. Folard rentré en lui-même qui convient qu'un hardi cavalier peut combattre aussi vaillamment à pied, qu'à cheval; &

(*a*) Xenophon avoit dit cela plus de vingt siècles avant Mr. Folard. Voyez la retraite de dix-mille liv. 3.

voilà comme il fait continuellement ; il y auroit de quoi faire un gros volume, ſi l'on vouloit relever toutes les contradictions où il eſt tombé en parlant de la cavalerie. A-t-il après cela bien bonne grace quand il dit à ſon anonyme qui lui reprochoit quelque propos indécent : « Il ne cite de « mon ouvrage que deux mots inutiles, & « c'en eſt aſſez pour m'accuſer de n'avoir « pas aſſez ménagé mes expreſſions à l'é- « gard d'un corps auſſi reſpectable que la « cavalerie ; j'en ai toujours fait un très- « grand cas, & j'en reconnois l'utilité « autant qu'homme du monde.

Mais un peu plus bas, & dans la même page, s'il vous plait, il continue & dit : « L'on demandera peut-être de quoi il s'agit « dans ce paſſage qu'il éclipſe : c'eſt que « je blâme le trop grand nombre de ca- « valerie dans les armées, qui ruine les « peuples & les finances des Princes ſans « néceſſité, ai-je tort » (a) ? Non aſſurément ; l'on ſait, auſſi bien que Mr. Folard, que le nombre de troupes dans un état bien réglé, ſoit infanterie, ou cavalerie, doit être en raiſon des revenus de l'état ; mais quant à l'eſpèce des troupes qu'on doit entretenir,

(a) *Fol. tom. 4. pag. 14. de la préface.*

entretenir, c'eſt la nature du pays qui doit en décider. Ainſi un Prince, qui aura à garder un grand pays de plaine bien unie dénué de places, ne ſe contentera pas s'il a une guerre à ſoutenir, de former ſa nombreuſe infanterie ſur autant de colonnes; mais il entretiendra un bon nombre de cavalerie, s'il ne veut ſe voir réduit à la triſte néceſſité de ne pouvoir tenir la campagne vis-à-vis d'un ennemi ſupérieur en cette arme (a); par la même raiſon un Prince dont les états ſeront entourés de montagnes, & le pays coupé, ſe contentera de fermer les paſſages par où l'ennemi pourroit s'introduire dans ſon pays, qu'il fera garder par ſon infanterie, & il aura aſſurément bien moins beſoin de cavalerie que le premier; ſurtout s'il eſt d'humeur à ſe contenter de ſe défendre toujours dans ſon propre pays, car s'il vouloit porter la guerre dehors, ce ſeroit autre choſe; il lui faudroit alors régler l'eſpèce de troupes qu'il voudroit employer, ſur la nature du pays, où il compteroit de

(a) Voici le commencement du chap. 7. du ſiècle de Louis XV., où il eſt parlé des déſaſtres de l'armée Françoiſe & Bavaroiſe en l'année 1742. *On commençait*, dit l'Auteur, *à ſentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas aſſez de cavalerie*. Tom. 1. pag. 97. ed. de Genève. Ce paſſage ſemble fait exprès pour être placé ici.

porter la guerre. Montécucoli dans ses mémoires dit, que la Nouë demandoit pour faire la guerre au Turc quarante mille chevaux, cinquante mille fantassins, & dix mille pionniers : ensuite il dit, que son sentiment est : *Qu'afin donc d'agir avec vigueur, & avec quelque apparence de succès, & n'être pas réduit dans la suite à cette sotte excuse, je n'y avois pas pensé : que la principale armée qu'on oppose aux Turcs soit de cinquante mille combattans ; c'est-à-dire vingt-huit mille hommes de pied, deux mille dragons, dix-sept mille chevaux pesamment armés, & trois mille chevaux legers* (*a*). Il faut encore citer Mr. le Maréchal de Saxe pour achever de terrasser les raisons peu solides de Mr. Folard sur l'article de la cavalerie, (car il pourroit nous dire, que les deux premiers n'avoient point lû son traité de la colonne (*b*)) : ce grand homme dit : « Il ne faut jamais toucher à la cavalerie;

(*a*) *Mémoires de Montécucoli tom. 2. pag. 272.*

(*b*) On ne dispute point à Mr. Folard que ses colonnes ne soient beaucoup mieux en état de tenir tête à la cavalerie, que des battaillons allongés, ou même des bataillons quarrés ou rond sur trois ou quatre de hauteur, mais qu'une armée parceqû'elle sera rangée par colonnes puisse se passer de cavalerie, & qu'elle n'ait plus rien à craindre de celle des ennemis, quand même elle en seroit entourée de tous côtés, c'est je crois ce qui ne viendra jamais dans la tête à personne d'essayer.

“ les vieux cavaliers, & les vieux chevaux
“ ſont les meilleurs, tout ce qui eſt recrues
“ n'y vaut abſolument rien, c'eſt une char-
“ ge, & une dépenſe à l'état, mais elle eſt
“ indiſpenſable. Quant à l'infanterie pourvu
“ qu'il y ait de vieilles têtes, on fait des queues
“ tant que l'on veut (a). Voilà quel eſt le ſentiment de ces hommes célèbres touchant le nombre de cavalerie néceſſaire dans les armées; Mr. Folard pour combattre leurs ſentimens remonte juſqu'aux Juifs, & aux premiers ſiècles de la Gréce & de Rome: voici ſes propres mots: “ Je dirai en paſ-
“ ſant qu'une armée peut fort bien ſe paſ-
“ ſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon
“ train. Les Grecs & les Romains dans
“ les commencemens n'avoient que de l'in-
“ fanterie. Il y avoit même une loi à l'é-
“ gard de ces derniers, qui défendoit au
“ Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eu-
“ rent pendant un très-long-tems que de
“ l'infanterie. Leurs ennemis leur oppo-
“ ſoient grand nombre de cavalerie, dont
“ ils tenoient ſi peu compte, qu'ils l'atta-
“ quoient même en raſe campagne, & la

(a) Dans un autre endroit il paroît fixer le nombre de la groſſe cavalerie à un eſcadron chaque mille hommes d'infanterie. Voyez ſes rêveries, ou mémoires ſur la guerre.

" battoient perpétuellement. David qui étoit " si grand Capitaine, avoit si peu d'envie " de se servir de cavalerie dans ses armées, " qu'il fit couper les jarrets aux chevaux " qu'il avoit pris sur les Syriens (a).

Voici ce que l'on a déjà répondu, & ce que l'on répond encore à Mr. Folard. Touchant les Grecs, dans leurs premiers siècles, comme ils ne faisoient la guerre, que parmi eux, ils étoient tous également dénués de cavalerie, car leur pays étoit plein de montagnes, & peu propre à nourrir des chevaux, d'ailleurs ils étoient encore trop pauvres pour pouvoir fournir à l'entretien d'une troupe de cavalerie. Mais, dès qu'ils furent en état d'en entretenir, ils ne manquèrent pas de s'en procurer, tout comme les autres nations, & dès qu'ils en eurent, (comme le remarque très-bien l'Auteur de l'Essai sur la cavalerie) les Grecs ne se tinrent plus sur la défensive. " On les vit " porter la guerre jusqu'aux extrémités " de l'orient; dessein que jamais Alexan- " dre n'eut sans doute osé concevoir, si " son armée n'avoit été composée que " d'infanterie (b).

(a) *Fol. tom. 4. de la préface pag. 14.*
(b) *Essai sur la cavalerie pag. 5.*

Quant aux Romains, leurs premières guerres ne furent auſſi que contre des peuples, qui ne connoiſſoient point l'uſage de la cavalerie. Romulus n'eut jamais plus de mille chevaux, mais tous gens choiſis qui ſervoient, ſous le nom de *Celeres*, de garde pour ſa perſonne, & combattoient toujours à cheval auprès de lui (*a*); leurs légions, qui n'étoient alors composées, ſelon ce que nous dit Plutarque dans la vie de Romulus, que de trois mille hommes de pied & trois-cents chevaux, varièrent dans la ſuite, & ſelon les occaſions on les forma plus ou moins nombreuſes; ils augmentèrent de beaucoup leur cavalerie, quand ils eurent à combattre des peuples forts en cette arme; & qu'ils eurent appris par leurs malheurs, que leur infanterie ſeule ne pouvoit point dans les plaines tenir tête à une nombreuſe cavalerie (*b*). Mr. de Monteſquieu remarque, que, " dans la première " guerre Punique, Régulus fut battu, dès

(*a*) Si on lit avec attention Tit. Liv. & Denis d'Halicarnaſſe on verra que dès ces premiers tems les Romains dûrent preſque toutes leurs victoires à leur cavalerie.

(*b*) Voyez Polybe dans ſes réflexions ſur la bataille de Cannes, il nous dit que *les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire auſſi bien que des précédentes à leur cavalerie.* Liv. 3. chap. 24.

“ que les Carthaginois choisirent les plai-
“ nes pour faire combattre leur cavalerie;
“ & dans la seconde, Annibal dut à ses
“ Numides ses principales victoires.

“ Scipion (continue le même Auteur)
“ ayant conquis l'Espagne, & fait alliance
“ avec Massinisse, ôta aux Carthaginois
“ cette supériorité. Ce fut la cavalerie Nu-
“ mide qui gagna la bataille de Zama, &
“ finit la guerre ” (*a*).

Touchant la loi des Romains, qui défendoit au Général d'aller à cheval, Mr. Folard auroit pu voir dans Plutarque (*vie de Paul Emile*) que ce fut plutôt un trait de politique des Romains, pour diminuer un peu le faste d'un Magistrat qui avoit une autorité presqu'absolue.

Et quant aux Juifs, ce n'est point dans leur histoire qu'il faut aller chercher des leçons de tactique, non plus que des leçons d'astronomie ou de physique. Dieu qui les gouvernoit immédiatement, leur donnoit des victoires quand il lui plaisoit, pour les récompenser quand ils étoient fidelles à son culte, & permettoit souvent qu'ils fussent défaits par leurs ennemis, ou

(*a*) *Grand. & decad. des Rom. chap.* 4. *pag.* 36. *ed. d'Amst. in* 12.

menés en captivité, pour les châtier de leurs iniquités, comme nous l'apprend l'Ecriture (*a*). L'exemple de David n'a rien à faire ici; s'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il prit aux Syriens (*b*), il fit aussi mourir les prisonniers qu'il fit sur les Moabites, en les faisant écraser sous des herses garnies de pointes de fer. David avoit ses raisons pour en agir de la sorte, ainsi que plusieurs autres Généraux Juifs, qui firent des massacres affreux. Ce qui seroit une cruauté horrible de nos jours, étoit une œuvre sainte alors, que d'autres motifs faisoient agir ces saints personnages (*c*); d'ailleurs, on peut encore répondre à Mr. Folard, que si David se soucia si peu d'avoir de la cavalerie, son fils Salomon en leva un si grand nombre qu'il surpasse tou-

(*a*) *Et fac quod placitum est & bonum in conspectu Domini, ut bene sit tibi: & ingressus possideas terram optimam, de qua juravit Dominus patribus tuis, ut deleret omnes inimicos tuos coram te, sicut locutus est.* Déut. ch. 6. 18. 19.

(*b*) Personne n'ignore qu'il y avoit une loi du Déutéronome qui défendoit aux Rois Juifs d'avoir beaucoup de chevaux.

Et on voit aussi dans Josué ch. 11. 6. que Dieu ordonne à ce Général de couper les jarrets aux chevaux des Chananéens, qu'il prendra dans les batailles, & de bruler leurs chariots de guerre.

Equos eorum subnervabis, & currus igne combures.

(*c*) *Devorabis omnes populos, quos Dominus Deus tuus daturus est tibi. Non parcet eis oculus tuus.* Déut. ch. 7. 16.

te croyance, si l'on pouvoit mettre en doute ce que nous marquent les livres saints. On sait que ce Prince aimoit l'abondance en tout. Don Calmet à l'article *Salomon*, après nous avoir fait le récit des richesses immenses de ce Prince, qui fut le plus opulent & le plus sage des Rois qui ayent jamais régné, nous dit: " De plus, il fortifia toutes les villes où il avoit ses ma-
" gasins de bled, de vin & d'huile, &
" celles où étoient ses chariots & ses che-
" vaux. Ensuite, il nous fait le récit de tous les peuples qu'il soumit à son Empire.
" Il les obligea, dit-il, de travailler aux
" ouvrages publics qu'il entreprit. Mais
" pour les Israëlites, il ne voulut point qu'ils
" fussent employés à ces travaux; il s'en
" servit pour la guerre, & leur donna le
" commandement de ses armées, de sa ca-
" valerie & de ses chariots " (*a*). Enfin il est dit qu'il avoit jusqu'à douze mille écuries pour les chevaux de sa cavalerie, sans compter les quarante mille écuries pour ceux de sa personne, & autant de remises pour retirer ses chariots (*b*).

(*a*) *Dictionnaire hist. de la Bible art.* Salomon.

(*b*) *Et habebat Salomon quadraginta millia præsepia equorum currilium, & duodecim millia equestrium.* Des Rois liv. 3. chap. 4. 26.

Ainſi comme on voit, Mr. Folard ſe tourmente inutilement, pour nous faire croire que les anciens ſe ſoucioient fort peu d'avoir de la cavalerie, puiſqu'il eſt prouvé que, quand ils furent aſſez riches pour s'en procurer, ils ne négligèrent point d'en avoir dans leurs armées, même un aſſez grand nombre, & peut-être plus qu'il ne leur en falloit.



CHAPITRE IV.

Des expéditions particulières à la cavalerie.

Il y a nombre d'entreprises à la guerre, qui ne peuvent être executées que par la cavalerie.

"A Quoi sert cette cavalerie ? (demande encore Mr. Folard) " Dont on est si fort " entêté, & dont on reviendra quand nous " reviendrons à notre bon sens " (*a*) ?

On sent assez que l'on ne doit pas être embarassé à lui répondre (*b*). Mais il est étonnant qu'un militaire tel que Mr. Folard, qui connoissoit si bien toutes les parties de la guerre, fasse une telle question.

La cavalerie, on lui répond, sert : 1.º à battre les armées ennemies quand elles en sont dénuées, ou qu'étant de beaucoup inférieures en nombre, elles ont la hardiesse, ou pour mieux dire, la témérité

(*a*) *Tom. 1. pag.* 215.

(*b*) En général la cavalerie, dit le savant Comte Turpin, est aussi essentielle à une armée, que des armes à l'infanterie, tout consiste à savoir la mettre en œuvre, & à s'en servir suivant les circonstances. *Essai sur l'art de la guerre tom. 1. chap. 12. pag. 175. ed. de Paris in 4. 1754.*

de ſe préſenter en raſe campagne, vis-à-vis des armées fortes en cette arme; comme les Romains nous l'ont aſſez fait voir dans la ſeconde guerre Punique, quand ils eurent à faire avec la cavalerie d'Annibal, dont ils furent long-tems les victimes, & comme nous l'avons auſſi démontré dans le chapitre premier en parlant de la bataille de Tunis.

2.° Elle ſert pour tous ces coups de main hardis & ſurprenans, qui décident quelquefois du ſort des armées, & dont les exemples fourmillent dans nos hiſtoires. En voici un des plus remarquables.

Frédéric Guillaume, dit le Grand Electeur, en 1675. apprenant du fond de la Franconie, où il étoit, les déſordres affreux que les Suédois commettoient dans ſes Provinces, ſe réſout auſſi-tôt à marcher à eux ſans perdre tems pour les réprimer. Il arrive bientôt & à l'inſçu de tout le monde à Rathenau, y ſurprend la garniſon Suédoiſe qu'il fait priſonnière: enſuite ſans perdre un moment de tems, il ſe met à la tête de ſix mille ſix cents chevaux, force des marches & ſurprend à Fehrbellin les Suédois (*a*), forts de dix régimens d'infanterie

(*a*) Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans cette affaire, c'eſt que Frédéric Guillaume, qui dans cette oc-

& de huit cents dragons, les attaque, & les défait entièrement.

„ Les Suédois, nous dit l'illuſtre Auteur " des mémoires de Brandebourg, perdirent " dans cette journée auſſi célèbre que dé- " ciſive, deux étendarts, huit drapeaux, " huit canons, trois mille hommes, & grand- " nombre d'Officiers " (*a*).

Frédéric Guillaume ne dut cette brillante victoire, qu'à la célérité de ſon expédition, & l'on conviendra que ſans cavalerie il lui auroit été impoſſible de frapper un coup ſi inattendu, ſi brillant, & ſi déciſif.

3.° La cavalerie eſt encore indiſpenſable pour arrêter les arrières gardes des armées qui ſe retirent en hâte.

Céſar nous dit, qu'averti par ſes batteurs d'eſtrade vers la ſeconde veille de la nuit, que les gaulois ſe retiroient avec grand bruit & en déſordre, il retint d'abord ſes troupes dans ſon camp, crainte de ſurpriſe, parcequ'il ne pouvoit pas déviner la

caſion laiſſa en arrière ſon infanterie, mena cependant avec lui cinq pièces de canon qu'il fit marcher auſſi vîte que ſa cavalerie : tant il eſt vrai que les grands hommes ne ſont jamais embaraſſés de rien.

(*a*) *Mémoir. pour ſervir à l'hiſt. de Brand. tom.* 1. *vie du grand Electeur.*

cause d'un départ si précipité. Mais au point du jour ayant vérifié la chose par ses coureurs, il leur mit aussi-tôt pour les arrêter toute sa cavalerie aux trousses, sous la conduite de Q. Pedius, & L. Arunculeius Cotta; ensuite il fit partir T. Labienus à la tête de trois légions.

Les Romains eurent bien-tôt joint l'arrière garde, qu'ils poursuivirent long-tems, & tuèrent jusqu'à la nuit, & sans aucun danger, un très-grand nombre d'ennemis (*a*).

Mr. De Luxembourg en 1691. fit avec sa cavalerie une expédition à peu près pareille à celle de César, & qui eut aussi le même succès.

Mr. le Prince d'Orange (dit Mr. de Feuq.) étoit campé à la fin de la campagne à Leuse, & Mr. de Luxembourg étoit avec l'armée du Roi sous Tournai, où il ne paroissoit penser à autre chose, qu'à faire entrer l'armée dans ses quartiers d'hiver. La distance de Tournai à Leuse étant assez considerable, Mr. le Prince d'Orange crut que son armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part

(*a*) *Ita sine ullo periculo tantum eorum multitudinem nostri interfecerunt, quantum fuit diei spatium.* C. J. Cæsar Comment. de bel. Gal. lib. II.

de Mr. de Luxembourg; qu'ainſi il n'étoit pas néceſſaire de prendre de grandes précautions pour aſſurer ſa retraite: de façon qu'il jugea, qu'il ſuffiſoit de laiſſer en arrière un corps conſidérable de cavalerie juſqu'à ce que toute ſon armée eut paſſé un ruiſſeau qui étoit derrière ſon camp. Mr. de Luxembourg qui étoit aux écoutes pour voir ſi l'ennemi ſe négligeoit dans ſa retraite, & dans ce cas en profiter, ayant appris que le Prince devoit décamper le lendemain, partit de Tournai la nuit avec un corps de cavalerie, & arriva à Leuſe de bon matin ſans que l'ennemi en eût aucune connoiſſance: parceque l'Officier Général qui commandoit l'arrière garde du Prince n'avoit pas ſeulement penſé à s'informer s'il paroiſſoit des troupes du côté de Tournai. " Ainſi Mr. de Luxembourg toujours " vif dans l'exécution traverſe Leuſe " avec une diligence extrême; & ayant " trouvé cette cavalerie d'arrière garde qui " n'étoit pas ſeulement en bataille par né- " gligence, la fit charger ſi bruſquement " qu'elle n'eut pas le tems de ſe former " en ligne; il la battit entièrement (*a*).

(*a*) *Mémoir. de Feuq. chap.* 68.

Or, il eſt bien ſûr que ni Céſar, ni Mr. de Luxembourg n'euſſent jamais pu arrêter les armées ennemies, ni remporter des avantages ſi ſignalés ſur leurs adverſaires, s'ils n'avoient point eu de cavalerie dans leurs armées.

4.° La cavalerie par ſa célérité, eſt encore l'arme la plus propre pour les enlèvemens de quartiers, de Généraux, de convois &c., parceque toutes ces entrepriſes veulent être vîte expédiées; il faut pour y réuſſir ſe porter aux endroits les plus éloignés, quelquefois même au centre, ou ſur les derrières des armées ennemies, faire ſon coup & ſe retirer, avant que l'ennemi en ait le moindre vent; ſans cela tout eſt manqué. Entre mille exemples que je pourrois rapporter à ce ſujet, je choiſirai par préférence l'entrepriſe du Comte de Boutteville, connu depuis ſous le nom de Luxembourg (*a*), quand il enleva tous les équipages de l'armée du Vicomte de Turenne, qui marchoit pour ſecourir Arras (c'eſt encore des mémoires de Feuquière que je le tire) " Mr. de Turenne voulant faire fai-

(*a*) Le même dont nous avons parlé ci devant, qui étoit alors dans le parti du Prince de Condé, qui aſſiégeoit Arras avec l'armée Eſpagnole.

" re à ſon armée une marche vive pour " venir au ſecours d'Arras, laiſſa tous ſes " bagages ſous la conduite de Mr. de Si- " ron Lieutenant Général, avec une eſcor- " te qu'il crut ſuffiſante pour leur ſûreté.

" Lorſque Mr. de Siron ſe vit à la vué " du camp de Mr. de Turenne, & dans " une grande plaine fort découverte, il crut " les bagages en ſûreté, & ſe négligeant " pour le reſte de leur marche juſqu'à ce " qu'ils fuſſent entiérement entrés dans le " camp, il prit les devans avec la tête " de l'eſcorte, pour aller rendre compte " à Mr. de Turenne du ſuccès de ſa mar- " che. Mr. de Luxembourg qui étoit em- " buſqué avec un corps de cavalerie à por- " tée de la colonne des bagages voyant " cette négligence, marcha diligemment à " la tête de cette colonne, la força de dé- " tourner ſa marche, qu'il dirigea ſur S. " Paul. C'eſt ainſi qu'il enleva tous les équi- " pages de l'armée de Mr. de Turenne.

" Cet exemple, continue Mr. de Feu- " quière, fait connoître combien il eſt or- " dinaire à la guerre d'y être châtié par " ſon ennemi des moindres négligences ſur " les attentions néceſſaires à avoir pour ſa " ſûreté. Car dans cette occaſion Mr. de " Siron ne perdit les bagages de l'armée, que

" que parcequ'il ne crut pas que l'armée
" ennemie enfermée dans ses lignes de cir-
" convallation devant Arras, ayant deux
" armées si proches de son camp, & qui y
" étoient à dessein d'attaquer les lignes, son-
" geât à en faire sortir un corps considé-
" rable de cavalerie, pour une entreprise
" de cette nature (*a*)".

Voici encore une autre expédition du même Comte de Boutteville faite à la tête de deux mille chevaux, pendant le même siège d'Arras; & elle ne le cède en rien, ni pour la hardiesse ni pour l'intelligence, à la première.

L'armée Espagnole qui faisoit le siège de cette place, étoit si resserrée par les trois armées Françoises, que l'Archiduc & les Généraux Espagnols, ne savoient plus quel parti prendre pour ravitailler le camp.

" Alors ils eurent recours au Prince de
" Condé, le Prince jetta les yeux sur le
" Comte de Boutteville pour aller chercher
" un convoi immense à Douai & le con-
" duire au camp au milieu de trois armées
" ennemies.

„ Le Comte, guidé par les conseils
" de Condé, sort des lignes avec deux

(*a*) *Mémoir. de Feuq. chap. 72.*

" mille chevaux, échappe à la vigilance
" de l'ennemi & se rend à Douai. A cet-
" te nouvelle, Turenne, la Ferté, Hocquin-
" court s'ébranlent pour l'enlever sur la
" route. Le jeune Boutteville manœuvra
" avec tant d'adresse, de ruse & de pré-
" caution ; il fit tant de marches & con-
" tre-marches, qu'il se joua de tous les ef-
" forts de trois Généraux blanchis sous les
" lauriers. Il entra dans le camp au milieu
" des acclamations des troupes, sans avoir
" perdu un seul homme & un seul chariot (a).

Ces exploits sont beaux sans doute. Mais auroient-ils pu être exécutés à la tête d'un corps d'infanterie? D'ailleurs, ils nous font aussi voir dans la personne du jeune Comte de Boutteville, combien ceux qui sont nés pour être de grands hommes, en donnent de bonne heure des marques non équivoques (b).

5.° La cavalerie enfin, sert encore en ce

(a) *Hist. du Grand Condé par Desor. tom. 4. pag. 30.*

(b) C'est ainsi que le Prince Louis de Bade ayant Eugéne pour volontaire dans son armée, frappé de la valeur & de l'intelligence de ce jeune Prince, pronostiqua ce qu'il seroit.

Un jour le tenant par la main en le présentant à l'Empereur, il lui dit : " Sire, voici un jeune Savoyard que " j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté Impéria- " le, & qui m'a tout l'air d'égaler avec le tems tout " ce qu'il y a eu jusqu'aujourd'hui de grands Capitaines." *Hist. milit. vie du P. Eug.*

qu'elle ſeule procure des victoires complètes: c'eſt à cette arme qu'il appartient de détruire entiérement une armée, quand une fois elle a été miſe en déroute.

Une armée dénuée de cavalerie a beau remporter la victoire, elle ne ſera jamais entière (*a*): parceque l'armée battue, qui n'eſt point pourſuivie, eſt bien-tôt ralliée, & bien-tôt en état de reparoître.

Xenophon nous dit, que l'armée des Grecs fut très-affligée après la mort de Cyrus: car elle ſe trouvoit à ſix ou ſept cents lieues de la Gréce entourée d'ennemis.

Et comme elle n'avoit point de cavalerie, elle ne pouvoit rien gagner dans la victoire, & perdoit tout dans une défaite (*b*).

Auſſi, ayant été élu pour commander à la place de Proxène, ſon premier ſoin fut de former une troupe à cheval. " Je vois " des chevaux dans l'armée, dit-il, tant " des miens que de ceux de Cléarque, " avec d'autres qu'on a pris, à qui l'on

(*a*) Mr. de Puyſégur dit: " Qu'une bataille qui ſe " donne dans une plaine unie, ſi la cavalerie eſt battue, quand même l'infanterie de la même armée ſeroit victorieuſe, elle ne pourroit pourſuivre ſa victoire, & que le mieux qu'il pût lui arriver, ſeroit de " pouvoir ſe retirer en bon ordre. *Art de la guerre chap.* 14. *artic.* 4. *tom.* 1. *ed. de Paris in* 4. 1749.

(*b*) *Xenophon Retraite des dix mille par D'Ablancourt liv.* 3. *pag.* 120.

" fait porter le bagage, il s'en faut servir " à incommoder les ennemis quand ils se " retirent .... cela fut trouvé bon, & le " lendemain on eut cinquante cavaliers, à " qui l'on donna des armes, & Lycie fils " de Polystrate Athénien, pour les com- " mander (a).

Passons de Xenophon à César. Ce grand Capitaine ayant formé le dessein de passer en Angleterre, fit tous ses arrangemens en conséquence. " Ensuite, ayant eu le vent fa- " vorable il fit voile sur le minuit, lais- " sant ordre à sa cavalerie de s'aller em- " barquer au port voisin, & de le suivre, " ce qui ne fut pas exécuté assez prom- " ptement (b)".

Aussi ce retard de la cavalerie fut ce qui empecha César de remporter une victoire complète, comme on va le voir.

En arrivant en Angleterre avec les premiers vaisseaux, César découvrit sur la côte les ennemis rangés en battaille sur les hauteurs, qui l'attendoient.

Les Romains eurent d'abord un peu de peine à faire leur descente, à cause de la hauteur des navires; mais l'Enseigne de la dixième légion s'étant le premier jetté

(a) *Ibid. même liv. pag.* 146.

(b) *Comment. de César trad. de D'Ablanc. liv.* 4. *pag.* 74.

dans la mer. « La honte en fait faire autant à ses compagnons, & ensuite aux autres à son exemple, de sorte que le combat fut opiniâtre ; mais les Romains avoient encore du pire, ne pouvant ni garder leurs rangs, ni demeurer fermes, ni suivre leurs drapeaux, & chacun étant contraint de combattre où il se trouvoit. César l'ayant aperçu, envoya à leur secours les pataches & les chaloupes pleines de soldats, ce qui rétablit le combat.

« Si-tôt que les Romains purent se battre de pied ferme sur le rivage, ils coururent droit aux ennemis, & les mirent en fuite ; mais ils ne les purent poursuivre, *parcequ'ils n'avoient point de cavalerie*, & ce fut la seule chose qui manqua alors à la fortune de César (*a*) ».

En voilà bien assez pour à présent sur cet article. Car si je voulois m'amuser à rapporter des exemples, je n'aurois jamais fini, & ce chapitre seroit bien-tôt plus long que tout le reste de l'ouvrage (*b*).

(*a*) *Ibid. pag.* 76.
(*b*) Si l'on en veut davantage sur cette matière, on n'a qu'à lire les commentaires sur la cavalerie par Mr. Bossanelle.

Que l'on ne penſe pas, que ce ſoit pour faire l'éloge de la cavalerie, que j'ai placé ici ceux que l'on vient de lire. Non, ce n'eſt pas là mon intention. Je n'ai rapporté ces exemples connus de tout le monde militaire, que pour faire voir à ceux que les raiſons les plus démonſtratives ne ſauroient jamais aſſez ſatisfaire, (à moins qu'elles ne ſoient appuyées ſur des exemples), qu'il ſe rencontre mille occaſions à la guerre, où la cavalerie eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

On fera encore voir dans le chapitre ſuivant, que les ordres de bataille que Mr. Folard eſtime les meilleurs, c'eſt-à-dire les plus ſavants, les plus forts & les plus ruſés, ne ſont tels, qu'autant que la cavalerie eſt en plus grand nombre, ou meilleure (ce qui vaut encore mieux), que celle de l'ennemi.



CHAPITRE V.

De la ligne oblique, ou de l'ordre de bataille oblique.

Il est impossible de faire usage de l'ordre de bataille oblique, contre un ennemi qui est de beaucoup supérieur en cavalerie.

« LA ligne oblique, ou l'ordre de ba-
« taille oblique étant tout ce qu'il y a de
« plus à craindre & de plus rusé dans la
« tactique, c'est la ressource des foibles (a);
& après tom. 4. pag. 20. de la préface:
« C'est l'ordre le plus rusé & le plus
« dangereux de tous, & celui contre le-
« quel un Général, quelqu'habile qu'il soit,
« n'a rien à opposer, si l'ennemi paroît
« tout d'un coup dans cet ordre; car pour
« y pouvoir résister, on se voit obligé à
« des mouvemens qu'il est impossible de
« faire quand on a l'ennemi sur les bras,
« & ces mouvemens demandent beaucoup
« de tems. Pour les faire il faut transpor-

(a) *Fol. tom. 1. pag. 85. traité de la colonne.*

" ter toute une droite à une gauche, ou
" toute une gauche à une droite. Je de-
" mande si l'on trouve ces manœuvres bien
" aisées"? Ensuite, tom. 4. pag. 121. " l'ordre oblique ou de biais est sans difficulté tout ce qu'on peut imaginer de plus rusé & de plus savant dans la tactique; mais ces sortes de dispositions ne sont guères à la portée des génies médiocres, outre que les armées de ce tems-ci ne sont pas exercées aux évolutions générales. On a cependant grand tort de ne les y pas exercer. Il y a plus d'une manière de se ranger. C'est pousser trop loin le respect pour la routine, que de s'en tenir à une seule méthode. Végéce fait un cas singulier de l'ordre oblique, & Epaminondas, ce grand modèle qu'on ne peut trop imiter, s'en est toujours servi, comme je l'ai remarqué dans mon traité de la colonne.

Tout ce que dit ici Mr. Folard est au mieux. Rien ne marque tant son génie, & sa capacité pour les grandes parties de la guerre, que les réflexions qu'il fait touchant l'ordre oblique; il assure que c'est l'ordre le plus rusé, le plus dangereux & le plus fort dont on puisse se servir pour

attaquer un ennemi, quand même il feroit de beaucoup fupérieur en force; il avertit qu'il n'appartient qu'aux habiles Généraux de s'en fervir, parceque ces fortes de difpofitions ne font guères à la portée des génies médiocres; il dit encore qu'il y a peu de troupes qui foient capables d'exécuter de pareilles évolutions, faute d'être bien exercées. Rien ne prouve davantage la vérité de ce qu'il dit, que ce que nous voyons de nos jours; car le Roi de Pruffe eft prefque le feul de tous les Généraux de ce fiècle qui ait fait ufage de cet ordre, & qui ait toujours battu fes ennemis quand il s'en eft fervi, quoiqu'il leur fut de beaucoup inférieur en nombre. Telles furent les batailles de Hoenfriedberg & de Soor, en 1745 (a), de Rosbach, de Liffa, & de Freyberg dans cette dernière guerre, & quelques autres dont je ne me rappelle pas les noms. Il eft vrai qu'il n'eft point de Généraux jufqu'à préfent, qui ayent auffi bien connu le grand art du développement des colonnes, qui ayent mieux dirigé fes marches, & formé avec plus de célérité fes ordres de bataille, & qui ayent eu en

(a) *Voy. les campagn. du Roi de Pruffe feconde partie ed. d'Amfterdam in 12. 1763.*

même tems des troupes mieux exercées, mieux entretenues, & mieux disciplinées que ce grand Roi, & avec lesquelles on peut tout entreprendre. Nous voilà donc d'accord avec Mr. Folard eu égard à ce qu'il a avancé touchant l'ordre de bataille oblique. Il nous reste présentement à lui faire voir, que cet ordre si fort, si rusé, si admirable, & avec lequel Epaminondas, Alexandre, Mr. de Luxembourg, & le Roi de Prusse, le dernier en datte, & peut-être plus grand Général qu'eux tous, exécutèrent de si grandes entreprises, ne peut guères être mis en pratique par une armée qui seroit dénuée de cavalerie, ou qui seroit de beaucoup inférieure par le nombre, ou par la qualité, à celle de l'armée opposée.

Entrons en matière, & commençons par Végéce que Mr. Folard cite, voyons comment cet Auteur militaire prétend que cet ordre doit être exécuté. Je me sers de la dernière traduction de ses institutions militaires, imprimées à Paris en 1743. & dédiées à Mr. le Duc de Chatillon.

" La seconde, dit-il, & la meilleure de
" toutes les dispositions, c'est l'oblique. Par
" celle-ci, avec peu de troupes, mais bon-
" nes & distribuées à propos, on peut rem-
" porter la victoire, quand même on au-

" roit à redouter le nombre & la valeur " de l'ennemi. Voici comment on la met " en œuvre. Les armées étant en préſen- " ce & s'avançant pour ſe charger, vous " tiendrez votre gauche hors de la portée " des fléches & de la droite de l'ennemi: " vous joindrez obliquement leur gauche " par votre droite; & commençant le com- " bat avec votre meilleure cavalerie & " l'élite de votre infanterie, vous tâcherez " de plier leur gauche, de l'envelopper, " & de la prendre par derrière": enſuite il avertit que, ſi l'ennemi vous prévient par une ſemblable manœuvre: " Vous fe- " rez paſſer, ajoute-t-il, à votre gauche la " cavalerie, & l'infanterie que nous avons " dit qu'on doit avoir en réſerve derrière " l'armée" (a).

Paſſons à la ſixième diſpoſition du même Végéce, qui eſt une autre oblique, & celle-la même que Mr.Folard prétend, qu'Epaminondas s'eſt ſervi à la bataille de Leuctres.

„ La ſixième diſpoſition, qui eſt très- " bonne, a beaucoup de rapport avec la " ſeconde: c'eſt la reſſource de ceux qui " ne peuvent compter ni ſur le nombre, " ni ſur la bonté de leurs troupes; & s'ils

(a) *Végéce liv. 3. pag. 172.*

“ la ſavent bien employer, elle leur donne “ ſouvent la victoire : la voici. Votre ar- “ mée en bataille s'approchant de celle de “ l'ennemi, il faut attacher bruſquement “ votre droite à ſa gauche, & y engager “ le combat avec ce que vous avez de “ meilleur en cavalerie & en infanterie, “ tenant pendant ce tems-là le reſte de “ l'armée fort éloigné de la droite des en- “ nemis, & diſpoſée en long comme un ja- “ velot, qui ſe préſente de pointe ” (*a*). Voilà donc Végéce, qui veut que dans ſes ordres obliques, la cavalerie ſoit la premiè- re à attaquer : l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur les deux ordres de bataille que je don- ne (*b*), & que j'ai tiré du Végéce que j'ai cité ci-deſſus, pour voir s'il ſeroit poſſible à l'armée qui attaque de le faire ſans ca- valerie, quand même elle auroit le double d'infanterie ; non, elle ne pourroit jamais faire un ſemblable mouvement, ſans riſquer d'être entièrement enveloppée & défaite ; il n'y a qu'à avoir des yeux pour voir ce- la tout d'un coup.

Suppoſons que l'armée A, qui va attaquer celle de B. pl. 2. fig. 1., fut dénuée de cavalerie, mais qu'elle fut ſupérieure en in-

(*a*) *Végéce inſtit. milit. liv.* 3. *chap.* 4. *pag.* 177.
(*b*) *Voyez pl. II. & III.*

fanterie, comme on le voit en C. fig. 2., & que l'armée B. qu'elle attaque eût seulement huit escadrons sur chaqu'aile, ne croyez-vous pas qu'elle seroit bien reçue, & l'affaire bien-tôt décidée? Il en seroit encore ainsi de l'autre oblique, si l'on y ôtoit la cavalerie, qui couvre son flanc droit: voyez les planches 2. & 3. Donc, quand Mr. Folard dit qu'il faut bannir la cavalerie des armées, il se prive par là de l'avantage de faire usage de l'ordre, de son aveu même, le plus fort, le plus rusé & le plus terrible, qu'on puisse pratiquer contre un ennemi quelque supérieur en nombre qu'il puisse être: trouvera-t-il dans toute l'histoire un seul exemple d'un Général qui se soit servi de cet ordre étant dénué de cavalerie, & se trouvant un ennemi en tête qui en eût? Je crois bien que non. Epaminondas ce grand Capitaine, qui immortalisa son nom par deux victoires, & qui perdit la vie dans la dernière qu'il remporta, fit usage soit à la bataille de Leuctres, soit à celle de Mantinée de l'ordre oblique, mais ce fut toujours sa cavalerie infiniment meilleure que celle des Lacédémoniens qui décida de la victoire. Voyez les deux ordres de bataille que Mr. Folard a tiré de Xenophon: ils sont les

mêmes que ceux que je donne ici (a). Dans la première bataille Epaminondas voulant attaquer obliquement l'armée A. de Cléombrote Roi de Lacédémone, range sa cavalerie B. au devant de l'aile gauche de son armée C. qui couvre sa formidable colonne D., que Mr. Folard dit d'après Xenophon avoir été sur 50. de profondeur, appuyée à sa gauche par la compagnie des trois cents E., voilà sa disposition. Ensuite il fait attaquer par sa cavalerie celle des Lacédémoniens F. qui étoit placée au devant de leur droite, c'est ainsi que commence l'affaire; tandis que sa cavalerie en est aux mains, il s'avance lentement de biais avec sa pesante colonne, & aussi-tôt que la cavalerie ennemie est dissipée, il attaque la droite de la phalange; en même tems la compagnie des trois cents tourne subitement l'aile, & la prend en flanc, alors sa cavalerie déjà de retour de la poursuite des ennemis leur tombe à dos, achève la victoire, & leur défaite.

(a) *Voyez les plan. IV. & V.*

Il y auroit bien quelque chose à dire sur le plan qu'il donne de la bataille de Mantinée, mais cela me meneroit trop loin, & ce n'est pas mon affaire ici: ceux qui ignorent le détail de cette bataille n'ont qu'à lire Xenophon, Diodore &c.

A la bataille de Mantinée, les Lacédémoniens étoient rangés à leur ordinaire en phalange 1. ayant en feconde ligne leurs troupes légères 2., la cavalerie partagée par efcadrons fur les deux ailes 3., Epaminondas qui marchoit en ordre de bataille, apparemment par le flanc droit de fon armée 4. fur une feule colonne, parut d'abord fur les hauteurs 5., qui bordoient la plaine, là il fe rangea fur une feule ligne à une diftance raifonnable de l'ennemi: car l'Auteur dit qu'il fit une halte fur les hauteurs, ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper (*a*); mais tout à coup, ayant réfolu d'attaquer les ennemis à leur centre par une oblique, comme il avoit la cavalerie partagée fur les deux ailes de fon armée, il commande à celle de la gauche 6. de s'aller pofter avec quelque infanterie légère fur une hauteur (*b*), qui couvroit le flanc droit de l'armée ennemie, pour tenir de ce côté-là leur cavalerie en

(*a*) *Xenoph. hiftoire Grèque liv. 7. pag. 353. ed. de Paris 1714. trad. de D'Ablanc.*

(*b*) Que l'on remarque bien ici, & pour caufe, qu'Epaminondas n'entremêle point de pelotons d'infanterie légère parmi les efcadrons déftinés à attaquer brufquement l'ennemi, mais feulement parmi ceux qu'il place fur la hauteur, pour tenir l'aile droite des ennemis en échec.

échec, détache en même tems celle de la droite 7. qui va à toute bride attaquer celle des Lacédémoniens; comme celle-ci étoit plus mal montée, & moins exercée que celle des Thébains, elle fut bien-tôt culbutée & mise en déroute. Epaminondas, qui avoit doublé la portion de phalange de son aile droite, à peine aperçut-il l'avantage de sa cavalerie, qu'il saisit le moment, & par un demi-quart de conversion à gauche de toute son armée se porte au centre de l'ennemi, le culbute & le perce. Il est évident que jamais Epaminondas n'eut osé faire de pareils mouvemens devant son ennemi, s'il avoit été dénué de cavalerie: que dis-je, non seulement il n'auroit osé les risquer s'il n'avoit point eu de cavalerie, mais encore s'il n'en avoit eu de la meilleure, & s'il n'eut été presque sûr de battre celle qui lui étoit opposée (*a*), on n'a pour s'en

(*a*) Voici comment Xenophon parle de la cavalerie de Thébes, & de celle de Sparte. " La Thébaine " étoit la meilleure, car elle avoit été exercée dans les " guerres d'Orchomene, & de Thespie, au lieu qu'à " Lacédémone c'étoit les plus lâches, & les moins vi" goureux, qu'on destinoit à cet emploi, & lorsqu'il " falloit aller à la guerre, ils alloient prendre les che" vaux chez les riches, avec quelques méchantes ar" mes, & marchoient de ce pas au combat sans au" tre exercice. *Xenophon liv. 6.* Aussi faute de bonne cavalerie perdirent-ils l'Empire de la Gréce.

s'en convaincre qu'à jetter un moment les yeux sur les deux plans 4. & 5., & supposer pour un moment qu'il n'en eût point eu à la bataille de Leuctres, & qu'il eût voulu néanmoins exécuter les mêmes mouvemens pour attaquer obliquement. Dès que Cléombrote se seroit apperçu de son dessein, il n'avoit qu'à détacher une demi douzaine d'escadrons de sa droite, qui auroient tourné le flanc gauche des ennemis, & arrêté cette formidable & pesante colonne des Thébains, car trois mille hommes sur cinquante de profondeur ne vont pas bien vîte, & n'ont pas de mouvemens fort rapides, il auroit fallu alors que la colonne eût fait un à gauche par file pour défendre son flanc, & dans ce cas elle auroit été arretée en son chemin, & n'auroit pu avancer davantage: cela auroit donné le tems au Roi 1.° de renforcer sa droite; 2.° d'attaquer avec sa gauche, & le reste de sa cavalerie, la droite d'Epaminondas, laquelle étant extrêmement foible, eût été bien-tôt mise en déroute, ensuite la colonne auroit eu à faire avec toute l'armée de Cléombrote; que l'on me dise si elle auroit eu bien beau jeu? Tout au plus eût elle pu prétendre à l'honneur d'une belle retraite.

Par le plan de la bataille de Mantinée, on verra que quand même Epaminondas auroit eu le double d'infanterie, mais point de cavalerie, il auroit été le plus fou de tous les hommes, s'il s'étoit avisé de faire un pareil mouvement devant l'armée des Lacédémoniens, qui auroit eû ses ailes couvertes par sa cavalerie, car dans un moment il auroit été attaqué de tous côtés, entouré & défait (a). Mais la chose alla bien autrement, comme nous avons déjà dit. Car la cavalerie de sa droite ayant été victorieuse, alors ne risquant plus rien pour son dos, il avance hardiment avec sa grosse colonne, tandis que sa cavalerie de la gauche tient en échec celle de la droite des Lacédémoniens, les attaque à leur centre, les ouvre, les renverse & les défait, enfin sa victoire auroit été complète s'il n'avoit point été tué.

Que Mr. Folard convienne donc avec nous, qu'il y faut dans les armées un certain nombre de cavalerie, & de la meilleure qu'on puisse avoir, pour pouvoir exécuter avec célérité, & en toute sûreté

(a) C'est ce qui arriva à son infanterie légère pour s'être un peu trop avancée après son premier succès, car elle fut, nous dit Xenophon, presque toute taillée en pièces par la cavalerie Athénienne. *Ibid.*

ces ordres des batailles, ſi admirables & ſi ſavans, contre leſquels le fort même ne peut long-tems tenir contre le foible, de ſorte qu'il faut abſolument qu'il lui cède, comme les exemples nous l'ont aſſez démontré dans toutes les occaſions (a).

C'eſt encore avec l'élite de ſa cavalerie, nous dit Arien, qu'Alexandre commença ſon attaque oblique, le jour de la bataille d'Arbèle, dans les fameuſes plaines de Gaugamelle; le même auteur fait monter l'armée de Darius à un million d'hommes d'infanterie, quarante mille de cavalerie, & quelques éléphans, ſans compter grand nombre de chariots à faux; & ne donne à Alexandre que quarante mille fantaſſins, & ſept mille chevaux: ſi Arien a exagéré ſur le nombre de l'armée du Roi de Perſe, ce n'eſt pas mon affaire ici, ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que l'armée de Darius étoit de beaucoup ſupérieure à celle d'Alexandre, & c'eſt ſur quoi tous les auteurs qui ont parlé de cette affaire ſont tombés d'accord, & il eſt encore ſûr, que la cavalerie d'Alexandre entama l'affaire & que

(a) Mr. Folard avoue lui-même qu'à la bataille de Leuctres la cavalerie des Thébains contribua beaucoup à la victoire. Voyez ſes réflexions ſur cette bataille *tom. pr. ch.* 10.

lui-même à la tête de ces fameux escadrons, que l'on appelloit les compagnons & les amis du Roi, décida de cette grande journée. On peut voir tout cela dans Arien, dans Quinte-Curce, dans Plutarque, & dans quantité d'autres auteurs qui en ont parlé après eux (*a*).

Passons à la bataille de Fléurus rapportée par Mr. de Quincy, & gagné par Mr. de Luxembourg sur le Prince de Valdeck en 1690. Le Général François gagna cette bataille pour avoir sçu dérober un mouvement à son ennemi; il profita de la hauteur des blés & des haïes qui couvroient sa droite, pour faire couler la cavalerie de cette aile, & gagner le flanc gauche des ennemis; il fit ce mouvement avec tant de dextérité, que Mr. le Prince de Valdeck ne s'en apperçut, que lorsqu'il n'étoit plus à tems d'y remédier, tellement, qu'il se trouvat dépassé à sa gauche par toute

(*a*) Celle qu'il livra à Porus après le passage de l'Hydaspe, si nous en croyons Plutarque, fut une double oblique. Ce héros attaqua lui-même à la tête de sa cavalerie la gauche de l'armée de Porus, en même tems il fit attaquer la droite par Perdicas. Voyez Plut. vie d'Alex.

Quinte-Curce raconte ce fait un peu différemment. Arien, & Polyen, ne sont pas non plus tout à fait d'accord. Mais tous les auteurs conviènnent cependant que la cavalerie fut la première qui commença l'attaque.

cette cavalerie, que Mr. de Luxembourg forma ſur deux lignes, & qu'il fit tout de ſuite agir, ce qui fut cauſe de l'entière défaite de l'armée de Mr. Valdeck. Voilà encore un' eſpèce d'oblique que la cavalerie exécute, & ſans laquelle Mr. de Luxembourg n'auroit jamais remporté la victoire (*a*).

Le Roi de Pruſſe, ſans contredit, un des plus grands Généraux qui ayent jamais exiſté, puiſqu'il eut toujours à combattre contre des troupes très-aguerries, toujours ſupérieures en nombre, & qu'il a preſque

(*a*) On peut voir tout le détail de cette grande affaire qui fit tant d'honneur à Mr. de Luxembourg, dans l'hiſtoire militaire du régne de Louis le Grand par Mr. de Quincy : il en donne le plan *tom.* 2. *pag.* 250. *edit. de Paris in* 4. *en* 1726.

Monſieur de Feuquière dit que Mr. de Luxembourg exécuta ce mouvement avec la cavalerie de ſon aile gauche. « Ce mouvement hazardeux, dit cet auteur, « s'il avait pu être vu par l'ennemi, mais décîſif pour « le gain de la bataille, ayant été auſſi habilement exé- « cuté qu'il avoit été judicieuſement penſé, toute l'aile « gauche de la cavalerie de l'armée du Roi ſe trouva « en potence ſur le flanc de l'aile droite de l'ennemi *Feuq. pag.* 278. *ed. d'Amſt. in* 4. 1741.

Le fait eſt que Mr. le Prince de Valdeck ſe trouva également dépaſſé à ſes deux ailes par la cavalerie de Mr. de Luxembourg, & la ſeule différence entre les deux auteurs cités, conſiſte en ce que Mr. de Feuquière prétend que les plus grands coups furent portés ſur la droite de l'ennemi, & Mr. de Quincy dit, que ce fut leur gauche qui fut la première miſe en déroute.

toujours battues, & ſouvent entièrement défaites, ce grand Roi a fait revivre dans ſes attaques l'ordre oblique, oublié dans ce ſiècle par tous les autres Généraux; mais il eſt aiſé de voir que dans les différentes affaires, où il en a fait uſage, ſa cavalerie a toujours donné la première, & quelqu'excellente, & bien dreſſée que ſoit ſon infanterie, il ne lui eſt, je crois, jamais venu dans l'eſprit d'attaquer le flanc oppoſé de l'ennemi, ſans avoir auparavant battu & diſſipé la cavalerie qui le défendoit (a). Il n'y a donc que Mr. Folard qui puiſſe penſer que l'on peut impunément attaquer avec de la ſeule infanterie les flancs des armées ennemies, ſans en avoir préálablement chaſſé la cavalerie qui les couvre toujours dans les plaines, quand ils ne ſont point appuyés; il n'y a encore que lui, qui puiſſe avancer *qu'une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train.*

" (a) La principale attention, dit Montécuculi, doit " être d'aſſurer les flancs de la bataille, l'expérience nous " ayant appris, que lorſque les ailes de la cavalerie ont " été rompues, l'infanterie eſt aiſément enveloppée, & " n'a plus ni les moyens ni le cœur de ſe défendre, " & qu'ayant perdu courage, elle met bas les armes, " & demande quartier. *Mémoir. de Montécuculi tom. 1. chap. 2.*

En voila bien assez, pour faire voir combien est insoutenable le sentiment de Mr. Folard sur l'article de la cavalerie. On me dira peut-être que j'en ai encore trop dit, que tout le monde est aujourd'hui persuadé de l'utilité, & de la nécessité d'avoir un certain nombre de cavalerie dans les armées; mais j'ajoute encore, que si l'on vient à adopter le sistème de joindre l'ennemi à l'arme blanche, comme déjà le Roi de Prusse l'a pratiqué, & que les François paroissent très-disposés, du moins par écrit à en faire usage (*a*), jamais la cavalerie n'aura été si nécessaire, & celui qui en aura de la meilleure, aura très-souvent aussi la victoire de son côté.

J'ai donc assez prouvé, je crois, que Mr. Folard se contredit à tous momens, & que son systême d'avoir très-peu, ou point de cavalerie dans les armées est insoutenable.

(*a*) Tous les meilleurs écrivains militaires en France sont de ce sentiment, ces Messieurs outre qu'ils connoissent l'esprit de leur nation, l'étude approfondie qu'ils on fait de la tactique, les a méné là, ils savent bien que la force de l'infanterie ne consiste pas toute dans son feu, mais que c'est dans la bayonette, & dans l'impulsion, qu'il la faut chercher. Voyez projet d'un ordre françois en tactique. Nouvelles constitutions milit. Cours de tactique par Mr. de Maizeroi. Pensées sur la tactique par le Marquis Silva &c.

Il me reste présentement à faire voir, qu'il n'étoit peut être pas aussi habile dans le métier de la cavalerie, qu'il le croyoit, & c'est ce que je tâcherai de prouver dans les chapitres suivants.





CHAPITRE VI.

Du combat de cavalerie entre Annibal, & Publius Scipion.

Obſervations ſur les combats de cavalerie.

ANnibal après bien de difficultés & de peines, que ſon courage vint à bout de ſurmonter, arrive enfin en Italie, il campe quelque tems au pied des alpes, pour laiſſer repoſer ſes troupes, & pour les refaire des fatigues qu'elles avoient eſſuyées dans leur paſſage des montagnes où elles avoient eu ſouvent à combattre. Lorſqu'il les vit en bon état; Polybe nous dit, qu'il fit d'abord ſon poſſible pour voir d'engager les peuples du territoire de Turin à faire alliance avec lui, mais ne pouvant par ſes exhortations vaincre leur défiance, il marche avec toute ſon armée, & va camper au devant de leur ville principale. Il s'en empare le troiſième jour, & fait paſſer au fil de l'épée tous ceux, qui ſont d'un parti contraire au ſien; cette expédition jette une ſi grande terreur parmi les peuples voiſins, qu'ils viennent tous d'eux-

mêmes ſe rendre à diſcrétion. Cependant Annibal qui ne vouloit point perdre tems, & qui connoiſſoit la néceſſité où il étoit d'hazarder quelque choſe, pour ſe captiver l'amitié des Gaulois, & établir ſon crédit dans le pays, ayant appris que Publius Scipion s'avançoit, lui va au devant à grandes journées. Je m'en vais copier ici le paſſage de Polybe mot à mot.

« Les deux armées, dit l'auteur Grec, « s'avancèrent l'une contre l'autre le long « du Téſin, du côté qui regarde les alpes, les Romains ayant le fleuve à leur « gauche, & les Carthaginois à leur droite. Au ſecond jour les fourageurs de part « & d'autre ayant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans « l'endroit où il étoit. Au troiſième Publius avec ſa cavalerie, ſoutenue des armés à la légère, & Annibal avec ſa cavalerie ſeule, marchèrent chacun de ſon « côté dans la plaine pour reconnoître les « forces l'un de l'autre. Quand on vit à « la pouſſière qui s'élevoit que l'on n'étoit pas loin, on ſe mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec « la cavalerie Gauloiſe, forme ſon front « du reſte de ſes troupes, & avance au « petit pas. Annibal lui vint au devant,

" ayant au centre l'élite de la cavalerie à
" frein, & la Numide sur les deux ailes,
" pour envelopper l'ennemi. Les chefs &
" la cavalerie ne demandant qu'à combat-
" tre, on commence à charger. Au pre-
" mier choc les armés à la légère eurent
" à peine lancé leurs premiers traits, qu'é-
" pouvantés par la cavalerie Carthaginoise
" qui venoit sur eux, & craignant d'être
" foulés aux pieds des chevaux, pliérent
" & s'enfuirent par les intervalles qui sé-
" paroient les escadrons. Les deux corps
" de bataille s'avancent ensuite & en vien-
" nent aux mains. Le combat se soutient
" long-tems à forces égales. De part &
" d'autre beaucoup de cavaliers mirent
" pied à terre, de sorte que l'action fut
" d'infanterie comme de cavalerie. Pendant
" ce tems-là les Numides enveloppent, &
" fondent par les derrières sur ces gens de
" traits, qui d'abord avoient échapé à la
" cavalerie, & les écrasent sous les pieds
" de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur
" les derrières du centre des Romains, &
" les mettent en fuite. Les Romains perdi-
" rent beaucoup de monde dans ce com-
" bat; la perte fut encore plus grande du
" côté des Carthaginois. Une partie des

« premiers s'en fuit à vauderoute, le reſte
« ſe rallia auprès du Conſul" (*a*).

Je prie, qu'on liſe avec attention tout le narré de Polybe, afin que l'on puiſſe juger combien le récit de Mr. Folard diffère de celui de l'auteur Grec ; & c'eſt ainſi qu'il fait preſque toujours, ſoit dans ſes récits, ſoit dans les ordres de bataille qu'il donne, & qu'il arrange le plus ſouvent comme bon lui ſemble. C'eſt ce que toutes les perſonnes intelligentes ne ceſſent de lui reprocher.

Mr. Folard dans ſes obſervations ſur ce combat de cavalerie, entre Annibal & Publius Scipion tom. 4. pag. 99. commence par nous dire à ſa façon ; que, *la partie de la guerre qui regarde la cavalerie n'a pas beſoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile* ?

Cela eſt tranchant, il n'y a pas mot à dire? Mais ce qui me fache, c'eſt que lui-même nous fait aſſez connoître ici, que cette partie n'étoit pas celle non plus qu'il eût le plus approfondie, car s'il avoit été auſſi habile dans cette arme, qu'il ſe vantoit de l'être, il n'auroit pas eſtropié l'ordre de bataille de Scipion, que Polybe

(*a*) *Polyb. tom.* 4. *pag.* 96. *& ſuiv.*

nous donne, pour en ſubſtituer un autre de beaucoup plus foible. " Le Général Ro-" main, dit-il, ſe forma ſur une ligne, ſe-" lon la coutume de ce tems-là, que les " modernes ont conſervé un aſſez long-tems; " la cavalerie Romaine aux ailes, celle des " Gaulois alliés au centre, & ce centre " étoit fortifié des armés à la légère " (*a*): enſuite plus bas pag. 106. il dit: " Sci-" pion fit fort prudemment de former ſes " ailes de ce qu'il avoit de meilleure ca-" valerie, & de fortifier ſon centre de ſes " armés à la légère, s'il n'en eût pas mal-" heureuſement ignoré l'uſage, que ſon en-" nemi connoiſſoit ſi bien (*b*). Il eût du " les entrelaſſer entre ſes eſcadrons. "

L'on voit déjà ici que Mr. Folard pervertit tout l'ordre de bataille de Scipion; car il dit que le Général Romain s'étant formé ſur une ligne, mit les Gaulois au centre, & la cavalerie Romaine ſur les ailes, quand Polybe nous dit clairement le contraire. " Publius, dit-il, voyant par la

(*a*) *Folard tom. 4. pag.* 103.

(*b*) C'eſt en verité bien à propos que Mr. Folard dit ici, qu'Annibal connoiſſoit l'uſage de mêler de l'infanterie avec de la cavalerie, puiſqu'il n'avoit pas ſeulement penſé d'en amener, & qu'on le voit marcher contre Scipion avec ſa ſeule cavalerie: mais nous reviendrons ſur ce ſujet, ce n'eſt pas ici l'endroit d'en parler.

“ pouſſière qui s’élevoit, qu’il n’étoit pas loin des ennemis, *fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloiſe, & forme ſon front du reſte de ſes troupes* : c’eſt-à-dire qu’il forme ſon front ou ſon centre avec la cavalerie Romaine, cela paroit clair, ſi ce n’eſt que Mr. Folard n’entende par le front les ailes de l’armée? Enſuite, dit Polybe : *Publius s’avance au petit pas* : apparemment c’étoit pour donner le tems à toute cette cavalerie Gauloiſe qu’il avoit pouſſé en avant, après avoir reconnu l’ennemi & eſcarmouché quelque tems, de venir ſe placer aux ailes, tandis que les armés à la légère reſteroient à quelque pas au devant du front des eſcadrons, car ſi cette cavalerie s’étoit arrêtée à une certaine diſtance pour ſoutenir cette infanterie légère, alors l’armée de Scipion auroit été formée ſur deux lignes, & c’eſt ce qui ne peut pas être, ayant déjà un trop petit front à préſenter aux ennemis; donc les Gaulois qui étoient au devant ne purent ſe placer quand ils virent qu’Annibal venoit à eux, que ſur les ailes du corps de bataille de Scipion, cela paroit encore clair? *On commence à charger* (continue l’auteur Grec) *au premier choc les armés à la légère eurent à peine lancé leurs pre-*

miers traits, qu'épouvantés par la cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulés aux pieds des chevaux, plièrent, & s'enfuirent par les intervalles qui séparoient les escadrons.

Mr. Folard n'est pas non plus d'accord ici avec Polybe; car il dit, que; *le combat commença par les armés à la légère, que Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne assez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoise*, qu'Annibal ne tint aucun compte de ces gens là (*a*). " Il " leur passe sur le ventre, dit-il, & fond " brusquement sur Scipion avec tant d'or- " dre, de violence & de furie, que la " cavalerie Romaine en fut ébranlée (*b*).

Mr. Folard, comme l'on voit, fait ici un reproche très-mal fondé à Scipion, d'avoir fait avancer trop en avant, contre la cavalerie Carthaginoise ses armés à la légère, qui furent, dit-il, *tout de suite, & les premiers taillés en pièces, & foulés par les chevaux* (*c*). Comment peut-on croire

(*a*) Une cavalerie doit assurément peu s'embarasser des armes de trait, quand elle peut s'en approcher, car leur portée n'est jamais au de là de six cents pas, & ces 600. pas sont bien-tôt parcourus par une cavalerie hardie, & bien dressée.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Ibid.*

Mr. Folard ? Quand l'auteur Grec nous dit que ces armés à la légère (qui d'abord avoient échappé à la cavalerie) *eurent à peine lancé les premiers traits , qu'ils s'écoulèrent par les intervalles derrière les escadrons* , & ne furent taillés en pièces qu'après que les Numides eurent tourné les flancs des Romains.

Donc , si ces troupes légères eurent le tems de s'échapper, comme nous dit Polybe, derrière les escadrons , Scipion ne les avoit pas si fort hazardées au devant du front de son corps de bataille , comme Mr. Folard le lui reproche ? Donc l'ordre de bataille du Général Romain étoit infiniment meilleur que celui que Mr. Folard lui suppose gratuitement.

Scipion fit fort prudemment (dit encore Mr. Folard) *de former ses ailes de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie.*

Scipion auroit fait une très-grande faute d'en agir de la sorte ; & Mr. Folard nous fait assez voir par sa façon de s'y prendre pour faire combattre de la cavalerie contre d'autre cavalerie, qu'il s'en manquoit bien qu'il fut aussi habile cavalier, qu'il étoit savant fantassin. Scipion auroit été entièrement défait & détruit, s'il n'avoit mis sa meilleure cavalerie

lerie au centre & les Gaulois aux ailes ; car quelle résistance auroit-il pu faire contre cette excellente cavalerie Espagnole & Carthaginoise à frein, qu'Annibal avoit placée à son centre pour le heurter de front, le renverser & l'ouvrir ? Le Romain auroit-il pu tenir un moment contre ce terrible choc, s'il n'y avoit opposé ce qu'il avoit de meilleur, & quand il auroit eu sa meilleure cavalerie aux ailes, qu'auroit-il pu espérer ? Il auroit été également dépassé à ses ailes par la cavalerie Numide, qui auroit esquivé son choc; alors percé en même temps au centre par Annibal, il auroit été entouré de tous côtés, & bien peu auroient échapés au carnage.

Scipion en agit dans cette occasion en homme habile & intelligent (quoiqu'en dise Mr. Folard), en plaçant sa cavalerie d'élite au centre, les Gaulois aux ailes, & ses armés à la légère au devant du front. Il espéroit apparemment, & avec quelque apparence de raison, que si ses troupes légères avoient pu par leurs traits mettre du désordre dans les escadrons du centre des Carthaginois, en profitant du moment de ce désordre, il auroit pu les renverser & les battre ; & je suis même porté à croire que quelque chose d'approchant arriva, car malgré sa blessure & le nom-

bre ſupérieur des ennemis, Polybe nous dit, que *les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat, mais que la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois.* Ainſi, ſi les Romains cédèrent le champ de bataille à Annibal, la principale cauſe de leur malheur & de leur déroute, fut la bleſſure de leur Général.

Pour ce qui eſt de leurs troupes légères, elles ſubirent le ſort auquel elles devoient s'attendre. Mr. Folard, qui ſûrement n'a jamais couru une carrière à la tête d'une troupe de cavalerie, & qui a la manie de vouloir toujours inſérer des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, même de ceux, qui doivent attaquer bruſquement l'ennemi, prétend que ſi le Général Romain avoit placé ſes armés à la légère par petites troupes dans les intervalles des ſiens, elles lui auroient procuré la victoire, & moi je crois qu'il auroit été plus aiſément renverſé & battu; parceque les troupes légères n'auroient pas tenu davantage dans les intervalles, qu'elles ne firent à la tête où elles étoient placées: car n'étant point protégées par d'autres troupes, & n'ayant aucun endroit où ſe retirer, en cas que leurs cavaliers fuſſent battus, elles auroient également laché le pied, & également été hachées en

pièces: mais ſuppoſons pour un moment que Scipion eût placé ſes troupes légères par petits pelotons dans les intervalles de ſes eſcadrons; il falloit alors, ou que Scipion attendit de pied ferme le choc des troupes d'Annibal, ou qu'il marchât tout au plus le pas, ou le petit trot au devant de lui, pour ne point laiſſer en arrière ſes pelotons. Que ceux qui ſavent quel avantage ont des eſcadrons, qui marchent bien ſerrés, & avec toute la célérité poſſible, contre d'autres qui ſeroient aſſez imbécilles, pour les attendre de pied ferme, ou leur aller au devant, je ne dis pas au pas, mais ſeulement avec une moindre vélocité, décident ici du ſort qu'auroit eu la cavalerie de Scipion avançant doucement au devant de celle d'Annibal qui marchoit à toute bride. Pour moi je crois qu'il n'en ſeroit pas reſté un debout.

Que l'on me permette de faire ici quelques réflexions ſur les combats de cavalerie contre cavalerie. Toute la force de la groſſe cavalerie conſiſte dans le choc, & ce devroit être un devoir inviolable à tout Commandant d'eſcadrons, ſous peine d'en répondre ſur ſon honneur, de commencer toujours le combat par-là. C'eſt au centre ſans doute que ce choc doit être d'un plus

grand effet, car les escadrons peuvent moins ruser qu'aux ailes, ou pour mieux dire, ils doivent absolument se choquer; c'est donc là où il faut placer toute la grosse cavalerie; la légère on la met sur les ailes, car étant plus prompte, elle peut tourner l'ennemi plus aisément, ou même le heurter, si elle voit qu'elle n'ait à faire qu'à d'autre cavalerie légère. Les Officiers de cavalerie qui sont d'un sentiment contraire, & qui prétendent que tous les escadrons d'une ligne marchant ensemble à l'ennemi doivent également ruser, pour se gagner réciproquement les flancs & les croupes: ou ils ne savent pas leur métier, ou ils manquent de courage pour donner hardiment le choc, & je leur annonce d'avance qu'ils seront toujours battus, quand ils auront à faire à gens plus hardis qu'eux. Ce qui a donné lieu à cette pitoyable façon de combattre de la cavalerie, c'est ces grands intervalles que des Officiers mal habiles ont établis d'un escadron à l'autre. Il est bien sûr que vingt escadrons qui se trouvent rangés à cinquante pas d'intervalle de l'un à l'autre, peuvent esquiver le choc, sous prétexte de gagner les flancs des escadrons ennemis; mais si ceux, qui leur viennent à la ren-

contre ſe trouvent rangés avec de très-petits intervalles de dix à douze pas au plus, ou bien en ligne pleine, comment ruſeront-ils, & comment pourront-ils réſiſter à un choc qu'ils s'étoient propoſés d'eſquiver?

Le Roi de Pruſſe, ce grand maître en tout, & qui joint la théorie à la pratique, s'eſt bien aperçu de cet inconvénient, auſſi dit-il à ſes Officiers Généraux, que quoique par un uſage reçu on donne 15. pas d'intervalle d'un eſcadron à l'autre dans un terrain difficile & coupé, il veut cependant & ordonne, que dans un terrain uni ſa cavalerie combatte toujours en ligne pleine, c'eſt-à-dire ſans le moindre intervalle entre les eſcadrons; il oblige par là toute ſa cavalerie, malgré elle, de choquer, & par conſéquent de profiter de ſon plus grand avantage, ſurtout pour une cavalerie auſſi-bien montée que la ſienne.

Il eſt pourtant vrai, qu'un certain nombre d'eſcadrons marchant grand train droit à l'ennemi en ligne pleine, c'eſt-à-dire, ſans le moindre intervalle qui les diſtingue les uns des autres, quoiqu'ils ayent de très-grands avantages ſur un ennemi qui oſeroit les affronter rangé ſelon la méthode d'aujourd'hui; ils peuvent cependant encore rencontrer des difficultés, & n'être pas invin-

cibles, s'ils se trouvent avoir à faire à une cavalerie hardie & bien dressée.

* J'ai long-tems étudié quelle pourroit être la manière la plus avantageuse de ranger & faire combattre un certain nombre d'escadrons les uns contre les autres; & ce n'est pas simplement sur le papier que j'ai essayé & médité les évolutions que j'ai imaginées, non, ce n'est pas seulement le crayon à la main que j'ai étudié le métier, c'est par vingt ans de service dans la cavalerie, parmi lesquels j'en ai été treize, seul chargé de dresser le régiment où je servois.

Je donnerai dans la suite une méthode facile de bien dresser un régiment de cavalerie, & je pense que l'on sera peut-être étonné de voir combien la cavalerie sur le pied qu'elle est aujourd'hui, est encore loin d'atteindre à sa perfection.

Mais retournons pour à présent où nous en sommes restés. Je disois que, quoique l'attaque en ligne pleine ait un très-grand avantage dans un terrain libre & bien uni, contre des escadrons rangés avec des intervalles, elle ne laissoit pas que d'être encore sujette à bien des inconvéniens. Les avantages de la ligne pleine consistent principalement: 1.° en ce qu'à front égal elle doit être supérieure en force à la ligne tant

pleine que vide. 2.º En ce qu'elle oblige, nous avons dit, tous les cavaliers à choquer leurs adverſaires, malgré qu'ils en ayent.

3.º En ce qu'au moment même du choc les cavaliers qui ſe trouvent vis-à-vis les intervalles, s'ils ſont hardis & prompts, gagnent tout de ſuite les flancs & les croupes des eſcadrons ennemis, à qui ils ne donnent pas ſeulement le tems de ſe reconnoître, qu'ils les ont déjà défaits & battus.

Mais voici les inconvéniens.

1.º Il eſt très-difficile de bien conduire une ligne pleine, il y faut pour cela à la tête (ce qui n'eſt pas une petite affaire) des Officiers attentifs, hardis, bien montés, & maniant parfaitement leurs chevaux, car un Officier mal habile peut ſeul cauſer bien du dérangement, gare s'il y en a plus d'un ; auſſi une des principales attentions des Commandans des régimens quand ils devront marcher en ligne pleine, ce ſera de faire paſſer à la queue les Officiers les moins bien à cheval, & ceux qui ont la vue baſſe, s'il s'en trouve.

2.º Il faut que les troupes qui la compoſent ſoient parfaitement bien dreſſées, que chaque cavalier en particulier ait une

grande attention de ne point dépaſſer ſon camarade, & ſurtout une plus grande attention encore de ne point reſter en arrière, ſans cela il ſe formera des bouquets derrière la ligne, car les cavaliers qui ſont une fois dehors, ne peuvent plus y entrer; c'eſt pourquoi l'on doit leur bien recommander qu'il faut plutôt qu'ils tâchent de gagner chemin en avançant pour s'égaler à leurs camarades, que de retenir leurs chevaux & ſe laiſſer dépaſſer.

3.° Comme il faut que les ailes ſe ſerrent continuellement ſur le centre, parcequ'on ne ſauroit jamais être aſſez ſerré au moment du choc, pour le rendre plus terrible (*a*); il n'y a que les Officiers habiles, & qui ſe ſont ſouvent trouvés à la tête d'une ligne d'eſcadrons, qui puiſſent ſavoir, quelle adreſſe & quelle habileté il y faut, ſoit aux Officiers, ſoit aux cavaliers, pour ſavoir franchir avec légéreté & promptitude, & ſans retarder leurs mouvemens, certaines inégalités de rien, qu'il eſt impoſſible de ne point rencontrer en toutes ſortes de terrains pour bien unis qu'ils ſoient;

(*a*) Il faut accoutumer les cavaliers à ſe ſerrer au centre à meſure qu'ils avancent vers l'ennemi, de façon, qu'au moment du choc, ils ſoient auſſi ſerrés qu'il eſt poſſible.

& voilà encore un grand inconvénient pour une ligne pleine, qu'il ne faut point espérer de surmonter, si l'on n'a d'habiles Officiers à la tête & des soldats bien dressés, & bien montés dans la ligne.

4.° Si le terrain se serre en avançant à l'ennemi, comme cela peut arriver: autre inconvénient; car il faut que le centre de la ligne crêve, & c'est pourtant ce que l'on peut faire de mieux dans ce cas (a), & le parti que prendront des troupes bien dressées; mais, si pour ne point crêver elles se mettent de biais, comme cela arrive très-aisément dans un terrain qui va s'étrécissant, si les Officiers n'y prennent garde, les escadrons formeront insensiblement une espèce de diagonale, & leur choc sera alors de peu d'effet, n'étant pas donné par toute la ligne en même tems; je ne mets point en compte l'inconvénient d'un terrain, qui s'élargit en avançant, car si l'ennemi vous tourne un moment aux ailes avec quelques escadrons, c'est un avantage de peu de durée, il sera lui-même dans un instant renversé, entouré de tous côtés par les ca-

(a) Si l'on n'a pas le tems de faire rester en arrière quelques escadrons des ailes, ce qui peut quelque-fois être dangereux aussi.

valiers, qui auront passé par les intervalles & taillé en pièces (*a*).

Voilà donc les inconvéniens auxquels une ligne pleine est sujette, il est vrai que ces inconvéniens diminuent en raison de l'habileté des Officiers qui la mènent, & de l'adresse des soldats qui la composent. Encore une fois, si les Officiers qui sont à la tête sont hardis & bien à cheval, & les cavaliers bien dressés & bien montés, ces inconvéniens se réduisent presqu'à rien.

Faut-il donc convenir, que la ligne pleine est de toutes les dispositions possibles la meilleure que l'on puisse choisir, pour faire combatre des escadrons de cavalerie, soit qu'ils se trouvent placés sur une aile, ou bien dans un combat particulier de cavalerie contre cavalerie, tel que fut celui d'Annibal contre Publius Scipion? J'ai été long-tems de ce sentiment, j'ai long-tems cru que l'ordre serré, ou en ligne pleine étoit le meilleur de tous, & contre lequel aucune cavalerie rangée différemment n'au-

(*a*) Il faut quand on attaque ainsi en ligne pleine laisser toujours derrière la ligne quelques troupes, surtout derrière la pointe des ailes, à quarante ou cinquante pas de la ligne, comme on dit que le Roi de Prusse l'a pratiqué, mais on va voir bien-tôt comment je remedie à tous ces inconvéniens.

toit jamais pu résister. Mais, comme je l'ai déjà dit, la difficulté d'avoir des troupes assez-bien dressées, pour être en état de parcourir une longue carrière à toute bride, celle de rencontrer des terrains assez unis pour pouvoir l'exécuter facilement, les inconvéniens d'une confusion horrible, si malheureusement cette ligne pleine vient à être battue, la facilité avec laquelle on peut la mettre en désordre quand elle s'annonce de trop loin, si on la fait combattre, le désagrément de s'assujettir à attaquer constamment sur un même ordre; toutes ces raisons m'ont fait juger que la ligne pleine malgré tous ses avantages, n'étoit cependant pas encore le *non plus ultra* pour une cavalerie bien dressée, & qu'ainsi, en méditant profondément sur cette matière on auroit pu rencontrer mieux.

C'est ensuite de toutes ces réflexions que je m'étudiois sans cesse à la tête de quelques escadrons, si l'on ne pourroit pas trouver, sans s'assujettir à combattre constamment sur un même ordre, une façon d'arranger les escadrons, de sorte qu'on put les faire passer avec célérité, & par des mouvemens très-simples d'une disposition à l'autre, & former ainsi tous les ordres de bataille possibles, dans le moins de tems

possible. Je sentois bien que c'étoit là le point de perfection, & le problème le plus difficile, mais en même tems le plus important à résoudre en tactique ; aussi ce ne fut qu'à force de chercher, de tâtonner, & de combiner en mille façons différentes mes escadrons, que suis parvenu à trouver une méthode propre à résoudre ce problème : je ne doute cependant point que quelqu'un plus habile que moi ne puisse encore la perfectionner, ou même donner cette solution d'une manière beaucoup plus parfaite. Ainsi je prie les gens du métier, c'est-à-dire ceux, qui depuis long-tems manient avec intelligence des escadrons, de me juger, & de vouloir bien suppléer par leur capacité à ce j'aurois pu oublier.

Voici en attendant comment j'arrange mes escadrons, & l'on va voir avec quelle aisance je vais les faire passer d'un ordre à un autre, & prendre en un moment celui que je jugerai le plus propre pour combattre avec succès mon ennemi.

L'ordre de bataille, que je propose, est très-simple, & sera celui, duquel on partira toujours pour passer à tous les autres; voyez la planche VI. Je suppose ici que j'aye vingt escadrons de cavalerie de 144. maitres chacun, j'en prélève 36. par esca-

dron des plus hardis & des mieux à cheval, pour en former deux petites troupes de dix-huit maîtres chaqu'une, que je forme sur trois de hauteur & six de front; mes escadrons réduits à cent-huit hommes, je les range sur trente-six de front & trois de hauteur en A. (*a*), je leur donne douze grands pas d'intervalle des uns aux autres, & je place derrière les ailes de chaque escadron les petites troupes B. (*b*).

Maintenant supposons que j'aye à faire à un égal nombre d'escadrons rangé en li-

(*a*) Je réduis chaque escadron à 108. maîtres, parceque ce nombre me paroit être à peu près le plus convenable pour un escadron formé sur trois rangs, afin qu'il ne soit ni trop grand, ni trop petit: deux inconvéniens qu'il faut également éviter. Je le range sur 36. de front & 3. de hauteur, pour lui donner une juste proportion entre ses flancs & son front, ce qui est très-essentiel aussi pour lui conserver toute sa légéreté sans détriment de sa force, j'y place les deux petites troupes derrière pour assurer ses flancs & son dos, s'il se trouve isolé, & afin de pouvoir, quand il est en ligne avec d'autres escadrons, le combiner en cent façons différentes, par des mouvemens très-simples & très-courts, comme on va bien-tôt le voir.

(*b*) Notez I. Que deux petites troupes réunies forment le nombre de 36., nombre égal à l'étendue du front de l'escadron, qu'ainsi elles peuvent en se développant former un quatrième rang. II. Que le front de deux petites troupes est égal à l'intervalle, qui sépare les escadrons, de façon qu'en s'y jettant dedans, elles fermeront les espaces & formeront la ligne pleine. III. Qu'elles sont sur une même hauteur que les escadrons. IV. Que c'est cet arrangement géométrique qui fait toute l'excellence de cet ordre.

gne pleine C., voici comment je m'y prendrai pour les combattre. Je ſuppoſe que l'intervalle qui me ſépare de l'ennemi ſoit de mille pas, comme j'ai l'œil ſur lui, dès que je le vois mettre en mouvement, je fais donner un ſignal par mes trompettes; à ce ſignal toutes mes petites troupes qui ſont derrière les eſcadrons font neuf pas de biais à droite, par ce mouvement, vingt de ces troupes ſe trouveront vis-à-vis les intervalles des eſcadrons & les autres vingt précisément au centre derrière (*a*); ce mouvement s'exécute en moins d'une minute, c'eſt-à-dire, ſi l'ennemi avance au trot les quatre cents premiers pas du terrain qu'il doit parcourir, il en aura à peu près parcouru deux cents, à deux cents cinquante, tandis que les petites troupes auront exécuté leur mouvement de biais, s'il eſt d'abord parti au grand galop, il en aura parcouru quatre à cinq cents environ, c'eſt précisément où je le veux, pour faire donner le ſecond ſignal, auquel les vingt troupes, qui ſe trouvent placées vis-à-vis les intervalles partent comme un éclair pour aller tête baiſſée heurter dans cette ligne, & comme il eſt probable que ces petites troupes iront avec une vîteſſe ſupérieure à cel-

(*a*) *Voyez pl. VII.*

le de la ligne pleine, parcequ'une telle ligne ne pousse ordinairement à toute outrance qu'à cent pas de l'ennemi (tant pour ne point essouffler les chevaux, que pour se tenir mieux arrangée), il est donc probable aussi qu'en raison de leur vélocité, les petites troupes perceront toute cette ligne; en tout cas soit ceux des cavaliers qui perceront (a), soit même ceux qui seront renversés causeront un terrible dérangement dans cette ligne, laquelle sera encore obligée de suivre son train toute en désordre (b). Mes escadrons qui seront tous prêts à la charger au sortir de cette confusion, & qui n'auront qu'un petit espace très-uni & sans embarras à parcourir, arriveront sur elle en très-bon ordre; les petites troupes qui sont derrière mes escadrons, feront encore ici leur devoir. Je crois bien qu'alors sa défaite sera inévitable, & la déroute générale (c). Notons encore ici que les

(a) Ils tâcheront tous de percer, sans s'amuser à donner des coups de sabre, leur affaire est de passer au-delà de la ligne.

(b) *Pl. VII.*

(c) Remarquez que quand même il y auroit des troupes légères derrière les ailes de la ligne pleine, elles ne serviroient ici de rien; car comment pourroient-elles empêcher que cette ligne ne fût percée par mes petites troupes, & ensuite entiérement battue par mes escadrons?

Seroit-ce en tournant mes escadrons? Mais I. ces

troupes qui auront percé se feront vîte réunies, & auront aussi-tôt formé de petits escadrons, pour venir promptement secourir les leurs, qui auront été culbutés dans le choc, & faire main basse sur ceux des ennemis, qui auront été démontés, & qui se trouveront dans la confusion. On mettra ces mêmes petits escadrons soutenus, s'il le faut, par quelqu'un des gros, aux trousses des fuyards (*a*).

---

troupes légères ne pourroient jamais arriver à temps pour secourir leur ligne: II. elles trouveroient à qui parler, car les petites troupes, qui restent encore derrière mes escadrons, sont plus que suffisantes pour chasser un monde de troupes légères.

(*a*) De la façon dont j'attaque cette ligne pleine, il est impossible que je ne réussisse pas; l'ennemi ne fait que penser de ces petites troupes, il voit bien qu'elles vont mettre un désordre affreux dans sa ligne, mais il n'y peut apporter aucun remède, car elles auront déjà percé toute sa ligne, avant qu'il ait eu seulement le temps de songer à quelque chose, & mes escadrons qui vont lui tomber dessus, le mettent dans l'impossibilité de rien faire de bon, pas même une honnête retraite: ainsi ne pouvant parer à rien, il sera sûrement battu. Il paroîtra peut-être à quelqu'un que ces petites troupes sont un peu hazardées; mais point du tout, il faudroit avoir bien peu médité sur son métier pour penser ainsi. I. Comme elles vont avec une plus grande vélocité que la ligne ennemie, elles renverseront nécessairement ceux des ennemis qu'elles choqueront: II. elles n'auront jamais à faire qu'à un égal nombre d'ennemis, c'est-à-dire à ceux qu'elles auront en face; car assûrément les autres ne se retourneront pas pour les poursuivre; ils auront assez à faire au-devant d'eux: III. ces petites troupes composées, comme l'on a vu, de soldats hardis,

Si l'ennemi A. pl. VIII., qui se présente à moi, au lieu d'être en ligne pleine s'étoit formé par escadrons, avec des pelotons d'infanterie dans les intervalles, alors je fais d'abord marcher mes escadrons B. fig. 1. dans

& bien à cheval, ne sauroient jamais craindre du péril où il n'y en a point. On va voir ci-après encore une autre façon d'attaquer une ligne pleine, qui pourra peut-être plaire davantage aux personnes circonspectes. Aussi je la reserve pour attaquer une ligne toute de cuirassiers. Je ne parle point non plus de seconde ligne, parceque mon dessein n'est pas de donner ici des ordres de bataille hypothétiques, mais seulement d'expliquer un certain nombre de manœuvres propres à la cavalerie, faciles à être exécutées sur toutes sortes de terrains, pour peu qu'elle puisse s'y tourner, & que les soldats même les moins bien dressés seront dans le cas de faire avec précision, & très-près de l'ennemi sans risque d'être pris sur le tems, c'est-à-dire d'être attaqués avant qu'ils ayent pu les achever. D'ailleurs pour dire mon sentiment en passant sur cet article, je crois qu'une seconde ligne ne sera jamais d'un grand secours, & selon moi, la cavalerie devroit rarement en avoir, si ce n'est dans le cas d'un terrain trop resserré, ou qu'on veuille user de ruse, car comme il est de l'essence de cette arme d'attaquer avec vivacité & de faire tout d'un coup tout l'effort possible pour ôter à l'armée ennemie son plus fort appui, il faut pour cela autant que l'on peut joindre la supériorité du nombre à la vigueur de l'attaque. Aussi les anciens ne combattoient jamais à leur cavalerie que sur une seule ligne, & je crois qu'ils agissoient en cela très-sagement : en effet, si une première ligne est battue par une autre de beaucoup supérieure en force, la seconde ne pourra jamais rétablir les affaires : I. parceque elle aura toujours à faire à un plus grand nombre, & qui plus est à gens déjà fiers de leur premier avantage. II. Elle ne pourra jamais venir assez à tems, pour défendre le flanc découvert de sa première ligne d'in-

l'ordre qu'on les voit gardant leurs distances pour être en état d'éviter plus aisément les inégalités & autres petits embarras, qui peuvent se rencontrer sur le terrain que j'ai à parcourir, & au moment que je voudrai charger au galop,

fanterie, parceque si la ligne de cavalerie victorieuse est plus forte que celle qu'elle vient de battre, une partie tournera au plus vîte sur le flanc découvert de l'infanterie, tandis que l'autre poursuivra, l'épée dans les reins, ceux qu'elle vient de mettre en déroute, & sans leur donner le tems de se reconnoître, elle les renversera sur leur seconde ligne, laquelle ne pourra point agir non plus jusqu'à ce que tous les fuyards soient entiérement écoulés derrière. Ainsi je crois qu'il vaudroit mieux ne mettre derrière une première ligne de cavalerie, que quelques réserves séparées par de grands intervalles, soutenues par deux ou trois bonnes colonnes d'infanterie, pour tâcher s'il est possible d'arrêter les progrès de la cavalerie victorieuse, & pour donner le tems à celle qui est en déroute de se réformer.

Je remarquerai encore ici, que la seconde ligne qu'on place toujours parallèle à la première, pourroit du moins être plus avantageusement postée : par exemple elle seroit beaucoup mieux si on la formoit en croissant, parcequ'une seconde ligne placée parallèle à la première, si on laisse de grands intervalles entre les escadrons, pour laisser un passage libre en cas de malheur que la première ligne vint à être battue : l'ennemi en la poursuivant chaudement pourra se jetter dans ces intervalles, & gagner les flancs des escadrons, si pour obvier à cet inconvénient on ne laisse que de petits intervalles, alors la première ligne renversée sur la seconde ne trouvant pas des issues assez grandes, pour s'écouler promptement derrière, y mettra la confusion, & la déroute sera bien-tôt générale. Si au contraire la seconde ligne étoit formée en croissant, on pourroit alors sans danger laisser des espaces beaucoup plus grands, pour faciliter la retraite de la première battue, & si l'ennemi en pour-

les petites troupes C. averties par un ſignal que je leur ferai donner par les trompettes ſe jetteront vîte dans les intervalles, & formeront dans un inſtant une ligne pleine (*a*). Cette manœuvre étonnera l'ennemi d'autant plus qu'il ne s'y attendra pas, car

ſuivant de près les fuyards s'enfonçoit dans le croiſſant, il ſeroit dans un inſtant entourré de tous côtés, ce qui ſûrement l'arrêteroit, & donneroit le tems à la cavalerie en déroute de ſe remettre, & de revenir à la charge; ſi au contraire l'ennemi pour conſerver plus d'ordre ſuit avec moins d'ardeur, alors la première ligne, qui fuit, trouvant de grandes iſſues, ſera bien-tôt écoulée, & la ſeconde n'aura plus qu'à s'avancer en défaiſant le croiſſant, pour préſenter une ligne continue à l'ennemi, & par-là elle donnera encore le tems aux fuyards de ſe rallier, & de reformer, ſi l'on veut, un autre croiſſant derrière.

Mais en voilà bien aſſez pour une note, & pour le préſent ſur l'article des ſecondes lignes. Cette matière ſera amplement traitée, & fera le ſujet d'un chapitre particulier dans un ouvrage, qui ſuivra de près celui-ci, dans lequel je me propoſe de traiter des mouvemens de la cavalerie, combinés avec ceux de toute une armée, s'avançant pour attaquer l'ennemi, eu égard à la diverſité des terrains, qu'elle rencontrera, & aux différentes façons de combattre qu'elle employera. Je choiſirai la plupart de mes ordres de bataille parmi ceux que les meilleurs tacticiens de nos jours ont propoſés; & en rendant juſtice au mérite reconnu de ces Meſſieurs, je me permettrai d'examiner, ſi les expédiens qu'ils ont propoſés pour ſe mettre en ſûreté contre le nombre ſupérieur d'une cavalerie ennemie ſeroient abſolument invincibles pour une cavalerie qui ſeroit bien dreſſée, bien déterminée & bien conduite. D'ailleurs ce n'eſt point pour diſputer, mais pour s'éclairer que l'on fait quelquefois des objections aux raiſonnemens des perſonnes que l'on eſtime le plus.

(*a*) *Voyez pl. VIII. fig. 2.*

il croit avoir à faire à une ligne tant pleine que vide, & il se trouve tout-à-coup chargé par une ligne pleine, dont il ne peut plus éviter le choc. Quant aux pelotons d'infanterie D., je n'en parle pas, on sent assez qu'ils ne doivent pas avoir beau jeu dans cette affaire.

Une pareille manœuvre feroit encore excellente contre la cavalerie Espagnole, qui est si prompte à tourner les flancs & les croupes, & contre laquelle il n'est d'autre ressource que le choc.

Je puis encore, en partant de cet ordre, former une excellente disposition pour combattre contre la cavalerie Turque, qui comme on sait, fait souvent usage de l'ordre en croissant. Comme ces barbares ont beaucoup de confiance dans leur cavalerie, & qu'ils en ont toujours un très-grand nombre dans leurs armées, ils cherchent par une telle disposition à vous envelopper de tous côtés; leurs chevaux étant plus fins que ceux des Espagnols, sont aussi plus vîtes à la course, & c'est pour cela qu'il ne faut encore point espérer de réussir contre eux, que par un ordre très-serré & un choc des plus violens. C'est ici qu'il faut se rappeller la maxime de Montécuculi qui dit, qu'il faut qu'un escadron soit comme un

roc impénétrable (*a*). Voici quel eſt l'ordre d'attaque toujours ſuivant mes principes, & que j'ai ſouvent eſſayé à la tête de quelques eſcadrons, que je faiſois approcher du croiſſant, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, pour en découvrir les inconvéniens & le foible; je crois qu'il ne pourroit manquer de réuſſir.

Suppoſons que cinq régimens de cavalerie Turque (*b*) ſoient rangés dans une belle plaine en croiſſant A., & que je n'aye à leur oppoſer que 14. eſcadrons de cuiraſſiers faiſant en tout à peu près la moitié de leur monde; je me range d'abord ſelon ma méthode ordinaire B. fig. 1., ſi ce n'eſt que je ne mets que douze eſcadrons en ligne, & les autres deux CC. je les places vis-à-vis les intervalles du quatrième au cinquième eſcadron, tant de droi-

(*a*) *Montéeuculi tom. 2. pag. 238. parlant des eſcadrons de cavalerie dit*: " Tout l'avantage conſiſte à former " un corps ſolide, ſi ferme & ſi impénétrable, qu'en quel- " qu'endroit qu'il ſoit, ou qu'il aille, il y arrête l'ennemi " comme un baſtion mobile, & ſe défende par lui-même: " mais on ne peut avoir cette fermeté à cheval ſans la " cuiraſſe ". Et moi j'ajouterois volontiers, & avec ces gros piſtolets, dont la cavalerie eſt fournie, & avec leſquels il eſt impoſſible que les cavaliers puiſſent ſe tenir ſerrés. Mais ce n'eſt pas ici l'endroit d'en parler: nous y reviendrons.

(*b*) *Voyez pl. IX.*

te que de gauche ; & voici comment je les fais combattre. Au premier ſignal ils marchent tous enſemble bien alignés droit au centre de l'ennemi (*a*) qui probablement les attendra de pied ferme, de peur de déranger ſon ordre, s'il ſe mettoit en mouvement ; mes eſcadrons avancent ainſi juſqu'à environ quatre cents pas de l'ennemi, où les trompettes donneront un ſignal, auquel les petites troupes bien averties de ce qu'elles doivent faire, ſe jetteront dans les intervalles, & formeront la ligne pleine (*b*), c'eſt l'affaire d'un moment : en attendant la ligne avance toujours juſqu'à ce qu'elle ſoit à deux cents pas de l'ennemi, là le Général fait encore donner un autre ſignal, alors les quatre eſcadrons de la droite feront un demi-quart de caracole à droite, & ceux de la gauche le feront à gauche & iront avec la plus grande célérité poſſible choquer les ailes du croiſſant qui ne s'attendront à rien moins qu'à cela ; les quatre eſcadrons du centre, qui auront dirigé leur choc au ſommet de l'arc du croiſſant, l'auront renverſé ſans peine, en même tems, pour les

(*a*) Je ſuppoſe toujours l'intervalle qui me ſépare de l'ennemi de mille pas.

(*b*) *Pl. XI. fig.* 2.

étourdir davantage, & leur faire croire que l'on eſt en plus grand nombre de ce que l'on paroiſſoit être, les deux eſcadrons CC. placés derrière paſſeront par les intervalles que forment les deux ailes en ſe ſéparant du centre, & iront choquer les portions de l'arc qui ſe trouvent entre les ailes des ennemis & leur centre: les petites troupes ſe tiendront à vingt ou vingt-cinq pas derrière, pour tenir en reſpect ceux des barbares, qui pourroient avoir envie de tourner les eſcadrons. Il eſt bon de remarquer ici que cet ordre ſi fort en uſage encore aujourd'hui chez les Turcs (*a*) pourroit être très-dangereux, ſi l'on étoit aſſez ſtupide que de pouſſer ſa pointe tous enſemble droit au front de l'ennemi, en ſe laiſſant dépaſſer par ſes ailes; mais en l'attaquant comme je viens de le dire, il n'eſt nullement à craindre, parceque j'ai bien obſervé qu'il n'y a que leurs ailes qui puiſſent vous en-

(*a*) J'ai oui dire par un Officier Général Autrichien, qui avoit fait la guerre contre les Turcs, que ces barbares ne ſe ſervoient pas ſeulement de l'ordre en croiſſant pour l'arrangement total de leur armée, mais que cet ordre étoit ſi commun parmi eux qu'il avoit ſouvent vu des gros de cavalerie Turque, qui voyant venir à eux des eſcadrons de cuiraſſiers ſe rangoient d'abord ainſi pour tâcher de les envelopper, & que cela ne laiſſoit pas que de leur réuſſir quelquefois.

velopper; car ſi quand j'attaque par exemple leur aile droite avec mes quatre eſcadrons de la gauche D., ils vouloient faire tourner le flanc droit de mes eſcadrons par la moindre portion des troupes de leur croiſſant, ils ne pourroient le faire ſans prêter le flanc à l'eſcadron C. qui eſt derrière, & ſans cauſer un très-grand dérangement dans leur ordre: parcequ'il en eſt à peu près de cet ordre, comme d'un tonneau, auquel on ôteroit une douve, les autres tomberoient d'elles-mêmes; il a encore un autre défaut, c'eſt qu'il peut être aiſément renverſé, parceque les chevaux ſe trouvent déjà rangés dans une eſpèce de recul, & par conſéquent, il eſt très-aiſé de les culbuter hors des rangs.

Il faut que je diſe encore ici, pourquoi j'arrange ces deux eſcadrons CC. derrière la ligne: on a déjà vu qu'ils ſont deſtinés pour aller choquer les portions de l'arc qui ſe trouvent entre les ailes, & le centre du croiſſant, & pour prendre en flanc les ennemis au cas qu'ils ſe raviſaſſent de défaire le croiſſant pour tourner les eſcadrons; mais ce n'eſt pas tout encore; ſi j'en avois de reſte, j'en placerai même quatre.

1.° Ils ſont d'une grande ſurpriſe à l'ennemi, qui voit ſortir bruſquement ces eſcadrons

de derrière la ligne, ſans ſavoir le nombre qui pourroit y en être de cachés.

2.° C'eſt pour me tenir prêt à tout événement, car je me ſuis aperçu, en examinant de bien près cet ordre, qu'un chef habile pourroit ruſer contre mon attaque, & ſi je n'étois ſur mes gardes me donner encore du fil à retordre; on ſait que les Turcs qui ſont ſouvent uſage de cet ordre, ſont toujours en beaucoup plus grand nombre que leurs ennemis; & c'eſt ainſi que je les ſuppoſe dans le plan que je donne.

Si donc l'Officier qui commande ces troupes, étoit aſſez heureux pour s'apercevoir de mon deſſein, & aſſez à tems pour pouvoir y remédier (mais c'eſt de quoi je doute très-fort) il pourroit faire bruſquement avancer trois troupes, deux par ſes aîles; 1. 2. & une troiſième par ſon centre 3. planche X., pour me combattre, & en attendant il formeroit du reſte de ſes troupes une ſeconde ligne 4. & cela très-aiſément en peu de tems, ſelon le nombre plus ou moins grand des troupes qu'il auroit, cette ſeconde ligne formée, comme vous voyez dans la planche, avec de grands intervalles protégeroit ſes premières troupes, qui étant battues ſe retireroient der-

rière, pour se remettre en ordre (*a*), je serois alors obligé d'aller encore attaquer cette seconde ligne, & il me faudroit traverser le champ de bataille couvert de morts, de soldats & de chevaux renversés; tout cela cause du désordre & de l'embarras, car il faut penser à tout dans ces occasions: c'est donc pour obvier aux inconvéniens qui pourroient survenir, & pour fortifier davantage mon attaque, que je place ces deux escadrons CC. derrière ma ligne avec ordre de partir au moment que les quatre escadrons de droite & de gauche se séparent du centre, pour aller brusquement attaquer ces deux portions du croissant 5. & 6. dont l'ennemi pourroit tirer parti pour former une seconde ligne, si elles restoient entières, comme nous venons de le voir.

Supposons maintenant que j'eusse à faire avec des escadrons de cuirassiers, pesamment armés & haut montés, marchant droit à moi bien serrés, pour me heurter, S'ils sont rangés avec des intervalles, tels qu'on les voit en A. planche XI. (*b*), je n'ai

(*a*) Un homme qui ne perd point tête a toujours des ressources, s'il fait son métier, & qu'il ait des troupes bien dressées.

(*b*) Supposons-les de cinquante de front sur 3. de hauteur, ils surpasseront donc les miens de quatorze files.

pas besoin de rien toucher à mon ordre de bataille B. fig. 1., je leur laisse faire le tiers du chemin, ensuite je marche de mon côté doucement le pas jusqu'à ce que je sois à trois cents pas environ d'eux, alors au signal de mes trompettes les petites troupes C. s'élancent en avant & vont se jetter dans les intervalles des escadrons ennemis, pour gagner promptement les flancs, & les croupes de ces pesants escadrons. Si surpris de cette manœuvre, à laquelle ils ne s'attendront pas, ils s'arrêtent, ils sont perdus; car moi, qui avance sur eux le plus vîte qu'il m'est possible, s'ils sont arrêtés, je les renverse; s'ils continuent à marcher sans se soucier de mes petites troupes C., qui tournent leur dernier rang (*a*),

(*a*) C'est ce qu'ils peuvent faire de mieux, car j'ai observé en exerçant quelques escadrons à cette façon d'attaquer : I. qu'il est impossible aux petites troupes de s'arrêter tout court sur les flancs des escadrons ennemis, & encore moins de revirer à tems pour leur tomber sur les épaules, avant qu'ils ayent donné le choc, & quoique mes petites troupes fussent très-bien exercées à cette manœuvre & que je fusse moi-même à la tête d'une de ces troupes, il ne m'a jamais été possible d'atteindre l'escadron auquel je visois, avant qu'il arrivât à son but, du moins pour lui faire assez de mal à l'empecher de donner le choc. II. Des cavaliers qui ont une cuirasse & un casque en tête doivent ordinairement peu s'embarasser qu'on les tourne à la croupe, parcequ'il y faut des armes offensives très-longues pour les atteindre. Voyez le tom. 2. au chap. des armes défensives & offensives de la cavalerie.

ils peuvent à la vérité, s'ils sont mieux montés, & plus pesamment armés que moi (*a*) m'ébranler par leur choc : mais avec cela je puis encore espérer de les battre, par l'avantage que me donneront mes petites troupes qui les entourent de tous côtés. Quant aux escadrons ennemis, quoique plus étendus que les miens, je m'en embarrasse fort peu, les petites troupes, qui sont restées derrière mes escadrons sauront bien les défendre de ceux des ennemis, à qui il pourroit prendre envie de les tourner (*b*).

Si l'ennemi A. pl. XII. au lieu de me présenter une ligne d'escadrons avec des intervalles, vient à moi en ligne pleine, j'ai une autre

(*a*) Car en vîtesse ils ne me gagneront sûrement pas la main.

(*b*) On remarquera ici que, si je n'attends pas le moment du choc pour me servir de mes petites troupes, la raison en est que, comme je suppose avoir à faire ici à une ligne de cuirassiers très-pesante, je ne veux point, du moins autant qu'il est en moi, courir les risques d'un choc, qui pourroit être fatal pour mes escadrons ; ainsi lorsque je fais avancer mes petites troupes avant que l'ennemi m'ait joint, c'est bien plutôt pour l'étonner & voir si je puis ou l'arrêter, ou rallentir sa course, afin de le heurter moi-même avec avantage, & non que je prétende que mes petites troupes puissent lui faire beaucoup de mal : cela seroit bon contre des troupes dénuées d'armes défensives ; alors j'attendrai le moment du choc pour les faire entourer.

façon de le combattre, qui ne peut manquer de réussir : là voici. Quand je le vois mettre en mouvement, je forme la moitié de mes escadrons sur quatre rangs. Les petites troupes, qui doivent faire la manœuvre sont averties, elles se développent tout en marchant, cela est bien-tôt fait. Quand la ligne ennemie est à quatre cents pas de moi, les escadrons C. qui ont doublé marchent droit au choc. Il est bien sûr que quoique cette ligne soit toute composée de cuirassiers très-avantageusement montés & fermes dans leurs rangs, elle ne laissera pas que d'être ébranlée (*a*) ; si les escadrons ennemis D. pl. XIII. fig. 2. qui n'ont point été affrontés veulent suivre leur pointe, alors les deux derniers rangs de mes escadrons C. qui sont en avant, tandis que les deux premiers en sont aux mains avec les ennemis qu'ils ont heurtés, reculent douze pas, font un demi-

(*a*) Je sai bien que le quatrième rang n'augmente point la force du choc, mais il aide en quelque façon à le soutenir, c'est ici le cas : je n'ai fait tantôt marcher que les petites troupes pour déranger une ligne pleine, & c'en seroit bien assez contre des soldats qui n'auroient point d'armes défensives, mais ici il s'agit d'une ligne de cuirassiers : je veux être sûr de la déranger, de façon à n'avoir plus rien à craindre de son choc. D'ailleurs on va voir que ce quatrième rang est encore destiné pour venir, s'il en est besoin, uni au troisième prendre les escadrons ennemis par derrière.

tour à droite par divifion & viennent tomber fur les épaules aux efcadrons ennemis D., qui ont eu la témérité de s'avancer jufqu'à moi.

C'eft encore avec la même facilité que je puis, fi je le juge à propos, en avançant aux ennemis A. pl. XIV. d'une ligne en former deux, & voici comment. 1.° Si j'ai à faire avec des troupes légères je n'ai pas befoin d'être fur trois rangs, ainfi, au fignal convenu, le dernier rang de chaque efcadron reftera en arrière, & s'unira avec les trente fix cavaliers des petites troupes qui fe développeront en même tems pour s'unir avec lui, & dans un moment j'ai deux lignes d'efcadrons à trente fix de front & deux de hauteur. Si je crains le flottement, parcequ'alors les flancs de mes efcadrons ne font plus en proportion de leurs fronts pl. XIV. fig. 1. (a); je fais refter en arrière douze files par efcadrons, fix à la droite & fix à la gauche, lign. 2., & mes efcadrons feront dans leur jufte proportion & fortifiés en même tems de deux petites troupes derrière leurs ailes.

2.° Je puis encore former deux lignes d'efcadrons, & refter fur trois rangs, fi je le trou-

(a) C'eft le plus grand défaut que puiffe avoir un efcadron. Voyez le chap. ci-après.

ve bon & avec autant de facilité & toujours en avançant vers l'ennemi. Dans ce cas au signal que je leur ferai donner, chaque commandant d'escadron laissera en arrière six files à sa droite, & six à sa gauche, qui s'uniront aux petites troupes, qui sont déjà toutes prêtes à former le centre, & dans un instant j'ai deux lignes d'escadrons sur vingt-quatre de front & trois de hauteur (a). Cette manœuvre peut être utile en bien des occasions: par exemple si le terrain que j'ai à parcourir est embarrassé de buissons, ou autres obstacles, alors en diminuant le front de mes escadrons, je les menerai plus aisément & plus vigoureusement à la charge: ou bien, si pour attaquer l'ennemi, qui m'attend de pied ferme, je suis obligé d'avancer dans un terrain, qui va en s'élargissant, alors mes ailes abandonnant leurs appuis resteroient en l'air, & l'ennemi qui présente un plus grand front que le mien pourroit les tourner; pour remédier à cet inconvénient; en formant la seconde ligne, trois escadrons se placent en potence sur l'une & l'autre aile, & les autres se tiennent en réserve derrière; tandis que les premiers marchent hardiment au

(a) *Pl. XV.*

choc (*a*) : s'ils renverfent les efcadrons ennemis, comme cela ne peut manquer d'arriver, s'ils les attendent de pied ferme, alors les efcadrons qui font derrière paffent par les intervalles, & achèvent la défaite. Si les ennemis s'avifoient de tourner les ailes au moment du choc, ils feroient tournés eux-mêmes par les efcadrons qui forment le crochet derrière (*b*).

Voici encore un autre avantage de mon ordre de bataille : fuppofons que vous donniez malheureufement dans une embufcade ou bien, qu'en avançant à l'ennemi, des troupes légères par un grand détour qu'elles auront fait, vous tombent à dos, dans ce cas, vous pouvez leur oppofer dans un inftant une ligne de petits efcadrons ; les deux petites troupes, qui font derrière chaque efcadron, celle de la droite fait un demi-tour à gauche, par deux quarts de caracole & celle de la gauche les fait à droite, fe joignent enfemble, & par une contremarche de fix pas elles fe mettent fur deux rangs ; moyennant cette manœuvre très-aifée & très-vîte faite vous formez une ligne

(*a*) *Voyez pl. XV.*

(*b*) Par une femblable manœuvre exécutée comme il faut, on peut en avançant former une efpèce d'oblique, pour fe porter tout à coup fur le flanc des ennemis.

ligne de petits escadrons sur dix-huit de front & deux de hauteur, que vous faites marcher tout de suite contre les troupes légères, qui s'avancent pour vous prendre à dos; il est sûr qu'elles reprendront bientôt le chemin par où elles sont venues.

Les petites troupes, qui sont derrière les escadrons, vous serviront dans vos marches pour fouiller le pays, & si avançant à l'ennemi vous côtoyez un bois, elles se jetteront dedans, pour voir si l'on n'y a point caché de l'infanterie. Vous pouvez vous en servir aussi pour aller tirailler sur les escadrons ennemis avant le combat. On commence par faire marcher tous les premiers rangs, ensuite quand ceux-ci ont fait leur feu, les seconds rangs marchent, qui sont suivis des troisièmes; cela vaut beaucoup mieux que de détacher le troisiéme rang, comme on le pratique souvent; ce qui est une longue & difficile manœuvre.

Si vous avancez dans un terrain qui aille en s'élargissant, alors, afin que vos escadrons puissent insensiblement embrasser tout le terrain, sans laisser de trop grands intervalles entre eux (a), vous les renforcez

(a) Quoiqu'ils ne soient nullement dangereux pour des escadrons, qui ont des petites troupes qui défendent

en faisant avancer une de ces petites troupes sur la droite ou sur la gauche, ou, s'ils vous convient, toutes les deux ensemble, ainsi vous augmentez vos escadrons, depuis trente-six de front jusqu'à quarante-huit, autant que vous le jugez à propos, & que le terrain où vous devez combattre le requerra (a), & cela avec la plus grande facilité du monde, & sans la moindre confusion. Si vous avancez en ligne pleine, & que le terrain vienne à s'étrecir, vous faites avec la même aisance reculer un certain nombre de ces petites troupes selon le besoin, & vous empêcherez par là votre ligne de crever, ou de se met-

leurs flancs & leurs épaules. Cependant, si après avoir fait entrer les petites troupes, il restoit encore des intervalles assez grands pour être dangereux, alors il faut vîte se servir des troisièmes rangs, pour reformer d'autres petites troupes à placer derrière les escadrons. Tout cela est aussi facile à faire, que vîte exécuté.

(a) Si je me trouvois dans un terrain fort étendu, & vis à vis d'un ennemi qui me dépassât de beaucoup aux ailes, alors ne puis-je pas aussi dans un instant doubler le nombre de mes escadrons en les réduisant à 24. de front & deux de hauteur, avec leurs petites troupes de douze maîtres chacune sur deux rangs : ma tactique subsisteroit toujours à peu près avec tous ses avantages : car mes escadrons étant dans leur état naturel de 144. maîtres, en les divisant en deux parties égales, chaqu'escadron en formeroit deux de soixante & douze maîtres y compris les petites troupes ; alors j'étendrois mon aile du double.

tre de biais ; & tout cela ſe fait & ſe défait aiſément en marchant, ou de pied ferme comme on veut. Quel avantage n'auroit pas encore un eſcadron qui ſe trouveroit ſéparé des autres? Comme il arrive très-ſouvent après un combat de cavalerie, où les deux partis ont à-peu-près également ſouffert, & que tous les eſcadrons ſont en déſordre, qui tire d'un côté, qui tire de l'autre, qui s'aſſemble pour revenir à la charge & qui fuit, c'eſt alors qu'un eſcadron bien mené marchant ſerré, & fortifié de deux petites troupes derrière ſes ailes feroit des miracles, & battroit tout ce qui ſe préſenteroit en détail devant lui.

Suppoſons encore, qu'un tel eſcadron abandonné dans une plaine voye venir à lui un monde de troupes légères dans le deſſein de l'envelopper (*a*), il peut dans un inſtant ſe mettre, non ſeulement en état de défenſe, mais encore attaquer lui-même toutes ces troupes légères qui ont la hardieſſe de l'approcher; & voici comment.

Dès que le Commandant de l'eſcadron voit venir ces troupes, il avertit ſes Offi-

(*a*) *Voyez pl. XVI.*

ciers d'être attentifs, & au moment qu'elles commencent le cercle pour l'entourer, il fait le commandement: *A droite & à gauche formez le carré.*

A ce commandement, la divifion de la droite A. fait un quart de caracole à droite, la divifion de la gauche B. le fait à gauche, & celle du centre C. marche vingt fept pas en avant droit devant elle: Les deux petites troupes DD., celle de la droite fait deux quarts de caracole à gauche, & celle de la gauche les fait à droite, enfuite fix pas chacune de biais pour fe joindre. En même tems les derniers rangs de chaque divifion reftent en arrière, & forment quatre petites troupes de douze cavaliers chaqu'une fur deux rangs, qui fe placent aux endroits EE. (*a*), rien de plus facile, ni de plus vîte exécuté que cette manœuvre. Dès qu'elle eft achevée les trompettes donnent un fignal, auquel toutes ces divifions vont à bride abattue heurter ce qui fe trouve devant elles, à peine ont elles paffées fur le corps aux troupes qu'elles ont renverfées, qu'elles font vîte un demi-tour à droite, & reviennent attaquer

(*a*) *Voyez pl. XVII.*

de la même façon ce qui reste ; il est sûr que ces troupes légères attaquées de la sorte prendront bien vîte leur parti, car elles n'aiment guères avoir à faire avec des troupes pesantes, qui combattent bien serrés & en ordre ; quand elles seront en fuite, on ne les poursuivra pas, on réformera deréchef l'escadron, & on se retirera en bon ordre.

Mais en voilà bien assez pour ce chapitre, & pour les gens du métier, qui par leur application sont en état de connoître au premier coup d'œil, toute la force des évolutions de la cavalerie ; pour les autres qui, bien que du métier, ne sont Officiers de cavalerie, que parcequ'ils ont un cheval dans leur écurie, & un brevet dans leur poche, & qui se trouvent quelquesfois, & presque toujours sans savoir comment, à la tête d'un escadron pour faire quelques caracoles à droite & à gauche, mais qui n'y entendent pas malice, pour ces messieurs c'est du Grec. Un quart de ce que j'en ai dit, auroit suffi pour les faire bâiller le reste de leur vie.

CHAPITRE VII.

Erreurs de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie.

Des batailles de la Trébie, de Pavie, de Leypzig & de Lutzen.

A Méſure que j'ai lu, étudié & médité avec attention Mr. Folard, je me ſuis aperçu toujours de plus en plus, qu'il étoit très-foible dans la partie de la guerre qui regarde la cavalerie, & quoique lui-même nous aſſure qu'il y étoit très-habile, je ne puis me le perſuader. Sa mauvaiſe humeur contre cette arme ſi néceſſaire dans une armée, n'auroit pas tant éclatée, s'il en avoit bien connu toute la force & la véritable façon de s'en ſervir. Sa mauvaiſe humeur dis-je contre ce corps reſpectable, reſſemble aſſez à celle de Boileau contre les femmes, il en diſoit toujours du mal, parcequ'un accident fatal l'avoit, dit-on, privé du plaiſir de les bien connoître. Ainſi quand Folard diſoit du mal de la cavalerie, la raiſon n'en étoit elle pas, qu'il ſentoit ſa

foiblesse & son incapacité à s'en servir avec avantage, il avoit été élevé dans l'infanterie, il en avoit fait une étude particulière, comme de raison, & il y avoit même réussi, car quoiqu'il ait un peu outré son système des colonnes, quoiqu'il ait voulu tout ramener à ce système, il n'a pas laissé de l'aveu même des connoisseurs, que de faire de très-belles découvertes dans la partie de la tactique, qui regarde l'infanterie. On voit que tout ce qu'il y dit est à lui, que les réflexions qu'il y fait sont d'un homme très-versé dans cette matière. Il n'en est pas ainsi quand il parle de la cavalerie, on s'aperçoit d'abord qu'il n'avoit point de pratique, & même très-peu de théorie, il a beau citer tous les Auteurs qui en ont traité. Il se contredit en les citant, & juge souvent bien mal de leur mérite; c'est ainsi par exemple, qu'il trouve excellent ce que Walhausen a écrit contre George Basta, un des meilleurs Officiers de cavalerie, qui ait existé, & l'on n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les deux traités qu'il a laissé, l'un sur la cavalerie, l'autre sur la discipline militaire, quoique peu utiles aujourd'hui. L'on verra cependant que c'est lui, qui le premier s'est aperçu,

que toute la force de la cavalerie consistoit dans l'ordre serré & dans le choc ; & c'est une des principales raisons, pour lesquelles il a aboli les piques, & substitué les cuirassiers aux lanciers.

Walhausen ne répond que des pauvretés, pour soutenir contre George Basta l'utilité de la lance, & c'est ce que Mr. Folard appelle, *battre en ruine.*

Le Général de l'Empereur, qui avoit gagné des batailles en Hongrie & en Transilvanie à la tête de ses braves cuirassiers, en savoit sûrement davantage sur cet article, que le Capitaine de la louable ville de Dantzick, qui ne s'étoit jamais trouvé à la tête d'une armée, & n'avoit jamais gagné de batailles, il étoit simplement homme d'esprit pour son tems, & un passable théoricien, ce qu'il a dit de mieux touchant la cavalerie, il l'a tiré de l'ouvrage même de Basta ; ceux qui seront curieux de savoir les raisons, qui ont porté cet habile Général à substituer les cuirassiers aux lanciers, n'ont qu'à lire son traité de la cavalerie ; d'ailleurs les éloges, que Mr. Folard prodigue à foison à Walhausen, ne le mettront jamais seulement de pair avec l'autre, car il n'y a aucune comparaison à faire entre lui & George Basta.

C'eſt encore ſans connoiſſance de cauſe qu'il nous dit, qu'il faut toujours inſérer des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, afin qu'ils ſe jettent au moment du choc ſur les flancs des eſcadrons ennemis.

On a eu beau lui faire voir que cela étoit abſurde, parcequ'il eſt impoſſible de trouver des ſoldats aſſez déterminés pour s'expoſer à attaquer des eſcadrons, qui viennent à eux à toute bride, & qui leur paſſeront ſur le corps, ſans qu'ils puiſſent s'en défendre, & qu'il étoit encore impoſſible, que des pelotons de fantaſſins puſſent ſuivre & tenir pied à une cavalerie, qui marche avec la célérité néceſſaire pour renverſer celle qui lui eſt oppoſée : voici ce qu'il répond en homme, qui croit être bien intelligent en manœuvres de cavalerie.

“ Ces pelotons, me diſent-ils, ne ſau-
“ roient ſuivre les eſcadrons qu'ils ſoutien-
“ nent, comme s'ils marchoient à l'enne-
“ mi à toute bride ; au lieu qu'ils y vont
“ au grand pas, ou tout au plus au petit
“ trot, outre qu'ils ne prennent carrière,
“ ou ne doivent la prendre qu'à quarante
“ pas de l'ennemi. Ces deux objections ſont

« ſi mauvaiſes, que j'ai preſque honte d'y « répondre (*a*).

Si Mr. Folard avoit dû avoir honte de quelque choſe, c'auroit dû être, de traiter dogmatiquement une matière qu'il n'entendoit pas aſſez pour s'ériger en maître, & non pas de répondre à des Officiers intelligens qui lui faiſoient des objections, auxquelles il n'y avoit rien à répondre ?

Comment! avec tant d'habileté Mr. Folard véut, que des eſcadrons qui avancent pour en combattre d'autres qui leur ſont oppoſés, aillent le grand pas, ou tout au plus le petit trot, juſqu'à ce qu'il ſoient à quarante pas d'eux, & alors il leur permet de charger au galop. Peut-on faire marcher à l'ennemi une cavalerie plus pitoyablement? Que pourroit-on faire de mieux pour ſe faire battre ? J'en ſuis faché pour lui ; mais le Roi de Pruſſe ne penſe pas ainſi. Il recommande à ſes Officiers d'avoir attention ſurtout d'éviter d'être chargés, & de tâcher de charger toujours les premiers. Vous vous ébranlerez, leur dit-il, au grand trot, & vous chargerez au grand galop, en obſervant d'être toujours bien ſerré ; enſuite il leur répond ſur ſa parole

(*a*) *Folard tom.* 4. *pag.* 151.

royale, qu'en agiſſant ainſi, ils battront infailliblement leurs ennemis (*a*), & Mr. de Saxe dit, que toute cavalerie qui n'eſt pas dans le cas de courir à toute bride bien ſerrée & bien rangée une carrière au moins de deux mille pas, ne vaudra jamais rien (*b*). Je voudrois de mon côté bien ſavoir, quel eſt l'Officier de cavalerie qui commandant une aile, ſauroit me dire avant l'attaque, à quelle diſtance il chargera ſon ennemi au grand galop. Cela eſt facile à déterminer pour ces Officiers, qui ne font jamais caracoler leurs eſcadrons ailleurs que ſur le papier, ils peuvent ſans danger imaginer autant d'évolutions, & faire impunément autant de fautes qu'il leur plaira, il ne leur en coutera jamais que leur encre & leur papier. Quant à moi je ſuis très-perſuadé, qu'il eſt impoſſible de déterminer ni le moment, ni la diſtance de l'attaque à toute outrance, parceque cela dépend du terrain que l'on doit parcourir, de l'ennemi auquel l'on a à faire, & de

(*a*) *Réglement pour la cavalerie Pruſſienne.*

(*b*) Tout eſcadron, dit Mr. de Saxe, qui ne peut charger deux milles pas à toutes jambes ſans ſe rompre, n'eſt jamais propre à la guerre. *Mémoir. ſur l'art de la guerre art.* 4. *pag.* 54.

la vîtesse avec laquelle un mouvement doit être plus ou moins rapidement exécuté. Croit-on par exemple, que les trente escadrons Prussiens qui décidèrent de la bataille de Rosbach, ayent attendu d'être à quarante pas des ennemis, pour les charger au grand galop? Je crois bien que non. Il est vrai que si j'ai à faire à un ennemi qui m'attende de pied ferme, ou qui s'avance vers moi au pas, je ne me presserai point de le charger à toute outrance, j'attendrai peut-être pour cela, que je sois à quelque cent-cinquante, ou deux-cents pas de lui, pour ménager un peu plus mes chevaux, mais j'aurai toujours bien l'œil sur lui, afin qu'il ne me prévienne pas. Ainsi comme l'on voit, il n'appartient qu'à Mr. Folard de déterminer au juste, le moment d'une telle charge, à lui, qui arrange son ennemi comme il lui plait, & qui suppose toujours avoir à faire avec des imbécilles, qui lui laisseront le tems d'exécuter tous les mouvemens qu'il projette sans le troubler en rien. Mais, ce qu'il exige de ces pelotons au moment du choc, est-il plus faisable?

« Ces pelotons, dit-il, se jetteront au « moment du choc de mes escadrons avec

“ ceux de l'ennemi entre les intervalles,
“ les prendront en flanc à coups de fusils,
“ & de bayonnettes; le flanc & la crou-
“ pe d'un escadron sont-ils bien rédouta-
“ bles? Et le feu de cette sorte d'arme
“ est-il digne de considération à cet égard
“ là? Rien de plus méprisable. Ces esca-
“ drons attaqués en même-tems sur tout leur
“ front, sont-ils bien en état de passer
“ sur le corps des pelotons, qui s'éparpil-
“ lent de toutes parts? On n'a qu'à lire
“ la bataille de Pavie, où les pelotons
“ commencèrent à paroître pour la prémiè-
“ re fois depuis les anciens, & l'on ver-
“ ra que quinze cens arquebusiers choisis
“ sur toute l'infanterie Espagnole, & dres-
“ sés à cette façon de combattre, furent
“ seuls la cause de la défaite de la gen-
“ darmerie Françoise, la plus déterminée
“ de l'Europe (a). Un escadron se rom-
“ pra-t-il pour courir après des pelotes d'in-
“ fanterie qui se refusent à eux, qui s'é-
“ parpillent de tous côtés & se dérobent
“ à leurs yeux, pour revenir sur eux un

(a) Les pelotons d'arquebusiers à la bataille de Pavie, ne pensèrent jamais à se jeter dans les intervalles des escadrons ennemis, c'est ce que nous prouverons ci-après.

" inſtant après? On ſe voit alors dans la
" triſte néceſſité d'eſſuyer une grêle de coups
" de fuſil ſans pouvoir ſe défendre & ſe
" tirer d'embarras. Voilà des gens en vé-
" rité qui courent un grand danger; ſe
" peut-il rien imaginer de plus pitoyable
" que ces objections (a)?

J'ai déjà fait remarquer, que les pelotons d'infanterie, que Mr. Folard prétend inſérer dans les intervalles de ſes eſcadrons, devroient être compoſés tout au moins, d'une troupe de courreurs très-leſtes, pour pouvoir tenir pied à une cavalerie marchant à l'ennemi, non pas de la façon que Mr. Folard le prétend, *le pas ou le petit trot*, mais telle qu'une cavalerie doit marcher, pour renverſer celle qui lui vient contre. Voyons maintenant à quoi doivent être employés ces pelotons.

A paſſer au moment du choc dans les intervalles des eſcadrons ennemis pour les chauffer en flanc, & en croupe à coups de bayonnettes, & de fuſils. Fort bien. Mais du moins, l'Officier même le plus folariſte, qui aura ſeulement quelques notions de la façon de combattre de la cavalerie, com-

(a) *Fol. tom. 4. pag. 152.*

mencera par m'accorder que ces pelotons entrelaſſés dans les eſcadrons, ne ſeroient d'aucune utilité contre un ennemi, qui ſe préſenteroit à eux en ligne pleine (a), encore moins contre un ennemi qui auroit ſes eſcadrons fortifiés par de petites troupes derrière ſes ailes; car il ne s'agiroit plus alors de gagner ni flancs, ni croupes, parceque toute cette infanterie ſeroit bientôt renverſée & taillée en pièces. Il nous faut encore faire voir à Mr. Folard, que, quand même les eſcadrons, contre qui il auroit à faire, ſe rangeroient ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire comme il le ſouhaite, avec des intervalles des uns aux autres égaux à leur front, ils ne laiſſeroient pas que de le battre encore, & ce qu'il y aura de plus cruel pour lui, il ſera défait préciſément, parcequ'il aura mêlé de l'infanterie avec ſes eſcadrons. Je prie que l'on jette un moment les yeux ſur la planche n.° XVIII., où je ſuppoſe qu'une aile de cavalerie A. diſpoſée à la façon de Mr. Folard, avec des pelotons d'infanterie B. dans les intervalles, attaque une aile de la cavalerie ennemie C.

(a) *Voyez encore une fois la pl. VIII.*

égale en nombre d'escadrons; mais comme je donne à Mr. Folard quatorze pelotons de quinze grenadiers chacun, comme il les demande, qui font le total de 210. hommes, je veux de mon côté avoir aussi deux files par escadron qui le débordent à chacune de ses ailes; mes huit escadrons étant sur trois rangs, cela me donnera l'avantage sur lui de 96. maîtres: ce n'est pas beaucoup demander je crois? Surtout à lui, à qui je donne encore plus du double de fantassins, & qui offre généreusement la moitié de plus, car il *se soucie fort peu d'être débordé.* Pesons maintenant le pour & le contre des deux ordres, ses avantages & les miens, & cela sans passion, sans esprit de parti & sans préjugé.

Commençons par lui: quels seront ses avantages (*a*)? A la vérité je n'en vois point

(*a*) Que l'on n'oublie pas que c'est lui qui doit marcher le premier. Car s'il m'attendoit de pied ferme & que j'allasse l'attaquer sous le feu de sa mousqueterie, il pouroit alors avoir raison de faire soutenir sa cavalerie par son infanterie, laquelle se retireroit, après avoir fait ses feux, derrière les bataillons de l'aile, au moment que ses escadrons s'ébranleroient pour venir à moi: mais ce n'est pas de quoi il est question ici, car c'est lui qui marche à l'attaque, comme il le dit, avec ses escadrons entrelacés de pelotons. & c'est ce qui rend cette manœuvre tout-à-fait singulière.

point d'autres (ſi encore c'en peut être un) que quelques coups de fuſil qu'il me fera eſſuyer en avançant, mais qui ne me feront ſûrement pas grand mal, car ſur ce qu'il ſe flate que ſes pelotons gagneront les flancs, & les croupes de mes eſcadrons, & qu'ils les chauferont à bons coups de fuſil & de bayonnette; cela ſe peut-il ſeulement concevoir? Dans le fort de la mêlée ils ne pourront tirer, ſans riſquer de faire autant de mal aux leurs qu'aux miens. Les coups de bayonnette, ſi c'eſt ſur les flancs qu'ils les portent; eh bien ſuppoſez que mes cavaliers ne ſachent point ſe ſervir de leurs ſabres pour ſe défendre, quand ils auront aſſommé un cheval avec ſon homme, de pluſieurs coups de bayonnette, car ni un, ni deux, ni quelquefois dix coups, n'aſſomment point un cheval ſur le champ, comment arriveront-ils au ſecond cavalier? Et ſi c'eſt aux croupes, ce ſera ma foi une belle manœuvre à voir, que des fantaſſins, qui piqueront d'auſſi loin qu'ils pourront, les croupes des chevaux de mes cavaliers, de peur de recevoir des coups de pied, ils me feront aſſûrément bien du dommage. D'ailleurs compte-t-on mes 96. cavaliers pour rien? Croit-

on qu'ils ne suffiront pas, pour chasser en peu de tems tous ces fantassins, qui vont égratignant avec leurs bayonnettes les croupes des chevaux? *Ils s'éparpilleront de toutes parts*, dit-il, *pour ensuite revenir à la charge*. S'ils s'éparpillent, toujours même inconvénient, pour ce qui regarde les coups de fusil, s'ils reviennent on les rechasse encore, & bienheureux ceux, qui pourront se sauver. Mais laissons là ces pauvretés & venons à l'essentiel: est-il vrai que ces escadrons entrelassés de pelotons d'infanterie, qui viennent pour m'attaquer, sont obligés de s'avancer vers moi au pas, ou tout au plus au petit trot, ainsi que Mr. Folard le dit lui-même, en nous faisant remarquer que c'est là la véritable façon de marcher à l'ennemi? Nous qui n'en convenons pas, nous ferons bien-tôt voir, si c'est lui ou nous, qui avons raison. Ces escadrons A. qui s'avancent au pas vers les miens C., s'ils ont mille pas à faire, il leur faudra tout au moins sept minutes, car c'est le tems qu'il faut à une troupe d'infanterie, qui marche le pas redoublé, pour parcourir un pareil espace, & sûrement ces pelotons ne pourront pas aller plus vîte, c'est déjà beaucoup pour des gens, qui doivent agir

avec force au moment qu'ils joindront l'ennemi ; n'est-il pas encore bien vrai, que pendant qu'ils parcourront les huit cents premiers pas, par exemple de A. en E., je n'ai pas besoin de bouger de ma place, parceque je puis sûrement juger de leur allure, par leur disposition? Je ne resterai pourtant pas les bras croisés sans rien faire, comme Mr. Folard le suppose, mais je ferai jouer mon canon sur eux, & à mesure qu'ils s'avanceront, l'aile droite de mon infanterie F. pourra aussi les incommoder. L'on sait combien de coups soit de canon ou de mousqueterie peuvent être tirés dans une minute, ainsi l'on peut calculer là-dessus (a). Au moment que je les verrai à l'endroit E., que je suppose à deux cents pas de moi, je fais donner le signal pour la charge : qu'en arrivera-t-il? Alors Mr. Folard sera-t-il bien dans le cas d'attendre d'être à quarante pas de moi pour me charger? Ce qu'il en arrivera, le voici ; embarrassé de

(a) Le plus bel avantage de la cavalerie consiste, en ce qu'elle peut impunément mépriser le feu des ennemis en les chargeant avec la plus grande célérité : donc, Mr. Folard en mêlant de l'infanterie avec ses escadrons, s'ôte cet avantage : est-ce là se connoître en cavalerie?

ſes pelotons qu'il ne voudra point abandonner, j'arriverai ſur lui avec une vélocité infiniment ſupérieure à celle, avec laquelle il s'avance vers moi, & en raiſon de cette vélocité je renverſerai dans un moment ſes eſcadrons & ſes pelotons à la fois. Je n'en dirai pas davantage, pour ne point répéter ce que j'ai déjà dit en parlant du combat de cavalerie d'Annibal contre Publius Scipion. Il eſt pourtant néceſſaire de remarquer encore une fois, que l'ordre avec lequel j'attaque ici Mr. Folard, eſt un des plus foibles, dont on puiſſe ſe ſervir dans une plaine; qu'en ſeroit-il par exemple arrivé, ſi mes eſcadrons C. avoient été fortifiés de leurs petites troupes, qui au moment du choc auroient tout enveloppé infanterie & cavalerie? C'eſt alors que les pelotons de Mr. Folard ſe ſeroient bien trouvés dans leurs affaires (*a*). Que conclurons nous donc de tout ce que nous avons dit? 1.° Qu'il reſte démontré, que de la façon que la cavalerie doit combattre (*b*), il ſeroit

(*a*) *Voyez encore la planche VIII.* Que l'on me pardonne les petites redites dans lesquelles je tombe quelquefois.

(*b*) La cavalerie doit toujours attaquer avec célérité, maxime générale, ſans cela elle ſera toujours battue.

ridicule & même impossible, de vouloir entremêler de l'infanterie dans les intervalles des escadrons, qui sont destinés pour attaquer brusquement l'ennemi.

2.° Que Mr. Folard ne connoissoit pas assez la véritable façon, ni la manière la plus avantageuse de faire combattre cette arme, quand il disoit que ces pelotons d'infanterie entremêlés dans les escadrons, étoient d'une si grande force, si aisés à manier, & d'une si grande exécution au moment du choc, que l'on auroit pu attaquer l'ennemi avec la moitié moins de cavalerie, en suppléant au nombre par autant de fantassins.

Passons maintenant aux exemples cités par Mr. Folard, pour nous démontrer la force & l'utilité de son systême. Je dis que parmi ces exemples, il y en a qui sont purement de son invention, d'autres qu'il n'a pas cité avec toute la bonne foi possible, & enfin que ceux-mêmes qui sont avérés, ne prouvent rien en faveur de son systême.

Et voici la preuve de ce que j'avance.

Mr. Folard prétend, qu'Annibal à la bataille de la Trébie contre Sempronius, où il remporta sur ce Général une victoire complète, inséra des pelotons d'infanterie dans les intervalles de ses escadrons. Et

cela est de sa pure invention: " Annibal, " dit-il, fit un trait d'un guerrier habile " & éclairé, en faisant passer son infanterie légère à sa cavalerie, qu'il entremêla " par pelotons parmi ses escadrons.

" Sempronius auroit dû remarquer cette " conduite d'Annibal, pour tâcher de l'imiter; mais comme les Généraux médiocres ne s'écartent jamais de la coutume ordinaire, on ne devoit pas attendre qu'il imitât son ennemi, & qu'il fortifiât sa cavalerie par son infanterie. Les " mauvais Généraux sont semblables aux " Médecins ignorans, qui tueroient plutôt " leurs malades, que de sortir des règles " ordinaires (a).

Si les réflexions de Mr. Folard, qui connoissoit combien les préjugés & la coutume ont de pouvoir sur les esprits médiocres, sont excellentes, la disposition qu'il suppose à la cavalerie d'Annibal, n'en est pas moins fausse, & tout-à-fait contraire à ce que nous dit Polybe.

" A un mille de son camp, dit l'Auteur Grec, Annibal rangea sur une ligne son infanterie, qui faisoit près de

(a) *Fol. tom. 4. pag. 145. & 146.*

" vingt mille hommes tant Gaulois, qu'E-
" ſpagnols & Afriquains. La cavalerie, qui
" en comptant les Gaulois alliés, montoit
" à plus de dix mille hommes, il la par-
" tagea ſur les ailes, où il plaça auſſi les
" éléphans, partie devant la gauche, par-
" tie devant la droite. Du côté de Sem-
" pronius, ſon ordonnance fut celle dont
" les Romains ont coutume de ſe ſervir
" (*a*). Il avoit à ſes ordres ſeize mille Ro-
" mains & vingt mille alliés, nombre, où
" monte une armée complète, lorſqu'il s'a-
" git de batailles générales, & que les
" deux Conſuls ſe trouvent joints enſemble.
" Il jeta ſur les deux ailes ſa cavalerie,
" qui étoit de quatre mille chevaux, &
" s'avança vers l'ennemi fiérement, au pe-
" tit pas & en ordre de bataille (*b*).
" Quand on fut en préſence, les armés à
" la légère de part & d'autre engagèrent
" l'action (*c*). " (Enſuite dans la page
qui ſuit il continue & dit) " Auſſi dès
" que les armés à la légère ſe furent ré-
" tirés par les intervalles, & que l'infan-

(*a*) C'étoit l'ordre en quinconce alors.
(*b*) *Polyb. liv.* 3. *chap.* 15.
(*c*) *Ibidem.*

" terie pesamment armée en fut venue
" aux mains, alors la cavalerie Cartha-
" ginoise, qui surpassoit de beaucoup la
" Romaine en nombre & en vigueur,
" tomba sur celle-ci avec tant de force &
" d'impétuosité, qu'en un moment elle
" l'enfonça & la mit en fuite (a)".

Voilà donc clairement prouvé, que ces pelotons que Mr. Folard insère dans les escadrons d'Annibal, sont de son invention.

1.° Parcequ'il contredit Polybe, qui dit que les troupes légères de part & d'autre engagèrent l'action, & ensuite se retirèrent par les intervalles; & il ne dit point qu'elles se mêlèrent parmi la cavalerie.

2.° Annibal, qui avoit six mille chevaux de plus que le Général Romain, n'avoit pas besoin de ce prétendu renfort, que Mr. Folard lui donne très-mal à propos.

3.° De la façon que l'Auteur Grec nous dit que la cavalerie Carthaginoise attaqua, il est impossible qu'il pût y avoir de l'infanterie mêlée parmi elle: & celle-ci est une raison à laquelle il n'y a rien à répondre. *La cavalerie Carthaginoise*, dit l'Auteur cité, *qui surpassoit de beaucoup la*

(a) *Ibidem.*

Romaine en nombre & en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite: or, comment accorder cette force & cette impétuosité, avec laquelle la cavalerie Carthaginoise attaqua, avec les pelotons de fantassins, qui n'auroient pu la suivre?

Veut-on encore une autre preuve, que jamais Annibal ne pensa de faire usage d'une disposition aussi ridicule, que le seroit celle de mêler des pelotons d'infanterie avec une cavalerie, qui doit attaquer la première? C'est qu'à Zama, où il étoit de beaucoup inférieur en cette arme à Scipion, on ne voit pas qu'il se soit avisé de cet expédient (*a*), pour suppléer au nombre. Aussi Mr. Folard le lui reproche-t-il: " Il pouvoit, dit-il, sauver sa cava-" lerie d'une entière défaite, il pouvoit y " entremêler ses armés à la légère, qui " lui furent inutiles; cette méthode ne lui " étoit pas inconnue" (*b*).

Si donc, Annibal, ne s'en servit point

(*a*) Nous avons déjà vu aussi, qu'à la bataille du Tésin il marcha avec sa seule cavalerie contre Scipion.

(*b*) *Folard tome 6. pag. 190.*

à Zama, où il étoit inférieur en cavalerie, est-il croyable, qu'il en ait fait usage à la bataille de la Trébie, où il étoit de beaucoup supérieur? Il est vrai que Mr. Folard nous dit, que la tête lui tourna à cette bataille de Zama. Admirez encore, je vous prie, comment ceci s'accorde avec ce que nous dit Polybe auteur contemporain. Voici ses propres mots: " Cependant Annibal employa " tout ce qui se pouvoit humainement trou- " ver de moyens pour vaincre " (*a*): cela n'est pas d'un homme à qui la tête tourne (*b*); ensuite il finit ce chap. 1. du liv. 15. par ces réflexions: " Si ce Héros jusqu' " alors invincible, après avoir fait pour " vaincre tout ce qui se pouvoit faire, n'a " pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas " le lui reprocher. La fortune quelquefois " s'oppose aux desseins des grands hom- " mes, & d'ailleurs il est assez ordinaire " qu'un habile homme soit vaincu par un " plus habile " (*c*).

(*a*) *Polyb. liv.* 15. *chap.* 1. *pag.* 180.

(*b*) Aussi Mr. Guischardt, dans ses observations sur cette bataille, a-t-il raison de dire, que l'Annibal de Zama est tout autre Général, que l'Annibal du Chevalier Folard? Voyez ses mémoires milit. tome prem. chap. 12.

(*c*) *Ibid.*

On peut donc avancer, ſans faire tort à Mr Folard, que ces pelotons d'infanterie qu'il inſère dans les intervalles des eſcadrons d'Annibal, dans le plan qu'il nous donne de la bataille de la Trébie, ſont de ſa pure invention, & n'ont jamais exiſté que dans ſa tête.

Paſſons à la bataille de Pavie, " où les " pelotons commencèrent, dit Mr. Fo-" lard, à paroître pour la première fois " depuis les anciens, & l'on verra que " quinze-cents arquebuſiers choiſis ſur toute " l'infanterie Eſpagnole, & dreſſés à cet-" te façon de combattre, *furent ſeuls la* " *cauſe* de la défaite de la gendarmerie " Françoiſe, la plus déterminée de l'Eu-" rope " (*a*).

Il eſt vrai qu'à la bataille de Pavie, où les François commirent de ſi grandes fautes, avant & pendant la bataille (*b*),

---

(*a*) *Fol. tom.* 4. *pag.* 152.

(*b*) La première faute fut d'avoir détaché pendant le ſiège, & en préſence d'une armée ſupérieure, un corps de dix mille hommes pour aller conquerir Naples. La ſeconde d'avoir livré la bataille, pendant que l'on avoit des avis ſûrs que l'armée Impériale, alloit ſe diſſiper, faute d'argent. La troiſième fut commiſe au commencement de la bataille, quand le Roi alla inconſidérement ſe placer devant la batterie de canon, que Genoulliac commandoit, & qui foudroyoit les Impériaux ſi bien,

où le Duc d'Alençon par une lacheté presqu'incroyable, saisi tout-à-coup d'une terreur panique se retira avec la cavalerie de l'aile gauche qu'il commandoit, sans rendre le moindre combat, où dix mille Suisses à son exemple refusèrent aussi de donner, tellement " que Diespach leur principal " Officier ne voulant pas survivre à la honte " de sa nation, s'alla précipiter au milieu " des Allemands, où il fut accablé " (a). Il est très-vrai, dis-je, qu'à cette bataille, François premier à la tête de deux mille lances, après avoir renversé la cavalerie Impériale, commandée par Castriot Marquis de Saint Ange, & avoir tué de sa propre main ce Commandant, fut défait à son tour. Mais il est très-faux aussi, que quinze cents arquebusiers, selon Varillas, où bien trois mille, selon le Père Daniel, ayent été seuls la cause de cette défaite. Une des principales causes, fut la mauvaise manœuvre que le Roi fit faire à ses gendarmes, quand il leur commanda d'élargir leurs files; il est bien vrai, que ce fut

---

que ce brave Officier, qui avoit déjà eu tant de part à la victoire de Marignan, se proposoit de défaire lui tout seul cette armée. *Voy. hist. de Franç. I. par Mr. Gaillard.*

(a) *Varillas hist. de François I. tom. 2. pag. 212.*

pour éviter une grêle d'arquebuſades des Baſques : " Le Roi, dit l'Auteur cité, pour " éviter une grêle d'arquebuſades comman- " da à ſa cavalerie de s'élargir contre la " diſcipline obſervée de tous tems, parmi " les hommes d'armes François ". Et voilà une des cauſes de la défaite de cette brave gendarmerie, qui ſe fit toute aſſommer autour de ſon maître : auſſi cet intrépide Prince ne tarda-t-il point à s'apercevoir de la faute qu'il venoit de faire.

" Le Roi s'apercevant de ſon erreur, " ordonna qu'on ſe reſerra une ſeconde " fois " (*a*).

On voit qu'il vouloit réparer la faute qu'il venoit de commettre, mais peut-être il ne fut plus à tems, car toute l'armée Impériale débaraſſée des autres troupes, qui avoient quitté le champ de bataille pour s'enfuir, vint ſe jeter ſur cette gendarmerie, qui combattoit encore vaillamment, contre Peſcaire & ſes Eſpagnols.

Ainſi comme l'on voit, il s'en manque bien que les Baſques, ayent été ſeuls la cauſe de la défaite de cette gendarmerie ; on peut tout au plus dire, que les Baſques

(*a*) *Ibid. Varillas.*

par leurs arquebusades furent la cause que le Roi, qui la commandoit, commit la faute, ensuite de laquelle elle fut battue. Mais Mr. Folard n'a garde d'en parler, il ferme les yeux sur cette faute capitale, ainsi que sur le nombre très-superieur de troupes, qui enveloppa cette gendarmerie, pour suivre le Romancier Varillas, qui dit, " que ce grand corps de gendarmerie " Françoise estimé jusque-là invincible fut " défait en moins d'une heure par de la " canaille sans pouvoir se défendre, & " sans donner aucune marque de ce qu'il " savoit faire.

Le même Auteur nous dit encore, avec autant de jugement, que ces Basques se glissoient dans les intervalles, que cette gendarmerie leur avoit ouverts, faisoient leur coup d'arquebuse, sur le gendarme le plus apparent de la troupe, qu'ils ne manquoient pas de tuer, ressortoient de ces intervalles pour aller recharger leurs arquebuses, & ensuite revenoient aussi-tôt tuer de la même façon, qui bon leur sembloit (*a*). En vérité je ne comprens pas, comment Mr. Folard hom-

(*a*) *Ibid. Varillas.*

me aussi judicieux que savant militaire a pu donner crédit à de pareilles fables, & cru appuyer son systême par de semblables sornettes.

Remarquons cependant, pour l'honneur de cette brave gendarmerie, que ces arquebusiers parurent à cette bataille pour la première fois (*a*), & que s'ils firent

(*a*) Ces arquebusiers parurent à cette bataille pour la première fois.

C'est-à-dire ce fut à cette bataille de Pavie donnée en 1525., où les Impériaux commencèrent à en avoir un certain nombre, que Varillas fait monter à quinze cents, & le Père Daniel jusqu'à trois mille; mais l'invention de ces arquebuses remonte à quelques années avant cette bataille, le Père Daniel d'après Fabrice Colonne, la fixe aux dernières années du regne de Louis XII., c'est-à-dire vers l'an 1514. ou 1515. que ce Prince mourut: presque tous les autres Auteurs datent cette invention sous le regne de François I.

Du-Bellay cité encore par le même Père, dit, qu'une des premières occasions où l'on s'en servit, fut en l'année 1521., lorsque le Pape Leon X. & l'Empereur Charles V. se liguèrent contre la France, & que leurs troupes firent le siège de Parme, que le Maréchal de Foix défendoit.

De cette heure, dit du Bellay, *furent inventés les arquebuses que l'on tiroit sur une fourchette*, & l'Auteur du Dictionnaire militaire que j'ai consulté à l'article *Arquebuse* dit, que la première fois qu'on ait vu des arquebuses, fut dans l'armée Impériale de Bourbon, qui chassa Bonnivet de l'état de Milan, cela reviendroit en l'an 1524. une année avant la bataille de Pavie: & cela est confirmé par Varillas, qui dit que, Bonnivet dans sa retraite des bords de la Sesia vers Ivrée, ayant été atta-

tant de bruit, ce fut plutôt en raison de la surprise qu'ils causèrent (car l'on sait que tout ce qui est nouveau étonne) que par

---

qué par Bourbon fut blessé d'une arquebusade, qui lui fracassa le bras droit : il y eut encore dans cette retraite deux personnes de marque de tués, Bayard & Vandenesse; le premier fut celui à qui Bonnivet après sa blessure remit le commandement des troupes, & combattit si vaillemmnent ; dit encore Varillas, que les Impériaux malgré leurs avantages furent contraints de se retirer, & laisser aller Bonnivet, qui s'en retournoit à la tête de l'armée Françoise couché dans une litière.

Mais ce brave Guerrier Bayard y fut tué avec son Lieutenant Vandenesse, tous deux d'un coup d'arquebuse à croc. (*Varillas pag.* 110. *tom.* 2.)

On voit bien par-là, que l'armée de l'Empereur en Italie avoit déjà quelques arquebusiers, mais il ne paroit pas qu'elle en eût un certain nombre, comme elle le fit paroître l'année d'après à la bataille de Pavie. Ainsi je ne crois pas me tromper en disant que ce fut à cette bataille, où ils parurent pour la première fois, dans un certain nombre à pouvoir primer par la surprise qu'ils causèrent. Il est encore bon de remarquer, qu'il ne faut pas confondre l'arquebuse avec le mousquet, car l'on ne se servit de mousquets, que quelques années après, & si nous en croyons Brantome ce fut le Duc d'Albe, qui le premier en fit usage sous le regne de Philippe II. contre les Flammands : voici ce qu'il dit dans la vie du Duc d'Albe parlant de ses soldats : *Il fut le premier qui leur donna en main de gros mousquets, & que l'on vit les premiers en la guerre, & parmi les compagnies*; ensuite il dit : *Ces mousquets étonnèrent fort les Flamands, quand ils les sentirent sonner à leurs oreilles ; car ils n'en avoient vu non plus que nous :* Brant. vie du Duc d'Albe tom. prem. pag. 72.

Or cela reviendroit à l'an 1566. ce seroit plus de 40. ans, après l'invention des arquebuses.

par le mal qu'ils peuvent avoir fait à cette cavalerie par leurs arquebusades. Ces braves gendarmes accoutumés à se battre vaillamment corps à corps avec leur lances, & qui avoient déjà renversé la cavalerie ennemie, se voyant tout-à-coup attaqués de loin à coups d'arquebuse, furent fort surpris de cette nouvelle façon de combattre : leur armure quoique très-pesante, ne les défendoit pas de ces coups d'arquebuse qu'on leur tiroit : ce fut aussi dans un de ces premiers momens de surprise, que le Roi lui-même, au désespoir de voir tuer ses gens de si loin, ordonna que l'on élargit les files, croyant par-là remédier au mal, & pouvoir esquiver en partie les arquebusades, qu'on lui adressoit ; & ce fut encore dans ce moment critique, qu'il fut attaqué & investi de toutes parts ; mais encore une fois, quoique ces pelotons de Basques ayent contribué par leur feu à la défaite de cette gendarmerie, ils ne se sont cependant pas jetés dans les intervalles des escadrons, ainsi que le prétend Mr. Folard, appuyé sur l'autorité de Varillas, car, comment ces Basques auroient-ils pu agir offensivement dans ces intervalles, que les gendarmes leur

avoient ouverts, on ſait qu'ils n'avoient point de bayonnettes (*a*), & que pour tirer ils étoient obligés alors d'appuyer leurs longues arquebuſes ſur des fourchettes : ainſi que l'on juge par-là, ſi l'exemple que Mr. Folard nous cite de cette bataille, vient bien à propos, pour ce qu'il veut nous prouver.

Je ne finirai point ce chapitre, ſans parler encore des deux batailles, de Leipzig & de Lutzen, gagnées par Guſtave Adolphe ſur les Généraux de l'Empereur, Tilly & Wallenſtein. Ce ſeroit faire tort à Mr. Folard que de les paſſer ſous ſilence. D'ailleurs on pourroit croire que c'eſt à deſſein, que j'ai négligé d'en parler, car dans ces deux batailles on ne peut pas nier que les pelotons de mouſquetaires, que le Roi de Suéde inſéra dans ſes eſcadrons, n'ayent fait merveille, & n'ayent vraiment contribué au ſuccès de ſa cavalerie, qui battit celle des Impériaux, qui étoit en plus grand nombre ; & quoique Mr. Folard n'ait point parlé de la cavalerie dans

(*a*) Le Pere Daniel dans ſon hiſtoire de la milice Françoiſe tom. 2. pag. 422. dit, qu'il croit que le premier corps qui en a été armé, eſt le régiment des Fuſiliers, créé en 1671.

Cela reviendroit à 146. ans après la bataille de Pavie.

les réflexions qu'il fait ſur la première de ces batailles. Mais comme il en a parlé dans celle de Lutzen, & qu'il nous fait remarquer, que ſoit dans l'une ſoit dans l'autre, Guſtave Adolphe fortifia toujours ſa cavalerie par de gros pelotons, qu'il inſéra dans les intervalles de ſes eſcadrons, *méthode* (dit Mr. Folard) *que ce grand Roi n'oublia jamais dans tous les combats qu'il a donnés* (*a*). Il eſt donc à propos, disje, d'éclaircir le fait, & de faire remarquer que, ſi ces pelotons du Roi de Suéde influèrent beaucoup pour la victoire de ſon côté ; la mauvaiſe diſpoſition, & l'ordre pitoyable, avec lequel les deux Généraux Autrichiens firent combattre leur cavalerie, contribua encore davantage à leur défaite.

Voici en partie la rélation de la bataille de Leipzig, tirée de l'hiſtoire de Guſtave Adolphe, imprimée à Amſterdam en 1764. L'Auteur nous aſſûre qu'il a écrit ſur des mémoires excellents, & ſur un manuſcrit des plus précieux.

Guſtave Adolphe attiré en Alemagne ſoit par les Proteſtans, ſoit par le Cardinal Richelieu (cela n'a rien à faire ici) com-

(*a*) *Folard traité de la colonne tom.* 1. *pag.* 92.

mença ſes conquêtes en entrant dans ce pays, par l'Ile de Rugen & par la Pomeranie, pour être aſſuré de ſes derrières; enſuite il s'avança vers le Brandebourg, & força cet Electeur à ſe joindre à lui, en ſe faiſant remettre les forteresses de Spandaw & de Cuſtrin (*a*). Il fut en même tems perſuader à l'Electeur de Saxe de joindre ſes troupes aux ſiennes, & marcha au devant de Tilly, qui l'attendoit auprès de Leipzig. " Tilly prit le parti de ne point s'é-
" carter de Leipzig, & de chercher ſeule-
" ment aux environs un champ de batail-
" le avantageux, où l'ennemi ne put l'at-
" taquer, ſans courir grand riſque d'être
" défait (*b*).

Il crut apparemment l'avoir trouvé au pied d'une chaîne de collines, qui forment un long rideau depuis Lindenthal juſqu'à la Pleiſſe, & près du village de Wahren, qui n'eſt qu'à trois quarts de mille de Leipzig. Là, il rangea ſon armée en bataille à mi-côte ſur une ligne, l'infanterie au centre par gros bataillons, la cavalerie ſur les ai-

(*a*) *Voyez mémoires de Brand. vie de George Guillaume tom.* 1. *pag.* 82. *ed. in* 4. *Berlin* 1767.

(*b*) *Hiſt. de Guſtave Adolphe par Mr. Arkenholtz tom.* 3. *pag.* 288.

les par gros escadrons, & il plaça toute son artillerie le long, & sur le sommet de cette chaîne de collines qu'il avoit à dos; son armée se montoit à 35m. hommes, la droite étoit commandée par Frustemberg, la gauche par Pappenheim, & lui-même commandoit le centre.

Le Roi de Suéde ayant passé la Mulda à Duben, marcha par Welhaune, Lindenhayn, Hohen-Leyna, & se trouva le 7. Septembre au matin à portée du canon des Impériaux. Et voici quelle étoit, encore selon mon Auteur, la force & la disposition de son armée.

Il avoit vingt mille hommes de ses propres troupes, & les Saxons étoient quatorze à quinze mille. Il rangea cette armée sur deux lignes, avec un gros corps de réserve auprès du village de Podelwitz (*a*). « La première étoit composée au centre de « petits bataillons bien plus faciles à se mou- « voir, & à se rallier que ceux de Tilly: la « cavalerie, qui étoit sur les ailes, étoit aussi di- « visée en escadrons beaucoup moins gros, « que ceux de l'ennemi. Ces escadrons

(*a*) Ce village se trouvoit derrière la droite de sa seconde ligne.

" étoïent entremêlés de pelotons de mouſ-
" quetaires. Chaque ligne avoit ſon corps
" de réſerve, & ſon artillerie " (a).

Il avoit placé à ſa gauche toutes les troupes Saxonnes, rangées de même ſur deux lignes, mais ſéparées par un grand intervalle de l'aile gauche de ſes troupes. Le Roi de Suéde avoit pris, dit-on, cette précaution, prévoyant que les Saxons pourroient être mis en déroute, & ne voulant pas en ce cas, qu'ils puſſent en fuyant, mettre la confuſion dans l'aile gauche de ſon armée. L'Electeur & le Général Arnimb Saxon les commandoient.

Le Roi en perſonne s'étoit placé à la droite de ſon armée, au centre il y avoit le Général Teufel, & la gauche étoit commandée par Guſtave-Horn.

A midi la canonnade commença des deux côtés avec un fracas terrible, & dura deux heures. L'Auteur remarque, que ce jour-là un vent d'oueſt ſouffloit avec violence en face aux Suédois; & que ce vent, la pouſſière & la fumée, les incommodoient beaucoup, mais que le Roi pendant la canonnade fit faire divers mouvemens à ſa droi-

(a) *Tom.* 3. *pag.* 392.

te pour gagner le vent, ou dumoins pour ne l'avoir que de profil. " Il manœuvra si " bien; qu'il parvint enfin à son but, & que " sa droite, se tournant un peu vers le nord, " évita en grande partie l'incommodité de " la fumée & de la poussière. Ce mouve- " ment fut si prompt, & le Roi sut si bien " le dérober à l'ennemi, que celui-ci n'en " put profiter.

" Sur les deux heures, les deux armées " s'ébranlèrent, & se chargèrent au milieu " des éclats de l'artillerie. Tilly vint fon- " dre des hauteurs sur les Suédois; mais, " se trouvant trop incommodé du feu de " leur canon, il se jeta à droite, & tomba " sur les Saxons avec une telle impétuosité, " que ces troupes la plupart de nouvelles " levées, & déjà ébranlées par Frustenberg, " ne purent soutenir un si rude choc, & " s'enfuirent à Vauderoute avec l'Electeur, " qui piqua de deux jusqu'à Eulenbourg ..... " Il n'y eut (continue l'Auteur) que ses " gardes qui ne fuirent point, & qui firent " leur devoir en braves gens (a).

Le Roi apprenant la fuite des Saxons, sans nullement se déconcerter, détacha aussi-

(a) *Ibid. pag.* 309. *& suivantes.*

tôt de ſa droite le régiment de Weſt-gothie cavalerie, & deux autres régimens d'infanterie de la ſeconde ligne, pour renforcer le flanc du Maréchal Horn.

" Il en étoit alors lui-même aux mains
" avec Pappenheim, qui étoit venu fondre
" ſur lui avec la gauche, dont la princi-
" pale force conſiſtoit en cavalerie. Ce
" fut alors qu'on vit combien l'induſtrie
" peut ſuppléer à la force. La cavalerie
" Suédoiſe, qui toute ſeule n'auroit jamais
" pu réſiſter à ce choc, fut ſi bien ſecon-
" dée par les pelotons de mouſquetaires,
" entrelaſſés dans les eſcadrons, qu'elle
" ſoutint parfaitement la charge ; & les
" mouſquetaires, n'ayant tiré qu'à bout por-
" tant, toute cette cavalerie fut ſi décon-
" certée de cette première décharge qu'
" elle recula, & fit un à gauche, qui
" mit en déſordre tout le régiment d'in-
" fanterie du Duc de Holſtein, qui étoit
" à l'extremité de la gauche du centre.
" Ce fut alors que le Roi, avançant de
" plus en plus vers le nord, gagna preſ-
" que entièrement le vent & le ſoleil.

" La cavalerie Impériale, qui venoit
" d'être ſi vertement repouſſée, ſe jeta
" ſur la réſerve de la droite de la pre-

" mière ligne du Roi à la faveur des mou-
" vemens, que ce Prince faisoit pour ga-
" gner le vent. Cette réserve, comman-
" dée par Jean-Banner, fit d'abord la plus
" grande résistance, & donna au Roi le
" tems d'accourir à son secours.

" Ce Prince, qui ne vouloit point s'
" écarter du flanc de son infanterie, fit
" charger cette gauche des Impériaux,
" par troupes détachées de cavalerie mê-
" lée de mousquetaires. En même tems il
" fit avancer ses canons de cuir bouilli (*a*),
" qui tirant de près & fort vîte, firent
" un effet étonnant. Alors cette gauche, se

(*a*) Voici la description que l'Auteur nous donne de ces canons de cuir bouilli. " La machine entière, " dit-il, consistoit en un grand tuyau de cuivre battu, " & très-mince. La chambre de même métal, étoit " renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros " cables & de cordes, autant qu'il en faloit pour don- " ner à la machine la forme d'un canon; le tout étoit " couvert de cuir, ou de toute autre peau teinte de tel- " le couleur qu'on vouloit, souvent dorée par-ci par-là. " On en pouvoit tirer coup sur coup, sans qu'il fût be- " soin de rafraichir ni de laver la machine, qui d'ail- " leurs, étoit montée sur un affût si leger, que le tout " pouvoit être aisément trainé par deux hommes par " tout où l'on vouloit. Les meilleurs Ecrivains attri- " buent l'invention de cette sorte de canon au Baron " Melchior De-Wurmbrand, qui, ayant quité le servi- " ce de l'Empereur, avoit passé dans celui du Roi de " Suéde". *Hist. de Gust. Ad. tom.* 2. *pag.* 22. 23.

A la description que fait l'Auteur de ces canons, je ne vois pas bien, pourquoi on les appelloit de *cuir bouilli*,

" voyant prife en flanc & en tête, foudroyée
" d'une artillerie nombreufe, qui tiroit à
" brûle pourpoint, plia & prit la fuite,
" malgré tout ce que put faire Pappenheim,
" pour obliger fes cuiraffiers à fe rallier.

Pendant que cela fe paffoit où étoit le Roi ? Tilly à fa droite faifoit tonner le canon qu'il avoit pris aux Saxons, fur le flanc gauche des Suédois, tandis que fa cavalerie pourfuivoit les Saxons fuyards. Mais le Général Horn, qui venoit d'être renforcé, comme nous avons dit, par les trois régimens que le Roi lui avoit envoyés :
" Chargea les Impériaux avec beaucoup de
" vigueur ; mais il ne put jamais les fai-
" re reculer d'un pas, & le combat devint
" très-fanglant en cet endroit. La cavale-
" rie Suédoife fut repouffée à diverfes re-
" prifes : mais enfin l'infanterie fit perdre
" du terrain à celle de Tilly, qui, en
" marchant au combat, s'étoit formée en
" quatre corps ou gros bataillons, confi-
" ftant en feize régimens ; maffes énormes,
" qui fe virent bientôt affaillies de droite
" & de gauche, & en front par les petits
" bataillons Suédois. On en vint là à la
" longueur des piques avec un acharne-
" ment incroyable, & parmi des tourbillons

" de flammes, de fumée, & de pouſſière.
" Mais ce qui décida de la victoire, " c'eſt que le Roi, après avoir enfoncé, " battu & diſſipé la gauche des Impériaux, " que commandoit Pappenheim, gagna le " ſommet des éminences vis-à-vis de Brei- " tenfeld (*a*), s'empara de vingt-ſix pièces " de gros canon, & les tourna ſur le " centre & ſur la droite de Tilly, qui com- " battoit alors chaudement contre le Feld " Maréchal Horn. En même tems il déta- " cha toute ſa cavalerie, & des pelotons " de mouſquetaires, qui, chargeant ces " groſſes maſſes d'infanterie par derrière, " tandis que Horn les preſſoit de flanc, " & de front, les jeta dans le déſordre " & la confuſion. Ce qui fut bien-tôt ſuivi " d'une déroute entière & générale. Cinq " vieux régimens ſeulement ſe rallièrent, " & gagnèrent la bordure du bois de Lin- " kel (*b*), d'où le Roi s'approchoit en per- " ſonne. Là ils parurent vouloir réparer

(*a*) Ce Village ſe trouvoit derrière la gauche de l'infanterie Autrichienne, & les vingt-ſix pièces de gros canon s'étendoient de cette gauche vers le centre de l'infanterie.

(*b*) Ce bois étoit derrière le centre de l'armée de Tilly.

" l'honneur de leurs compagnons. Ces ré-
" gimens, qu'on pouvoit nommer les viel-
" les bandes de Tilly, (& qui avoient en-
" core ce Général à leur tête) n'étoient
" pas accoutumés à lâcher le pied ; aussi
" disputèrent-ils encore opiniâtrement le
" terrain. Ces régimens se défendirent com-
" me des lions, faisant face de tous cô-
" tés, & combattant avec une valeur di-
" gne d'éloge (a). On vit des soldats (con-
" tinue l'Auteur) combattre à genoux, après
" avoir eu les jambes rompues ou em-
" portées, & ne quitter leur poste qu'avec
" la vie ; il y en eut très-peu qui deman-
" dassent quartier ; la plupart se firent tuer
" sur la place, & le reste se sauva à la
" faveur des ténèbres, qui vinrent à pro-
" pos sauver la vie à beaucoup de bra-
" ves gens.

" La déroute fut si complete que Tilly,
" fuyant vers Halle, & de-là à Halberstadt,
" ne put rassembler dans sa fuite que quin-
" ze drapeaux, qui ne faisoient qu'à pei-
" ne six cents hommes. Il fut joint au mê-
" me Halberstadt par le Comte de Pappen-
" heim, qui amenoit quarante cornettes

(a) *Hist. de Gust. Ad. tom. III. pag.* 313. 314. *& suiv.*

" de cavalerie, faiſant à peine quatorze
" cents hommes (*a*).

Le butin que les Suédois firent, fut immenſe, tout le bagage de l'armée ennemie, toute l'artillerie, & plus de cent drapeaux ou étendarts, leur tombèrent dans les mains.
" Sept mille Impériaux reſtèrent morts
" ſur la place, plus de cinq mille furent
" bleſſés, ou faits priſonniers" (*b*).

Tandis que les Suédois ne perdirent que ſept cents hommes, les Saxons dans leur déroute en eurent deux mille de tués.

Voilà une des plus célèbres batailles, qui ſe ſoit jamais donné, depuis que des hommes puiſſans, ſe jouant de l'humanité, vuident leur querelles les armes à la main. Je ſuis ſurpris que Mr. Folard, qui nous a parlé de tant de faits mémorables, qu'il a ſouvent accompagnés d'excellentes réflexions, ne nous ait preſque point parlé de cette bataille de Leipzig, & qu'il ſe ſoit contenté dans ce qu'il en dit, de nous faire ſimplement remarquer que Guſtave Adolphe *dut le ſuccès de cette grande journée à des*

(*a*) *Ibid. pag.* 316. & 317.
(*b*) *Ibid. pag.* 318. Le brave Tilly lui-même fut bleſſé de trois coups de feu, & ne ſe retira que le dernier. *Voyez Hiſt. génér. d'Allemagne du P. Barre tom.* 9. *pag.* 163.

coins ſimples , ou pour mieux dire à des colonnes qu'il entrelaſſa entre les brigades de ſon infanterie (a) : mais comme il s'écarte un peu de la vraie diſpoſition que ce grand Roi donna dans cette célèbre journée à ſes brigades, j'ai cru que le lecteur verroit avec plaiſir ; quoique ce ne ſoit pas de mon ſujet (ces corps d'infanterie n'ayant rien à faire avec la cavalerie), j'ai cru , dis-je , qu'on verroit ici avec plaiſir planche XIX. les deux diſpoſitions. La figure I. repréſente celle que Mr. Folard nous donne dans ſon traité de la colonne. Et la figure II. eſt la véritable diſpoſition de Guſtave Adolphe, que j'ai tracée d'après le plan de la bataille donné par l'Auteur , & que l'on trouve encore telle, dans un ouvrage intitulé : *De la diſcipline Suédoiſe* cité par le même Auteur, imprimé à Londres in 4. en 1631., c'eſt-à-dire la même année que la bataille fut livrée (b) . Mais en demeurant d'accord avec Mr. Folard, que la diſpoſition du Roi

---

(a) *Folard traité de la colonne pag.* 70.

(b) Mr. Folard ne dit point le nombre précis des hommes, qui compoſoient ces colonnes de Guſtave Adolphe : mais on voit par ſa diſpoſition qu'il s'eſt trompé dans le nombre ainſi que dans l'arrangement , dans le nombre en le ſuppoſant beaucoup plus fort qu'il n'étoit, dans l'arrangement en formant une maſſe, qu'il dit avec

à ſon infanterie quelle qu'elle ait été, fut une des principales cauſes du ſuccès de cette mémorable journée.

Que de réflexions ne reſte-t-il pas encore à faire, pour un Prince, pour un Miniſtre,

---

raiſon devoit être très-lourde, & très-difficile à ſe mouvoir: voici comme il s'explique.

" Bien que j'aye dit que Guſtave ſe rangea par colonnes entre les brigades, je crois qu'en rigueur on " ne peut pas les qualifier de ce nom, mais ſeulement " de portions de croix, ou de coins ſimples: parceque " les deux bataillons DD. faiſoient corps avec elle, & " que tous enſemble agiſſoient du même branle & du " même mouvement, ſans s'en ſéparer; cela les rendoit " peſantes & difficiles à manier dans leurs différentes " manœuvres, & leur ôtoit la force & l'impétuoſité du " choc. Le Roi, qui remarqua un défaut ſi eſſentiel, " le corrigea à Lutzen." *Traité de la colon.pag.* 70. 71.

Comment eſt-il poſſible que Mr. Folard, qui étoit ſans contredit un très-ſavant Officier d'infanterie, ait jamais pu croire un ſeul moment, que ce fut là la véritable diſpoſition, avec laquelle Guſtave Adolphe agit à ſon infanterie à la bataille de Leipzig: quelle différence entre cet ordre, & celui de cet habile Roi? Que l'on y jette les yeux deſſus. Ce Prince avoit rangé ſon infanterie par demi brigades ſelon l'ordre repréſenté dans la figure n. 2., ſept petites troupes partie piquiers, partie mouſquétaires, faiſant en tout 1224. hommes, formoient la demi brigade: mais comme les mouſquetaires, n'ayant point de bayonnette, ne pouvoient combattre que de loin à coups de fuſil, il les entremêla avec les piquiers, dont toute la force conſiſtoit dans le choc, de cette façon, ces deux armes ſe ſoutenoient reciproquement l'une l'autre; & comme l'on voit tous ces petits corps devoient agir avec beaucoup de légéreté, rien n'étoit plus aiſé que de faire avancer, ou reculer au beſoin telle ou telle troupe que l'on jugeoit à propos, l'Offi-

pour un Général? Là l'on voit 1.° le peu de cas qu'il y a à faire sur des troupes nouvellement lévées, ou mal entretenues, ou ce qui est pis encore mal disciplinées: quinze mille Saxons qui lâchent d'abord le pied; il n'y eut, dit l'Auteur, de toute cette armée Saxonne, *que les gardes de l'Electeur*, (apparemment troupe d'élite) *qui ne fuirent point & qui firent leur devoir en brave gens*: n'auroit-il pas mieux valu pour cet Electeur, qu'il n'eut entretenu que huit mille hommes, au lieu de quinze mille mauvais soldats, mais que ces huit mille hommes

---

cier intelligent verra tout cela d'un coup d'œil, il verra aussi combien il est aisé avec ces petites troupes, de former cinq ou six ordres différens en très-peu de tems; une preuve que le Roi de Suéde devoit avoir une grande aisance à se mouvoir, je la trouve dans ces paroles de l'Auteur: *Le Roi fit faire divers mouvemens à sa droite pour gagner le vent, il manœuvra si bien, qu'il parvint à son but, & évita en grande partie l'incommodité de la poussière, & de la fumée. Il fut encore si bien dérober ces mouvemens à l'ennemi, que celui-ci n'en put profiter.* Or comment auroit-il pu agir en présence de l'ennemi si lestement, s'il avoit eu toutes ses brigades d'infanterie rangées à la façon de Mr. Folard? Disons donc, que Mr. Folard a très bien remarqué en habile fantassin les défaut de ces masses énormes, qu'il appelle des portions de croix, mais que trompé par de fausses rélations il a cru un peu légérement (pour un homme comme lui) que le Roi de Suéde, le plus habile Général de son tems, en ait fait usage à la bataille de Leipzig.

mes eussent été aussi braves, & aussi jaloux de leur honneur que ces intrépides gardes? Il n'est pas plus difficile à un Prince d'avoir de bonnes troupes, que de mauvaises, il n'a qu'à le vouloir, mais il faut qu'il le veuille tout de bon? L'intérêt de sa gloire, l'avantage de ses finances, la conservation de ses états, tout le demande, & cependant il y a plus de médiocres, que de bonnes troupes, d'où provient cela? Je le sais bien, mais je ne le dirai pas, les gens habiles le savent aussi bien que moi; les paresseux seroient bien fachés de l'apprendre; & encore plus fachés que l'on voulut y remédier.

Remarquons en second lieu l'habileté & l'intrépidité du Roi de Suéde: ce Héros que rien n'abat, que rien ne démonte; un Officier vient l'avertir que les Saxons ont lâché le pied, c'étoit presque la moitié de son armée; il ne perd point le tems en questions hors de propos, en lamentations inutiles, en frivoles raisonnemens, comme ne font que trop souvent dans ces sortes d'occasions les Généraux médiocres. Mais sans se déconcerter, il pense aussi-tôt à remédier à cet inconvénient, & tandis que lui-même en est aux mains avec Pappen-

heim, il envoit trois régimens pour renforcer sa gauche, qui se trouvoit affoiblie par la fuite de quinze mille Saxons, & sans s'en embarasser davantage, comptant avec raison sur l'habileté de ses Généraux, & sur la bravoure de ses soldats, il ne pense plus qu'à remédier par un plus grand effort de valeur au désastre arrivé, & qu'il avoit si bien prévu. Enfin il fait si bien par son habileté à saisir les moindres avantages, & par son exemple à encourager ses soldats, qu'il vient à bout de battre pleinement les ennemis de beaucoup supérieurs en nombre, plus avantageusement postés, & ce qui est de plus encore, commandés par un Général qui avoit remporté autant de victoires, qu'il avoit livré de batailles; oui, tel étoit Tilly, qui jusqu'à ce jour avoit passé pour le plus heureux & le plus habile Général de son siècle. C'est ici qu'il faut se rappeller la maxime de Polybe qui dit, *qu'il est assez ordinaire qu'un habile soit vaincu par un plus habile.* Souvent il arrive qu'un Général commet des fautes, mais c'est vis-à-vis un autre Général qui n'en fait point profiter, ou qui en fait de plus grandes encore, alors c'est tout comme s'il n'en avoit point commis, il va toujours

fon train, s'établit une réputation, jufqu'à ce que ce plus habile arrive, alors, gare s'il fait une bévue, il trouve à qui parler & qui fait en profiter; il perd dans un jour sa réputation, & la gloire qui l'environnoit, passe au moment de sa défaite sur le front de son adversaire.

On dit que tous les hommes commettent des fautes, je le veux; mais l'on conviendra du moins avec moi de deux choses.

La première, que les plus habiles en font beaucoup moins, & de moins grandes.

La seconde, qu'ils savent profiter de celles que l'on commet vis-à-vis d'eux.

Il nous reste encore une troisième remarque à faire très-essentielle, c'est le peu de monde que les Suédois perdirent dans cette bataille; presque toutes les rélations de ces tems ne la font monter qu'à sept cents hommes.

Quoi! ces intrépides soldats Suédois qui se battirent comme des lions, qui défirent une armée jusqu'à l'anéantissement, ne perdent dans plusieurs heures de combat, que sept cents hommes, tandis que ces lâches Saxons, qui fuirent sans rendre le moindre combat, en perdent dans leur déroute jusqu'à deux mille. Peut-être, s'ils s'étoient

battus en gens courageux, ils n'en auroient pas perdu le quart. Du moins auroient-ils conservé leur honneur, qui pour des militaires doit leur être plus cher que la vie.

Que l'on voye présentement, par l'exemple de ces vaillans Suédois, ce que peuvent la discipline, le courage & le bon ordre dans une armée. Ce bon ordre surtout, l'ame de toutes les expéditions, & sans lequel on ne peut rien entreprendre sans échouer. Qu'on le demande à l'Alexandre du nord, si ce n'est pas là le génie heureux qui préside aujourd'hui à toutes ses victoires.

On prétend que ce Général de l'Empereur Ferdinand II. fit beaucoup de fautes dans cette journée. Mon Auteur, qui n'est cependant pas un Auteur militaire, lui en reproche quelques unes; je ne sais si c'est de son chef, ou s'il ne fait que répéter celles que l'on reprocha alors à ce Général, il y auroit quelque chose à dire là-dessus, mais cela me meneroit trop loin, & je sortirois de mon sujet. Je ne parlerai donc que de ce qui regarde la cavalerie.

Il est sûr que Tilly ne sut point profiter de la supériorité du nombre qu'il avoit sur celle du Roi. Pourquoi ranger sa cavalerie, non seulement en escadrons mon-

ſtrueux par rapport au nombre, mais ce qui eſt pire encore, diſproportionnés quant à la figure : *il rangea*, dit l'auteur, *la cavalerie ſur les ailes par gros eſcadrons* : Folard qui les lui reproche, ainſi qu'à Wallenſtein à Lutzen, les fait monter à quatre cents maîtres par eſcadron, ſur ſept ou huit de hauteur : & Folard a raiſon de trouver à redire à ces groſſes maſſes de cavaliers réunis, pour combattre enſemble ; mais par tout ce qu'il en dit, on voit qu'il marche lui-même à tâtons, & qu'il ne connoît pas la véritable méchanique d'un eſcadron. J'ai déjà fait remarquer, que ce qui eſt trés-eſſentiel pour qu'un eſcadron ſoit bien organiſé, c'eſt que ſes flancs ſoient en proportion de ſon front ; faites enſorte que la hauteur ſoit toujours proportionnée à l'étendue, & vous aurez un eſcadron propre à toutes ſortes d'évolutions : Mr. Folard décide un peu trop vîte en faveur des petits eſcadrons, il auroit dû en habile cavalier, comme il ſe vantoit d'être, entrer un peu plus en matière, & nous déduire les raiſons de cette préférence, & non pas trancher à ſa façon ordinaire, comme s'il n'y avoit plus rien à lui répondre : voici comme il raiſonne, pour ſoutenir la cauſe des petits eſcadrons.

" Quelques-uns de ceux, dit-il, qui sont
" pour les gros escadrons, me blâmeront
" sans doute, & trouveront à redire que
" j'en oppose de si petits contre des gros.
" Cette objection n'est pas autrement fort
" vigoureuse, je répondrai à cela que je
" ne ferai jamais pour les gros escadrons;
" mais pour les petits bien commandés,
" bien menés & qui vont brusquement
" aux ennemis sans tirer (*a*). D'ailleurs mes
" pelotons suppléent au de-là de la foi-
" blesse de mes escadrons, ... Car ce que
" le grand Condé dit des gros escadrons
" n'est pas article de foi (*b*).

Est-ce raisonner, cela? Est-ce instruire? Est-ce vouloir persuader? C'est tout comme si une personne nous soutenoit qu'une chose vaut mieux qu'une autre, parcequ'elle vaut mieux, ou parceque tel est son sentiment. Il paroît ici que Mr. Folard ne soutient la cause des petits escadrons, que parcequ'il veut ensuite les renforcer avec des pelotons d'infanterie, de sorte que, si l'on est de son sentiment quand il dit, qu'il

(*a*) Comment aller brusquement à l'ennemi si vous avez de l'infanterie mêlée avec vos escadrons?

(*b*) *Folard tom. 4. pag. 118. 119.*

eſt pour les petits eſcadrons bien commandés, bien menés & qui vont bruſquement à l'ennemi ſans tirer; l'on ne penſe plus comme lui quand il propoſe d'entrelaſſer des pelotons de fantaſſins parmi ces eſcadrons, qui doivent marcher avec tant de célérité à l'ennemi: cela eſt une contradiction manifeſte, & nous l'avons déjà aſſez prouvé.

Ce que le grand Condé dit des gros eſcadrons n'eſt pas article de foi (dit-il encore) Mais ce Prince, qui avoit ſouvent combattu à la tête de la cavalerie Françoiſe, pouvoit, je crois, en parler, & n'avançoit pas les choſes ſi légérement. D'ailleurs il étoit homme à étudier, & à remarquer quelle pouvoit être la meilleure façon de ranger, & de faire combattre des eſcadrons de cavalerie, aſſûrement bien mieux que Mr. Folard, qui ne s'étoit, peut-être, jamais trouvé à la tête d'un ſeul eſcadron en ſa vie. Enfin par tout ce que ce dernier avance touchant cette arme, ſoit dans l'arrangement, ſoit dans la façon de la faire agir, on s'aperçoit que ce ne ſont que les réflexions d'un homme de génie, qui avec un peu de théorie avance ce que ſon eſprit lui ſuggère.

Je ne prétens cependant pas ſoutenir ici

la cauſe des gros eſcadrons contre les petits, ni celle des petits contre les gros; il y a un juſte milieu à tenir, duquel il eſt très-dangereux de s'écarter, j'en ai déjà dit quelque choſe ailleurs (*a*), j'ajouterai encore ici quelques réflexions. Mais la matière eſt ſi abondante qu'elle augmente ſous la plume en écrivant, & ſi l'on vouloit tout dire, on feroit bien-tôt un gros in folio, & ce n'eſt ſûrement pas là mon deſſein. Voici en attendant ce qu'une longue expérience m'a fait connoître, je ne parle qu'en connoiſſance de cauſe. J'ai eſſayé toutes les figures, ou formes, ſous leſquelles on peut ranger un eſcadron: je n'entends cependant pas parler ici, ni des différens loſanges adoptés, dit-on, par les Theſſaliens, qui furent un des premiers peuples chez qui l'art de l'équitation fut en honneur, ni des coins en uſage d'abord chez les Grecs, & enſuite chez d'autres nations, ni de quelques autres ordres encore pratiqués des anciens, mais qui n'ont rien à faire avec notre façon de combattre d'aujourd'hui, ceux qui ignorent ces choſes, & qui ſeront curieux de s'en mettre au fait, n'ont

(*a*) *Voyez la note de la page 93.*

qu'à consulter, pour s'épargner de la peine, l'Auteur de l'essai sur la cavalerie tant ancienne, que moderne, qui a réuni en peu de pages presque tous les passages de la plupart des auteurs qui en ont parlé, & qui a donné là-dessus les éclaircissemens, que l'on peut souhaiter. Je dis d'abord, qu'il ne faut pas croire que la pesanteur ou la légéreté d'un escadron, ne soit absolument qu'en raison du nombre plus ou moins grand des individus, qui le composent. Non, la forme que vous donnerez à votre escadron, la juste proportion que vous saurez garder entre ses flancs & son front (*a*), influera bien davantage à le rendre plus pesant ou plus léger, plus prompt, ou plus tardif; si les flancs sont si épais, qu'ils surpassent le quart de l'étendue du front (*b*), votre escadron sera massif, pesant & lourd, il n'exécutera ses évolutions

(*a*) *Voyez la note cité ci-devant.*

(*b*) Quand on dit le quart du front, cela ne veut pas dire le quart du nombre des chevaux, qui composent le front de l'escadron: les gens du métier savent que la longueur du cheval est comptée trois chevaux en largeur: ainsi un escadron de 36. de front, étant sur trois de hauteur, aura son flanc proportionné à son front; car si 36. chevaux en largeur ou de front occupent 36. pas de terrain, 3. chevaux en longueur ou de hauteur en occupent 9. qui fait le quart de l'étendue du front.

que lentement & avec peine, si au contraire votre escadron est d'une si grande étendue, que les flancs soient au dessous du quart de son front, alors il sera si flottant & si peu uni dans ses mouvemens, qu'au moindre petit inconvénient du terrain il se rompra, & sera peu propre pour le choc.

Or donc selon ces principes, qui sont incontestables, un escadron par exemple de cent quatre-vingt douze maîtres rangés sur quatre de hauteur & quarante-huit de front, quoiqu'il soit de beaucoup trop gros, sera cependant formé selon la juste proportion que l'on doit garder, eu égard au nombre des chevaux qui le composent, pour n'être à proportion de sa masse, ni trop pesant, ni trop flottant dans ses mouvemens; au contraire, un autre escadron qui ne seroit que de cent cinquante maîtres rangés sur cinq de hauteur & trente de front, sera beaucoup plus pesant & plus lourd dans ses évolutions que le premier, quoique le nombre des cavaliers qui le composent soit moindre de quarante deux; la raison en est dans la disproportion qui se trouve entre ses flancs & son front, car les flancs de celui-ci sont en hauteur la

moitié de l'étendue du front (*a*). Un autre défaut se rencontreroit, & bien plus grand encore, si l'on rangeoit ce même escadron de cent cinquante maîtres sur deux de hauteur, alors avec des flancs si foibles en raison de son front, il trouveroit dans ses flottemens des inconvéniens, qui le rendroient peu propre à caracoler.

Mais revenons à Tilly, que nous avons laissé un peu en arrière par cette courte digression, qui étoit cependant nécessaire. Ce Général commit à sa cavalerie dans cette journée de Leipzig trois fautes capitales.

1.° Par rapport au nombre, car il forma ses escadrons de quatre cents maîtres chacun, & ce nombre étoit exorbitant.

2.° Il les rangea sur huit de hauteur, & cinquante d'étendue, c'étoit une terrible disproportion entre les flancs & le front, il leur donna en hauteur la moitié de trop.

3.° Il fit la faute encore de laisser des intervalles entre ces monstrueux escadrons, qui ne pouvant agir qu'en ligne droite,

(*a*) Il faut remarquer que tous les rangs d'un escadron dans la caracole, ne parcourent pas des arcs concentriques : de-là vient la difficulté qu'ont les cavaliers à tenir leur chef de file, quand ils font la caracole.

devoient être rangés ſans intervalles, pour ne point préſenter tant de longs & foibles flancs à l'ennemi.

Il eſt étonnant qu'un Général du mérite de Tilly, ſoit tombé dans des fautes ſi énormes ! Je ſai que l'uſage fait beaucoup, & que la coutume étoit alors de ranger la cavalerie par groſſes troupes; mais encore une fois, un Général tel que lui, auroit dû, avant le combat, un peu mieux réfléchir de quelle façon il auroit fait combattre cette cavalerie, & c'eſt ce qu'il ne paroît pas avoir fait: il ſemble avoir agi tout-à-fait en écolier. Il rangea ſa cavalerie par gros eſcadrons, parceque telle étoit la coutume: je ſuis ſûr qu'une perſonne du métier, & intelligente qui auroit vu, avant le combat, cette diſpoſition de Tilly à ſa cavalerie, n'auroit jamais deviné, comment ce Général prétendoit la faire agir, car cette diſpoſition n'étoit propre à rien, s'il vouloit faire marcher ſa cavalerie en droite ligne pour choquer celle des Suédois, comme il paroiſſoit le plus probable, par la grande profondeur, ſur laquelle il la rangea, & comme en effet il fit. Pourquoi laiſſer des intervalles parmi ſes eſcadrons? On ne laiſſe des eſpaces d'un eſcadron à

l'autre, que lorſque l'on veut en caracolant ruſer vis-à-vis des eſcadrons ennemis, ou quand on a un terrain difficile à parcourir, & pour cela il faut de petits eſcadrons bien organiſés; & ce n'étoit pas là ſon cas, il fit aſſûrément une terrible faute en laiſſant ces grands intervalles, car il ne fit par-là que donner beau jeu à l'ennemi, pour entourer de tous côtés avec de petites troupes ces énormes maſſes, qui ne pouvoient ſe mouvoir qu'en ligne droite: il devoit donc, ou ne laiſſer aucun eſpace parmi les eſcadrons, ou en les laiſſant, diminuer la profondeur, & de huit rangs les réduire au-moins à quatre, alors il auroit pu, ou former une ſeconde ligne, qui auroit ſoutenu la premiere en cas de déroute, ou bien s'il vouloit être ſur une ſeule ligne, il pouvoit étendre ſon front du double, & ſe procurer par-là l'avantage de tourner les ailes de l'armée ennemie. Il ne fit rien de tout cela, il fut battu, & il méritoit bien de l'être. Il reçut le juſte prix de ſa pitoyable diſpoſition. Auſſi le Roi de Suéde ſut-il en habile Général oppoſer l'ordre le plus propre pour battre ces énormes eſcadrons. Il forma ſa cavalerie par petits eſcadrons qu'il entrelaſſa de gros

pelotons de mousquetaires, & attendit les ennemis de pied ferme. Il avoit raison d'en agir de la sorte. 1.° Son infériorité dans cette arme, & les pelotons qu'il avoit insérés entre ses escadrons, quoiqu'en dise Mr. Folard, ne lui permettoient pas de marcher contre la cavalerie Autrichienne. 2.° Il prévoyoit l'avantage qu'il auroit eu si l'ennemi venoit l'attaquer sous le feu de son canon & de la mousqueterie de sa droite, joint au feu de ses pelotons, il se promettoit bien par-là de mettre le désordre dans ces lourdes masses de cavalerie, qui s'avanceroient lentement vers lui. Et véritablement tout réussit au gré de ses souhaits.

Rappellons encore ici ce passage de l'Auteur, où il y a quelque erreur à relever. « Pappenheim, dit-il, étoit venu fondre « avec la gauche, dont la principale for- « ce consistoit en cavalerie, sur le Roi de « Suéde. Ce fut alors qu'on vit combien « l'industrie peut suppléer à la force: la « cavalerie Suédoise, qui toute seule n'au- « roit jamais pu résister à ce choc, fut si « bien secondée par les pelotons de mous- « quetaires entrelassés dans les escadrons « qu'elle soutint parfaitement la charge (*a*),

(*a*) Ici l'Auteur me permettra de lui dire qu'il ne

" & les mousquetaires n'ayant tiré qu'à
" bout-portant, toute cette cavalerie fut
" si déconcertée de cette premiere déchar-
" ge, qu'elle recula, & fit un à gauche,
" qui mit en désordre tout le régiment
" d'infanterie du Duc de Holstein, qui
" étoit à l'extrémité de la gauche du cen-
" tre ".

L'Auteur nous dit que Pappenheim vint fondre avec sa gauche sur le Roi de Sué-

---

s'est point du tout bien expliqué, car il dit que la cavalerie Suédoise qui toute seule n'auroit jamais pu résister au choc des escadrons Impériaux, *fut si bien secondée par les pelotons de mousquetaires entrelassés dans les escadrons qu'elle soutint parfaitement la charge.*

D'abord cette charge, ou ce choc, qui est ici la même chose, ne fut point donné par la cavalerie Impériale, car les mousquetaires n'ayant tiré qu'à bout-portant, toute cette cavalerie fut si déconcertée qu'elle recula & ne choqua point la Suédoise: l'Auteur devoit donc dire, que les mousquetaires ayant par leur feu mis en désordre les escadrons de Pappenheim, ils les empêchèrent par-là de choquer, & non comme il dit, que *la cavalerie Suédoise soutint parfaitement la charge.* 1. Parceque cette charge, ou ce choc, ne s'ensuivit pas. 2. Je défie, que, malgré les pelotons de mousquetaires, elle eut jamais pu soutenir le choc de ces pesans escadrons Impériaux, si s'embarassant peu de leur feu, ils eussent marchés tout droit la choquer. Je le repète encore, il est très-sûr que si ces escadrons étoient tombés à bride abattue sur cette cavalerie Suédoise, qui les attendoit de pied ferme, ils auroient tout à la fois renversé & cette cavalerie, & ces pelotons.

de, cette expreſſion *vint fondre* n'eſt pas propre dans cet endroit, car elle ſignifie tomber impétueuſement, attaquer tout-à-coup, charger avec vélocité; & ſûrement ce Général ne put pas exécuter ce mouvement avec tant de vîteſſe, la preuve en eſt. 1.° Dans ce que dit le même Auteur, qu'il y avoit de l'infanterie qui avançoit avec la cavalerie. Or nous avons déjà vu, que toute cette infanterie étoit rangée par gros bataillons, donc ſi quelques-uns de ces bataillons avancèrent avec cette cavalerie, celle-ci ne pouvoit aller qu'au pas, d'autant plus qu'il paroît qu'ils arrivèrent enſemble. 2.° Il étoit impoſſible de faire mouvoir avec beaucoup de vîteſſe, quoiqu'en ligne droite, ces énormes eſcadrons de quatre cents maîtres ſur huit de hauteur. 3.° Il eſt encore impoſſible, ſi cette cavalerie avoit chargé avec célérité, qu'elle pût faire le mouvement retrograde, que l'Auteur nous dit, qu'elle fit, lorſque les pelotons Suédois firent feu: *les mouſquetaires n'ayant tiré qu'à bout portant, toute cette cavalerie fut ſi déconcertée de cette première décharge, qu'elle recula, & fit un à gauche qui mit en déſordre tout le régiment d'infanterie du Duc de Holſtein.*

Notre

Notre Auteur, quoiqu'il ſoit un hiſtorien très-exact, n'étant pas du métier, n'a pas pris garde qu'il fait faire ici deux ou trois mouvemens à cette cavalerie Autrichienne, qu'il eſt impoſſible qu'elle ait jamais pu exécuter (*a*). Il me faut donner ici une portion de l'ordre de bataille des deux armées, pour bien faire comprendre, même à ceux qui ne ſont pas militaires, que toutes ces manœuvres, dont l'Auteur nous parle, n'ont jamais pu avoir lieu.

Voyez la planche n.º XX. Cette partie d'armée A. fig. 1. eſt la gauche de l'armée Impériale, & la partie B. fig. 2. la droite de celle du Roi de Suéde. Cette gauche des Impériaux étoit compoſée de ſix régimens de cavalerie C. ne formant que 6. eſcadrons, & de deux régimens d'infanterie, qui s'avancèrent en même tems que les eſcadrons, dont l'un étoit le régiment du Duc de Holſtein D., & l'autre le régiment De-Chieſa E., il eſt donc bien certain que les eſcadrons, pour ſe tenir en règle avec ces deux gros bataillons, ne pouvoient pas marcher, comme nous l'avons déjà remarqué, avec une grande vîteſſe.

(*a*) *Voyez la note ci-devant.*

Mais ſuppoſons qu'ils ayent abandonné ces bataillons pour charger avec vigueur, & ſuppoſons encore, quoique rangés ſur huit de hauteur, que cela ne les ait pas empêché d'aller le grand galop; ſi ces eſcadrons ont donc vraiment chargé avec tant de vélocité, comment veut-on qu'ils ayent pu en arrivant à l'endroit F., que je ſuppoſe à vingt pas des ennemis, où les pelotons firent leur décharge *à bout portant*, s'arrêter tout d'un coup, reculer, & enſuite faire un à gauche? Rien de tout cela n'a pu arriver.

1.° Quand des eſcadrons marchent avec cette célérité que l'Auteur leur ſuppoſe ici, ils ne ſont pas les maîtres de s'arrêter ſur cul auſſi aiſément qu'il pourroit bien s'imaginer.

2.° Il faudroit qu'ils euſſent été les plus lâches de tous les hommes, ſi en ſe trouvant à vingt pas des ennemis (*a*), & en ſi beau train, ils euſſent comme par une eſpèce de miracle, épouvantés par quelques coups de fuſil, arrêté tout court leurs chevaux; mais paſſons lui encore cela, nous ſavons que la peur enfante quelquefois des miracles; n'avons-nous pas vu lors de la guer-

(*a*) L'expreſſion de l'Auteur, qui dit, *à bout portant* ſignifie bien à la rigueur plus près encore de vingt pas.

re du 1742. dans une bataille que l'on donna, toute une aile de cavalerie se rompre, faire volte face, & fuir à vauderoute, épouvantée par quelques centaines de coups de fusil qu'on lui tira, qui ne tuèrent, ou ne blessèrent pas dix hommes; il est vrai que cette cavalerie étoit menée par un Général ivre mort, qu'il y fut blessé, & qu'il le méritoit bien. Mais notre Auteur dit encore que cette cavalerie recula & fit un à gauche, qui mit en désordre le régiment du Duc de Holstein: de la façon dont il le dit, on croiroit que ces escadrons reculèrent tous ensemble, & par le commandement de leurs Officiers; apparemment parcequ'ils s'approchèrent trop près des ennemis, ils furent obligés de faire ce mouvement rétrograde, pour se ménager du terrain, & pouvoir faire cet à gauche, dont il parle. Mais des escadrons rangés sur huit de hauteur reculer! Ceux qui ont fait quelquefois reculer leurs escadrons de trois rangs seulement, savent s'il est possible de les faire reculer, lorsqu'ils sont rangés sur huit; il faudroit pour cela des chevaux de manége, & des cavaliers écuyers montés dessus, & puis, je ne sais pas encore comment ils se tireroient d'affaire: venons

à la gauche que ces escadrons firent, est-ce un à gauche par file? Cela ne se peut, un cheval étant plus long que large, ne peut pas se tourner dans le rang sans que l'on ait auparavant ouvert les files (*a*), & il n'y a point

(*a*) Cela ne se peut, dis-je, quand on est très-proche de l'ennemi, comme étoient les escadrons de Pappenheim, car si l'on en est à une certaine distance, on le peut très-facilement, & même sans allonger le front des escadrons, moyennant une petite manœuvre très-aisée; la voici: on fait avancer toutes les files par les nombres pairs ou impairs, cela est égal, ensuite chaque file fait un à droite, ou un à gauche, un demi-tour à droite, ou un demi-tour à gauche individuel, selon le côté, ou elle doit se tourner, cela fait, les escadrons gagnent en marchant tous ensemble avec célérité, le terrain que l'on veut leur faire occuper, font halte, se remettent en présence par une semblable manœuvre, & les files rentrent aussi-tôt dans leurs places.

On remarquera que par de pareils mouvemens, on peut très-facilement se porter avec les escadrons de tel côté, que l'on juge à propos, gagner ou perdre du terrain sans recourir aux conversions.

Ces manœuvres par exemple, paroissent avoir été très-adroitement exécutées par Amilcar Barcas, à l'occasion de la bataille du Macar, pour tromper les rebelles d'Afrique, quand il fit faire volte-face à ses escadrons, afin de les faire passer derrière l'armée, pour ensuite les placer sur les ailes, sans faire de conversions, & Monsieur de Guischardt en habile militaire a très-bien développé toutes ces manœuvres, & les a parfaitement expliquées. *Voy. ses principes de l'art milit. tom. 1. chap. 3.*

On fait encore face en arrière, sans prendre le moindre terrain, ni à droite, ni à gauche, par la manœuvre connue du volte face: la moitié de l'escadron de la droite avance autant de pas, qu'il en faut pour donner assez de terrain au demi-escadron de la gauche, de faire demi-tour à droite, tandis que le demi-rang

d'apparence qu'ils ayent fait une auffi jolie manœuvre fi près de l'ennemi : fera-ce un à gauche par divifion ? Cela n'eft pas poffible non plus, car ils auroient alors prêté autant de flancs, qu'ils auroient eu de divifions ; l'auroient-ils fait par efcadron, c'eft-à-dire auroient-ils fait un quart de caracole à gauche, parcourant les points G. ? Je fais bien (je le répète encore) que la peur fait fouvent faire de terribles fottifes, cependant je ne puis me perfuader que ces vieux régimens de cuiraffiers ayent pu en commettre une auffi grande, qu'auroit été celle de prêter d'auffi longs flancs au canon, à la moufqueterie, & à la cavalerie des ennemis : d'ailleurs par un à gauche, de quelque façon qu'ils l'euffent exécuté, ils n'auroient jamais pu mettre la confufion (comme dit l'Auteur) dans le régiment du Duc de Holftein D., qui fe trouvoit à leur droite : ainfi il eft clairement démontré que rien n'a pu fe paffer, comme l'Auteur le marque.

On peut cependant très-aifément fur fon

qui s'eft avancé fait demi-tour à gauche, & rejoint, pour former derechef l'efcadron. Cette manœuvre peut tout auffi-bien répondre au mouvement rétrograde des efcadrons d'Amilcar Barcas. Et ce n'eft que pour cela que j'en ai parlé ici.

récit même, deviner comment tout cela dut aller: voici mes conjectures, & je ne crois pas me tromper de beaucoup. Pappenheim ayant eu ordre du Général en chef d'attaquer avec sa gauche, dans le même tems que Fruitemberg attaqueroit avec sa droite, comme il étoit obligé d'avancer avec des escadrons qui étoient très-lourds, & très-pesants, ayant encore à sa droite deux gros bataillons rangés sur beaucoup de profondeur, n'aura pu marcher de A. en H., que je suppose à cent pas des ennemis, (où il aura commencé à charger au galop) que très-lentement & le pas, pour se tenir en règle avec ces bataillons, qui étoient apparemment destinés à prendre les Suédois en flanc, après qu'il auroit renversé & battu leur cavalerie; (car il croyoit la chose assez facile, comptant sur la supériorité du nombre qu'il avoit sur eux). Mais le Roi de Suéde fit si bien avec son canon, que profitant du tems que la lenteur de la marche de Pappenheim lui donnoit, il mit le désordre dans ces massifs escadrons, lesquels ayant encore été reçus par une décharge de mousqueterie faite par les pelotons à brûle pourpoint, ne purent soutenir ce feu; alors une partie de ces cuiras-

ſiers (c'eſt-à-dire les plus lâches) au lieu de pouſſer plus roide étant de ſi près, auront retenu leurs chevaux, tandis que les autres ſuivant leur mouvement en avant ſeront encore avancés (*a*); cela dut être cauſe qu'il ſe forma pluſieurs bouquets derrière les eſcadrons, c'eſt ce qui fit croire que cette cavalerie avoit reculé, & cet accident acheva de mettre une confuſion ſi épouvantable dans ces gros eſcadrons, qui foudroyés en même tems par d'autre canon que le Roi fit encore avancer, & attaqués de tous côtés par les petits eſcadrons Suédois, ne ſurent plus de quel côté ſe tourner, ils prirent la fuite, malgré tout ce que put faire Pappenheim pour les obliger à ſe rallier. Et voilà comment une cavalerie d'ailleurs eſtimée bonne, & de beaucoup ſupérieure en nombre ſe fit battre par ſa mauvaiſe diſpoſition : bien au contraire de celle de Guſtave Adolphe, qui ayant été fortifiée très-à-propos par des pelotons de mouſquetaires fit vraiment merveille, quoique inférieure en nombre. Mais remarquons ici

(*a*) Ce que j'avance ici, paroît encore être confirmé par l'Auteur, qui nous dit, que quelques eſcadrons ſe jetèrent ſur la réſerve de la droite de la première ligne du Roi.

avant de finir, deux choses. 1.° Que ce Prince ne marcha point avec sa cavalerie au devant des ennemis, mais qu'il les attendit de pied ferme (*a*). 2.° Que les pelotons de mousquetaires ne passèrent point dans les intervalles des escadrons Autrichiens, apparemment parcequ'ils auroient bien plus mal ajusté leurs coups dans cette confusion qu'en se tenant dehors.

Nous allons encore voir qu'à la bataille de Lutzen, de laquelle nous parlerons ici, il ne paroît pas que les pelotons que Gustave Adolphe inséra dans ses escadrons, l'ayent suivi, lorsqu'il s'avança, pour attaquer ceux des ennemis.

Cette bataille se donna le 6. de Novembre 1632., c'est-à-dire 14. mois & un jour après celle de Leipzig.

Tilly n'étoit plus, il avoit été tué, ou pour mieux dire, il étoit mort d'un coup de feu, qui lui avoit fracassé l'os de la cuisse, & qu'il avoit reçu en disputant vaillamment, mais en vain, le passage du Lech à Gustave Adolphe le 5. Avril de cette même année.

(*a*) J'ai déjà fait remarquer qu'Epaminondas à la bataille de Mantinée, n'entremêla aussi des pelotons d'infanterie, que parmi les escadrons destinés à attendre de pied ferme l'ennemi, & point parmi ceux, qui devoient l'attaquer brusquement. *Voyez la note (b) de la page 63.*

Albert de Wallenſtein Duc de Fridland déjà trop célèbre par pluſieurs victoires remportées (*a*), puiſque par des raiſons de politique, ou autres, Ferdinand II. l'avoit

---

(*a*) Ce Général avoit déjà rendu de très-grands ſervices à Ferdinand II., car lors des troubles ſurvenus en Bohéme, il s'offrit à cet Empereur avec une armée de 30m. hommes à condition cependant qu'il la commanderoit en chef, ce qui lui ayant été accordé, il ſubjuga d'abord le Diocèſe d'Halberſtat, ravagea les terres de Magdebourg & d'Anhalt, & après avoir remporté divers avantages ſur le fameux Mansfeld Général du parti Proteſtant, & un des plus terribles ennemis de la maiſon d'Autriche, qui l'appelloit *l'Attila de la Chrétienté*, il le défit entiérement à la bataille de Daſſou en 1626., & le pouſſa hors de l'Allemagne. Il reprit enſuite toute la Siléſie, vainquit le Marquis d'Urlach, conquit l'Archevêché de Brême, & l'Holſace, ſe rendit maître de tout le pays, qui eſt entre l'Océan, la Mer Baltique & l'Elbe, & chaſſa de la Poméranie le Roi de Dannemarck, auquel il ne laiſſa que Glukſtad. Ces rapides conquêtes firent conclure le traité de Lubeck. Alors Ferdinand II. au plus haut dégré de ſa gloire, pour récompenſer tant de ſignalés ſervices, donna à Wallenſtein les titres, & la dépouille du Duc de Meckelbourg, qui s'étoit revolté: cependant les ennemis que ce grand homme avoit auprès de l'Empereur, envieux de ſa gloire, trouvèrent les moyens de le rendre ſuſpect à ce Prince, qui eut la foibleſſe de le dépoſſéder du commandement des armées, juſqu'à ce que Tilly ayant été entiérement défait à Leipzig, & enſuite tué, Ferdinand allarmé des progrés de Guſtave Adolphe en Allemagne, le rappella, & lui donna la qualité de Généraliſſime, & de Maître indépendant de la paix, & de la guerre. Wallenſtein à la tête des armées enleva à Guſtave Adolphe preſque toute la Bohéme par la priſe de Prague, & repouſſa ce Roi, qui vint l'attaquer dans ſon camp retran-

enſuite dépoſſédé du commandement des armées, fut rappellé pour ſuccéder à Tilly.

Le beſoin urgent que l'on avoit d'un habile Général pour faire tête au grand Guſtave, fit éclipſer toutes ces raiſons,

---

ché auprès de Nuremberg. Son courage & ſon habileté ne purent cependant point empêcher la perte de la bataille de Lutzen, après laquelle il fut obligé de ſe retirer en Bohême. Ses ennemis qui ne ceſſoient de le mettre mal dans l'eſprit de l'Empereur, l'accuſèrent de vouloir ſe rendre indépendant: ce Prince delivré de Guſtave Adolphe, crut pouvoir ſe paſſer de ce grand Capitaine, ainſi il le déclara déchu de tout ſon pouvoir, & donna le commandement de l'armée à Galas. Wallenſtein allarmé par cette nouvelle, ſe fit prêter ſerment de fidélité par les Officiers de ſes troupes; ce ſerment conſiſtoit à promettre, *de défendre ſa perſonne, & de s'attacher à ſa fortune.* Cette démarche pouvoit ſe juſtifier par les amples pouvoirs, que l'Empereur avoit donnés à Wallenſtein. On l'accuſoit encore de négocier avec les Princes Proteſtans, & même avec la Suéde & la France: mais dit l'Auteur des Annales de l'Empire: *Ces intrigues, dont on l'accuſoit, ne furent jamais manifeſtées*; cependant elles allarmèrent le Conſeil de Vienne, où Wallenſtein avoit contre lui le parti d'Eſpagne, & le parti Bavarois, au point que Ferdinand prit la réſolution de le faire aſſaſſiner, Butler Irlandois, à qui Wallenſtein avoit donné un régiment de dragons, & deux Ecoſſais ſe chargent de cet aſſaſſinat, & l'exécutent le 15. Fevrier 1634. *Si Ferdinand II.*, dit l'Auteur Philoſophe, que j'ai cité, *fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuſe, il faut la compter parmi ſes malheurs.*

Voilà comment, la baſſeſſe, l'envie & la jalouſie, unies enſemble contre ce grand homme, vinrent à bout de le perdre: peut-être auſſi que pouſſé à bout, il eut le malheur d'oublier ſon devoir. *Voyez Annales de l'Empire. Moreri Dict. hiſtoriq. Hiſt. de l'Allemagne par le P. Barre.*

ou bien fit taire pour quelque tems les ennemis, que ce grand homme avoit à la Cour de l'Empereur! Malheur à tout Général, qui se trouve avoir auprès de son maître des courtisans jaloux de sa gloire. Ce furent de pareils motifs, selon un célèbre Auteur, qui enhardirent le Maréchal de Villars à dire à Louis XIV. en prenant congé pour aller joindre l'armée, qu'il alloit commander: *Sire, ce n'est point les ennemis de Votre Majesté, que je vais combattre, qui me font peur, mais ce sont ceux, que je laisse ici auprès de votre personne, que je crains.*

Wallenstein donc, nommé Généralissime des troupes de l'Empereur, après avoir pendant quelques mois rusé vis-à-vis du Roi de Suéde, bien informé que ce Monarque s'avançoit vers lui, décampe sur cette nouvelle de Mersbourg, & arrive dans la plaine de Lutzen le 5. Novembre au matin.

Là il se campa dans un terrain extrêmement avantageux, il avoit devant lui le grand chemin, qui va de Lutzen à Leipzig, & ce chemin se trouvoit bordé de deux fossés parallèles, le bord de ces fossés du côté des terres étoit élevé de deux

jusqu'à trois pieds, & du côté du chemin il étoit au niveau de la chaussée. Wallenstein fit encore approfondir davantage ces fossés, & les garnit de mousquetaires, il y fit aussi braquer du canon à barbette, de manière que tant les mousquetaires, que le canon étoient à couvert du feu des Suédois; sa droite s'étendoit jusqu'à la petite ville de Lutzen, à laquelle il fit d'abord mettre le feu en arrivant, & au devant de cette droite il plaça 24. pièces de gros canons en un endroit, où il y avoit des moulins à vent; sa gauche s'appuyoit à un petit ruisseau (*a*), qui étoit cependant guéable par tout: là il passa la nuit du cinq au six: " Le lendemain (dit l'Auteur, " qui est ici assez d'accord avec Mr. Fo-" lard) Le lendemain il forma de toute " son infanterie cinq grosses brigades, ou " bataillons quarrés avec des pelotons de " piquiers aux angles. Sa cavalerie distri-" buée par gros escadrons fut mise sur les

(*a*) Ce petit ruisseau est appellé par Mr. Folard Chusitz, & par l'historien Flœss-Graben; Mr. Folard dit encore que le Général Autrichien appuya sa gauche, c'est-à-dire quelques escadrons à un petit bois, qui étoit au delà de ce ruisseau; & l'historien dit qu'il n'y a jamais eu d'autres bois dans cette plaine, que celui de Schkoelzig, qui se trouvoit à la droite des Suédois.

« ailes, & ſur deux lignes (*a*). » Son armée ſe montoit au commencement de la bataille, ſelon les plus juſtes calculs, à trente ou trente-deux mille hommes, il fut enſuite joint par Pappenheim, qui en avoit encore avec lui dix mille, comme nous le verrons ci-après.

Le Roi de Suéde arriva le même ſoir du 5. vis-à-vis de Wallenſtein, & fit d'abord ſes diſpoſitions pour l'attaque, bien faché de ne pouvoir commencer ſur l'heure même, car il étoit de ſon interêt de prévenir la jonction du corps, que commandoit Pappenheim, qui étoit à Halle à trois mille de Lutzen; mais malgré ſon impatience, la nuit qui ſurvint le força d'attendre au lendemain. Ce Monarque avoit avec lui vingt mille hommes (*b*).

« Guſtave Adolphe (dit notre Auteur)
« ſuivit dans cette bataille le même ordre,
« qu'il avoit obſervé à celle de Breinten-
« feld ou de Leipzig (*c*). De gros pelotons

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom.* 4. *pag.* 399.

(*b*) Je n'ai point ſuivi ici l'Auteur mot-à-mot, car j'ai beaucoup abrégé ſon récit. C'eſt pour cela que je n'ai point diſtingué ce paſſage par des guillemets.

(*c*) Quoique le plan de cette bataille, que l'Auteur nous donne, ſoit en tout pareil à celui, que Mr. Folard a donné; & que les deux Auteurs ſoient enco-

" d'infanterie entrelaſſés dans de petits eſca-
" drons. L'armée rangée ſur deux lignes,
" l'infanterie au centre, la cavalerie ſur
" les ailes, & l'artillerie diſtribuée ſur le

---

re preſque entièrement d'accord ſur la diſpoſition des troupes, eu égard au local; ils diffèrent cependant beaucoup ſur l'arrangement de ces troupes, & à dire la vérité je pancherois plus volontiers du côté de Folard, que du ſien; car notre Auteur parle de cette bataille plus en hiſtorien, qu'en militaire, & quoiqu'il ſe ſoit piqué d'une grande exactitude en citant preſque tous les auteurs, qui en ont parlé, il ſemble néanmoins avoir confirmé ce que Folard a dit.

" Le plan de cette bataille (dit ce ſavant militaire) " quoique fidelle & pris ſur les lieux, ne peut être en-" tendu que des gens du métier. Car ce n'eſt pas ici " la routine qui parle, c'eſt la ſcience toute parfaite, " & cette ſcience n'eſt connue que d'un fort petit nom-" bre de perſonnes." *Folard traité de la colonne pag.* 91. *tom.* 1.

Voilà pourquoi l'hiſtorien de Guſtave Adolphe, qui n'eſt pas militaire, tombe ſouvent en faute, quand il s'agit de batailles, d'arrangemens ou de mouvemens militaires, c'eſt ainſi qu'il nous dit ici, que le Roi de Suéde ſuivit dans cette bataille le même ordre, qu'il avoit obſervé à celle de Breintenfeld, ou de Leipzig, quoique cet ordre ſoit tout-à-fait différent à ſon infanterie, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en approchant ſeulement les deux plans, que l'Auteur même nous a donnés. Guſtave ſe rangea à Leipzig par petits bataillons, nous a dit l'Auteur, qui même dans cette bataille-là n'eſt pas trop exact, car ſon récit diffère du plan qu'il donne.

Il eſt vrai que le Roi de Suéde ſe rangea par petits bataillons, ou pour mieux dire par petites troupes, à la bataille de Leipzig, mais il ne ſe rangea pas ainſi à celle de Lutzen.

" front de la première ligne." Sa gauche aboutissoit à deux cents pas de Lutzen vis-à-vis des moulins à vent, où Wallenstein avoit placé son gros canon: la droite jusqu'au même ruisseau, où nous avons dit que le Général de l'Empereur avoit appuyé

Ecoutons encore Mr. Folard, qui étoit trop savant fantassin, pour ne pas trouver une très-grande différence entre le premier, & le second arrangement de ce Roi célèbre. " Il avoit, dit-il, huit brigades très-affoi-" blies par les combats précédens. Il en mit quatre à sa " première ligne, & autant à sa seconde. Entre les espa-" ces de chacune, & à une petite distance hors de la " ligne, le Roi plaça une colonne de 15. à 18. cents " hommes sur beaucoup de profondeur & peu de front. *Ibid. même page.*

Voilà donc bien clairement démontré que ces brigades, que Gustave Adolphe rangea à la bataille de Leipzig par petites troupes, ne formèrent plus à celle de Lutzen, que trois gros corps chacune, c'est-à-dire chaque brigade fut rangée sur deux gros bataillons avec une petite distance entr'eux, & au devant, & vis-à-vis de cet espace, le Roi plaça une colonne de quinze à dix-huit cents hommes, dont la tête étoit de piquiers, & à Leipzig chaque demi brigade étoit partagée en sept petites troupes. *Voyez encore la pl. XIX. fig. II.*

Pour ce qui regarde la disposition des troupes de Wallenstein, la seule différence qu'il y a entre mon Auteur, & Mr. Folard: c'est que le premier fortifie les angles des bataillons carrés Impériaux par des piquiers, & que le Chevalier y met des mousquetaires, car il dit: " Wallenstein forma son infanterie par gros bataillons " carrés, & comme les angles d'un carré d'hommes " font très-foibles, pour remédier à cette foiblesse, il " couvrit ou fortifia chacun de ses angles d'un gros pe-" loton de cinquante mousquetaires. *Ibidem.*

ſa gauche. Le Roi de Suéde fit même paſſer quelques eſcadrons au delà de ce petit ruiſſeau, qu'il appuya au bois de *Schkælzig*.

Ces diſpoſitions faites, il paſſa cette nuit dans ſon caroſſe, s'entretenant familiérement avec ſes Généraux : cependant le combat ne commença qu'à onze heures du matin à cauſe d'un grand brouillard ſi épais, qu'il étoit impoſſible de ſe voir à dix pas loin :

" Ce brouillard diſſipé (continue l'hiſto-
" rien), & le Soleil éclairant cette va-
" ſte plaine, fit voir ces deux formidables
" armées, qui ſe dévoroient déjà des yeux
" & ſe préparoient à s'élancer l'une con-
" tre l'autre. Le Roi n'étoit vêtu que d'un
" ſimple buffle, ne pouvant ſupporter une
" cuiraſſe, à cauſe d'une balle, qui lui
" étoit reſtée dans l'épaule, & qui lui cau-
" ſoit de grandes douleurs, quand il étoit
" armé. Il parut là comme un jeune lion
" à la tête de ſon armée, pouſſant ſon
" cheval de la gauche à la droite, &
" criant à ſes ſoldats de charger. Alors
" tout s'ébranla. Le Roi ſe plaça à deux
" pas en avant du centre de ſa droite,
" qu'il commandoit en perſonne (*a*).

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom.* 4. *pag.* 409. *& ſuiv.*

On aborde les deux foſſés, qui ſéparoient les armées, & nonobſtant le feu, que les ennemis faiſoient à couvert de ces deux foſſés, les Suédois les en délogent, s'emparent de ſept pièces de canon, & les tournent auſſi-tôt contre les Impériaux.

" Les mouſquetaires à cheval, & les " carabins Impériaux, après avoir fait leur " décharge, & caracolé devant la cavale- " rie Suédoiſe, ſe retirèrent fort en déſor- " dre derrière les cuiraſſiers Impériaux, " parmi leſquels ils jetèrent la terreur. Si " dans ce moment la cavalerie Suédoiſe " avoit pu les charger, il eſt probable " qu'elle en auroit eu bon marché (*a*).

Le Roi, qui étoit à la tête de ſa cavalerie encore de l'autre côté du foſſé, voyant flotter ces gros eſcadrons ſi remarquables par leurs grandes cuiraſſes, qui leur couvroient tout le corps " exhorta " (continue l'Auteur) ſa cavalerie à ſui- " vre l'infanterie ; mais elle trouva de " grandes difficultés à paſſer le premier " foſſé, qui fort élevé du côté des terres, ſe " trouvoit fort bas du côté du chemin. (*b*)"

" En même tems (dit Folard) la co-

(*a*) *Ibid. pag.* 411.
(*b*) *Ibid. pag.* 412.

" lonne jaune (*a*) de Gustave marchoit droit " à la brigade Impériale, qui faisoit la tê- " te de tout. C'étoit l'élite de cette armée: " cette colonne s'élance dessus cette bri- " gade piques baissées avec tant de force " & de fureur, qu'elle enfonce & pénètre " cette masse énorme d'infanterie, sans au- " cun respect de ses angles & de ses sa- " tellites: tout est rompu, dissipé & pas- " sé par les piques. Ce carré étant dis- " paru, en voici un autre qui succède & " qui se présente, avec cette gravité & " cette pesanteur toute naturelle aux grands " corps rangés de la sorte. Cette colonne, " animée & fière de ce premier avantage, " va donner de tête sur ce second corps, " qui lui fait essuyer la bourre au corps, " une salve de mousquetades; mais com- " me le feu n'a plus lieu, qu'il s'éteint, " & qu'il tombe lorsqu'on le joint ... Cet- " te colonne fondit sur ces rangs de mous- " quetaires. Les voilà réduits à la nécessité de " jeter leurs mousquets, qui leur déviennent " inutiles, pour mettre l'épée à la main. (*b*)"

(*a*) Ce que Mr. Folard appelle ici colonne étoit une brigade, qui avoit à la vérité, comme nous avons dit, une colonne de quinze à dix-huit cents hommes au devant de son front.

(*b*) *Folard tom. 1. pag. 91. Traité de la colonne.*

Les affaires n'alloient pas tout-à-fait ſi bien à la gauche des Suédois commandée par le Duc de Saxe-Weymar; cette gauche (ſelon la rélation que nous a donné le Comte de Kevenhuller) fut ſi fort incommodée de la groſſe artillerie plantée près des moulins à vent, qu'elle fut obligée de reculer, ne pouvant plus ſoutenir un ſi grand feu.

" Cependant le Roi, s'étant mis à la tête " du peu d'eſcadrons, qui avoient paſſé le " foſſé à ſa droite, charge les cuiraſſiers Im- " périaux, & fait plier leur première li- " gne; la ſeconde s'avance pour charger le " Roi à ſon tour, tandis que l'autre ſe ral- " lie. Les Suédois s'arrêtent. Le Monarque " crie au régiment de Stenbock d'avancer " & de le ſuivre: il part pour charger ces " eſcadrons frais de cuiraſſiers. Il ne s'a- " perçoit pas qu'il n'eſt ſuivi que de " deux palefreniers, & du ſeul Duc Fran- " çois Albert de Saxe-Lawenbourg, avec " un domeſtique, ou Officier de ce Duc. " Dans ce moment, le Roi reçoit un coup " de piſtolet, ou ſelon d'autres un coup " de canon, ou de mouſquet, qui lui caſ- " ſe le bras. Sa cavalerie arrive. On s'e- " crie, *le Roi eſt bleſſé*. Ce cri parti des

" premiers rangs, fit de la peine à ce vail-
" lant Prince; il craignit que sa troupe n'en
" fût intimidée. Il releva aigrement cette
" parole, & se faisant violence, il reprit
" ce visage riant & serein, qu'il avoit
" dans les plus grands périls: *Ce n'est rien,*
" s'écria-t-il, *suivez-moi & chargez.* En
" même tems il dit tout bas en François
" au Prince de Saxe Lawenbourg: *Mon*
" *Cousin, j'en ai tout autant qu'il m'en faut,*
" *tâchez de me tirer d'ici*: au même instant
" une balle lui traversa les reins entre les
" deux épaules. Il tomba de cheval avec un
" *mon Dieu, mon Dieu* dans la bouche (*a*).
" Il reçut encore d'autres coups, & la mê-
" lée devint si grande en cet endroit, par
" les efforts, que les Suédois firent, pour
" garantir le corps de leur bon Roi, &
" l'arracher des mains des Impériaux, qui
" le fouloient aux pieds de leurs chevaux,
" qu'il ne fut pas facile de le reconnoître,
" étant couvert d'une foule d'autres morts,
" & confondu avec le plus simple soldat.
" Cependant le Colonel Stalanske fit une

(*a*) Pufendorff dans son hist. de Suéde jette de violens soupçons, pour faire croire que ce fut le Duc de Saxe-Lawenbourg lui-même, qui tua le Roi. Voyez les raisons qu'il en apporte. *Tom.* 2. *pag.* 258. *ed. d'Amst. in* 12. 1743.

" si furieuse charge aux Impériaux, qu'il
" les fit reculer, & regagna le corps de
" de son bon Maître (*a*)."

(*a*) *Hist. de Gust. Ad. tom.* 4. *pag.* 413. 414.
J'ai suivi ici mot à mot l'historien, parcequ'il m'a paru être le plus instruit de tous ceux, qui ont parlé de cette affaire; d'ailleurs parmi les témoins qu'il prend pour garants de ce qu'il avance, touchant la mort de ce grand Roi, il en cite un, qui doit être d'un grand poids: c'est Chemnitz Ministre de ce Prince.

Notre Auteur reproche aussi au Chevalier Folard d'avoir avancé mal à propos, que la mort de ce Héros ne fut sue qu'après la bataille.

Il est vrai, qu'il n'y a que ce Chevalier, de tous ceux que j'ai lu, qui dise cela, & sans preuves ni garants. " Personne n'ignore, dit-il, que le Monarque Suédois " fut tué dans cette bataille sans savoir trop bien com-" ment, & sans que l'on fût alors ce qu'il étoit devenu. " On ignora sa mort, tant que l'action dura, & ce fut " un bonheur; on combattit avec cette ardeur, & cet-" te confiance, que les morts n'inspirent guère. *Folard tom.* 2. *pag.* 92. Pufendorff dit précisément le contraire. *Voyez pag.* 260. *du tom. cité ci-devant.*

On peut aussi voir la rélation du Comte de Kevenhuller, que l'Auteur cite encore.

Cette rélation dit, que le Roi apprenant à sa droite, où il étoit victorieux, le mouvement rétrograde de sa gauche, chargea le Maréchal Horn d'achever de ce côté la déroute des Impériaux, & courut à son aile gauche, pour la ramener lui-même à la charge: que ce Monarque en arrivant se mit à conjurer soldats & Officiers, de ne lui pas faire cet affront, que de reculer devant l'ennemi, que ces paroles les ayant ranimés, ils s'arrêtèrent, & firent bonne contenance: en même tems le Roi s'avance pour examiner, comment il pourra le mieux enfoncer les Impériaux: & s'étant trop approché, il est tué sur la place. *Relat. du Comte Kevenhuller cité par l'Auteur.*

Dès que le Roi fut mort, la nouvelle s'en répandit dans toute l'armée (a): la gauche des Suédois, qui avoit été mise en désordre par le gros canon des Impériaux, apprenant ce triste événement, se rallia, & marcha de nouveau contre les ennemis.

Les soldats furieux de la mort de leur Roi, ne songeoient plus qu'à la venger. La droite de Wallenstein fut attaquée avec tant de fureur, qu'elle plia, & le Duc de Saxe Weymar, qui prit le commandement de l'armée, après la mort du Roi, sut si bien profiter du moment, qu'il acheva de mettre en déroute toute cette armée Impériale, malgré les efforts de Wallenstein, & de l'Abbé de Fulde, qui galopoit après les soldats, le Crucifix à la main, les exhortant, & les encourageant de son mieux à faire tête à l'ennemi, mais inutilement.

Tout fuit, tout cède, tout est chassé hors du champ de bataille. Les Suédois poursuivant les fuyards, tuent l'Abbé de Fulde, qui leur tombe entre les mains, font un grand carnage des Impériaux, & s'emparent du gros canon placé près des moulins à vent.

Mais pendant tout ce désordre, Pappen-

(a) *Puf. à l'endroit cité ci-dessus.*

heim, qui accourroit en hâte au ſecours des ſiens, arrive avec huit régimens Impériaux. Ce ſecours quoique un peu tard venu, ranime le courage des fuyards, qui ſe rallient d'eux-mêmes. Wallenſtein en homme habile & courageux, ſe prépare auſſi-tôt à profiter de ces heureuſes conjonctures; il range de nouveau ſes troupes en bataille, & marche encore fièrement aux ennemis. " Ainſi cette plaine (comme dit Folard) " s'illuſtre par deux batailles rangées, don- " nées dans un même jour, les plus fu- " rieuſes, les plus rudes, & les plus ob- " ſtinées, que l'on ait vu depuis long-tems."

Les Suédois de leur côté, ſans s'épouvanter du nombre de leurs ennemis, trop intéreſſés à ſoutenir leur première gloire, & ayant encore à cœur la mort de leur grand Roi, ſe remettent auſſi-tôt avec cette promptitude, dont des troupes bien exercées, & bien ſubordonnées ſont ſuſceptibles.

Leur Général les ayant rangé ſur une ſeule ligne pleine (a), pour pouvoir préſenter aux ennemis un front égal au leur, ils ſoutinrent d'abord le choc des Impériaux,

(a) Mr. Folard prétend que les colonnes ſubſiſtèrent toujours au devant du front de la ligne: mais cela ne paroît pas probable.

qui fut des plus furieux; mais le Général Brahe, qui commandoit le centre, où se trouvoit cette fameuse brigade jaune, qui s'étoit déjà si fort distinguée, ayant été tué d'un coup de canon: alors les Suédois perdent un peu de terrain, les Impériaux croyant toucher à la victoire redoublent de force & de vigueur, & les poussent jusqu'à une batterie enclouée, dont ils se rendent les maîtres; cependant cet avantage ne fut pas de longue durée.

Les Officiers Suédois surent encore si bien ranimer les soldats „ au nom de leur maître, en leur faisant sentir la honte, qui leur reviendroit, s'ils ne vengeoient point sa mort dans cette journée même, qu'animés par cette auguste nom, ils firent de si grands efforts, qu'enfin ils vinrent à bout de battre une seconde fois les Impériaux, & si bien, que la nuit seule sauva les débris de leur armèe. Ils se retirèrent partie vers Mersebourg, & partie à Leipzig, où Wallenstein se rendit lui-même, pour en repartir le lendemain.

Les Impériaux perdirent dans cette sanglante journée tout leur canon, beaucoup de drapeaux & d'étendarts. Douze mille des leurs restèrent sur le champ de bataille,

ſans les bleſſés, & les priſonniers que l'on fit ſur eux, & parmi les morts de diſtinction ſe trouva Pappenheim, qui bleſſé d'un coup de canon mourut le lendemain.

Les Suédois paſſèrent cette nuit ſur le champ de bataille dans un morne ſilence, victorieux, mais affligés de la mort de leur bon Roi. Le lendemain ils marchèrent à Leipzig, & s'emparèrent de cette ville, que les Impériaux avoit abandonnée, pour ſe retirer précipitamment en Bohème.

Voilà le récit fidelle de cette ſanglante bataille, qui ſera à jamais célèbre par la perte, que l'on y fit de Guſtave Adolphe, qui a été un des plus grands hommes de guerre, qui ayent jamais paru.

J'ai ſuivi indifféremment les divers Auteurs, qui en ont parlé, que j'ai tâché de coudre enſemble le mieux que j'ai pu, & je n'ai rien avancé, que ce qui a été le plus avéré.

Quelques réflexions ſur cette bataille finiront ce chapitre.

D'abord l'on remarquera qu'à cette bataille, ainſi qu'à celle de Leipzig, les Impériaux étoient en beaucoup plus grand nombre (*a*), placés dans un terrain extrê-

(*a*) Quand on dit que les Impériaux étoient en plus

mement avantageux, & ayant du gros canon avec eux: ils avoient encore à leur tête un Général habile, qui, ainsi que Tilly, n'avoit jamais été battu, parcequ'il n'avoit jamais trouvé de compétiteur assez habile, pour pouvoir lui tenir tête, mais il le rencontra dans cette journée de Lutzen, en la personne de Gustave Adolphe, qui le vainquit.

Le Roi de Suéde n'avoit que vingt mille hommes. Mais il suppléa au nombre par la disposition, par le courage, & par la discipline de ses troupes. Que d'obstacles ce Héros n'eut-il pas à surmonter! Il lui fallut passer, pour aller à l'ennemi, ces deux grands fossés, qui couvroient leur front, garnis d'un bon nombre de mousquetaires, & défendus par sept piéces de canon; les Suédois souffrirent beaucoup, mais ne se dérangèrent jamais: car leur discipline étoit telle, que l'on pouvoit bien leur tuer du monde, mais on ne pouvoit pas les mettre en désordre.

---

grand nombre que les Suédois à la bataille de Leipzig, on n'entend point parler des quinze mille Saxons, puisqu'ils lachèrent d'abord le pied, sans rendre le moindre combat.

Leur gauche même, qui fut si maltraitée par le gros canon de la droite des Impériaux, fut obligée, il est vrai, de reculer un moment, ne pouvant plus soutenir un si grand feu, mais elle ne fut jamais mise en déroute, & elle parvint à la fin en redoublant de courage, & en sachant toujours bien garder son ordonnance; elle parvint, dis-je, à s'emparer de ce gros canon, & à battre cette droite, qui lui étoit opposée.

Cependant, ce n'est rien encore, que d'avoir battu une armée supérieure en nombre, de l'avoir chassée hors du champ de bataille, de s'être emparé de son canon, & de plusieurs trophées militaires. Ces braves & intrépides Suédois, après cinq heures de combat, sont prêts encore dans un moment à recommencer sur nouveaux frais: & c'est dans ce second combat qu'ils se montrent plus que jamais dignes soldats du grand Gustave, ils vengent, en battant une seconde fois leurs ennemis, la mort de leur Maître, & élèvent sur sa tombe des trophées vraiment dignes de sa grande ame.

Venons à Wallenstein. Mr. Folard lui reproche ces gros bataillons carrés. Comme il parle en homme entendu, on peut voir

dans son traité de la colonne ce qu'il en dit.

Quant à la cavalerie, sa disposition fut assurément un peu meilleure que celle de Tilly à Leipzig, ses escadrons furent à la vérité encore de plus de la moitié trop gros, mais il les rangea sur deux lignes, & laissa les intervalles nécessaires pour qu'une ligne put succéder à l'autre. Il auroit sans doute beaucoup mieux fait, s'il avoit formé de plus petits escadrons, & que les ayant rangés en échec, il eut un peu plus rapproché les deux lignes, avec ordre d'attaquer la cavalerie Suédoise à mesure qu'elle auroit passé le fossé. Il auroit encore pu se ranger en ligne pleine, pour agir tout d'un coup & avec force, contre les petits escadrons du Roi de Suéde, en gardant quelques escadrons en arrière, pour soutenir ses brigades d'infanterie, qui devoient avoir grand besoin de protection; mais dans ce cas il auroit dû faire mettre pied à terre à ses carabins ou arquebusiers à cheval, ou du moins se bien garder de ne pas les placer au devant de sa ligne. C'est à ces carabins que Montécuculi attribue la défaite de la cavalerie de Wallenstein à cette journée de Lutzen (*a*).

(*a*) " Les arquebusiers ou carabiniers (dit ce

Mais, si je dois dire ce que j'en pense, je crois qu'il y eût aussi un peu de lâcheté de la part de ces cuirassiers Impériaux, & qu'ils ne firent pas tout-à-fait leur devoir en gens courageux (a) ; si cependant l'on peut reprocher à de nouveaux cavaliers de n'avoir pas mieux fait; car il devoit y avoir beaucoup de soldats de nouvelle levée parmi eux, & si cela étoit, je trouve leur excuse dans ces paroles du Maréchal de Saxe, qui dit, qu'en fait de cavalerie en temps de guerre, *tout ce qui est recrues n'y vaut absolument rien* : ce n'est donc que dans ces fautes compliquées, c'est-à-dire :

1.° Dans le désordre, que causèrent les mousquetaires ou carabins en se retirant.

2.° Dans la grosseur énorme, & dans

" grand homme) ne peuvent faire un corps solide, ni " attendre de pied ferme le choc de l'ennemi ; c'est " pourquoi il ne seroit pas à propos d'en avoir un grand " nombre dans une bataille : car si l'ennemi les presse, " & qu'ils se retirent si vîte, que cela ait l'air d'une " fuite, ils font perdre courage aux autres, ou bien " ils les heurtent, & se renversent sur eux. C'est-ce qui " détermina Wallenstein de les proscrire de l'armée " après la funeste expérience qu'il en fit à la bataille " de Lutzen l'an 1632. " *Mémoir. de Montécuculi tom.* 1, *pag.* 18.

(a) Wallenstein après la bataille fit trancher la tête à divers Officiers de cavalerie, & fit même exécuter quantité de simples cuirassiers.

la figure disproportionnée de ces escadrons qui rangés ainsi, ne pouvoient combattre qu'avec bien du désavantage.

3.° Dans le peu de courage, qu'ils firent paroître dans l'action. C'est dans toutes ces fautes, dis-je, qu'il faut chercher la raison de la défaite de cette cavalerie de Wallenstein, & non dans ces pelotons, que Gustave Adolphe inséra dans ses escadrons, qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, ne paroissent pas seulement l'avoir suivi, lorsqu'il chargea les escadrons Impériaux (*a*); car de toutes les rélations, qui ont parlé de ce fait mémorable, il n'en est aucune, qui fasse encore mention de ces pelotons, après que le combat fut engagé; il n'y a que Mr. Folard, qui nous assûre, que si les pelotons de mousquetaires entrelassés entre les intervalles des escadrons Suédois, ne se fussent jetés entre les distances de ceux des ennemis, la cavalerie Suédoise n'en eut pu soutenir le choc. " Au moment qu'on en vint aux mains, " ces pelotons se trouvant entre les flancs " des Impériaux les accablèrent d'un feu

(*a*) Je crois que ces pelotons suivirent les escadrons du Roi jusqu'au fossé, que là ils protegèrent par leur feu leur passage, & qu'ensuite ils se retirèrent derrière les ailes de l'infanterie.

" terrible de mousquetades, qui les mirent
" en désordre; méthode que ce grand Roi
" n'oublia jamais dans tous les combats,
" qu'il a donnés, pratiquée par les plus
" grands Capitaines anciens & modernes,
" & si peu connue aujourd'hui, qu'on trou-
" ve étrange, que nous osions la propo-
" ser (*a*). "

En vérité si l'on proposoit à des fantassins, de se placer par pelotons dans les intervalles d'un nombre d'escadrons, qui seroient destinés pour aller attaquer vigoureusement les ennemis, & pour ensuite au moment du choc se porter dans ceux-ci, & les accabler de leurs mousquetades, je crois bien qu'ils seroient très-fachés d'une telle commission, quoiqu'ils eussent une bayonnette de plus que ceux de Gustave Adolphe; ils ne manqueroient pas du moins de prier cette cavalerie de ne pas aller un trop grand train, afin d'être moins essouflés en arrivant sur l'ennemi.

Mais parlons sérieusement, & finissons ce chapitre. Je crois bien que Gustave Adolphe, aussi savant dans l'art militaire qu'il étoit, & connoîssant tout l'avantage que

(*a*) *Folard tom.* 1. *pag.* 92.

l'on peut ſe procurer, en faiſant ſoutenir une arme par l'autre, ſe ſervit ſouvent de ſon infanterie pour ſoutenir, & fortifier ſa cavalerie, qui fut toujours en plus petit nombre que celle des ennemis; & c'eſt encore ce que tout habile Général fera en pareil cas: par exemple, on fera très-bien de faire ſoutenir par de l'infanterie une aile de cavalerie appuyée à un bois, pour prévenir toute ſurpriſe de la part de l'ennemi; on en fera de même, ſi cette aile étoit appuyée à une rivière, ou à un ruiſſeau, dont les bords ſeroient couverts de brouſſailles, afin de la défendre contre de l'infanterie ennemie, qui pourroit ſe porter de l'autre côté pour la fuſiller en flanc; on peut encore mettre des corps d'infanterie aux extrémités des ailes de la cavalerie, comme on le voit par un plan tracé dans les inſtructions militaires du Roi de Pruſſe à ſes Généraux (*a*).

1.° Pour empêcher par le feu de leur canon, & de leur mouſqueterie, que la cavalerie ennemie ne vous approche avec avantage.

2.° Si

(*a*) *Inſtr. milit. pl. XIII.*

2.° Si malheureusement votre cavalerie est battue, l'ennemi n'osera point la poursuivre de peur de se mettre entre deux feux.

Enfin on pourra encore en placer dans les intervalles des escadrons, mais cela sera, quand vous serez si foible en cavalerie, que vous n'oseriez marcher le premier à l'ennemi, ou que toute votre infanterie sera elle-même si bien postée, qu'elle aura un très-grand avantage de l'attendre de pied ferme. Alors, dis-je, on pourra entremêler des pelotons, ou même des bataillons, si l'on veut, parmi les escadrons, lesquels vous protégeant par leur feu, pourront mettre du désordre dans ceux des ennemis, qui s'avancent vers vous, & vous procurer par là quelque avantage, dont vous profiterez, en les attaquant eux-mêmes dans ce moment de désordre; mais dans aucun cas vos pelotons ne vous suivront, pour passer dans les intervalles des escadrons ennemis au moment du choc, comme le veut Mr. Folard; car au premier pas, que vous ferez en avant, ils doivent se retirer derrière l'aile de l'infanterie, & je le répète encore, il seroit ridicule de le prétendre autrement; ainsi que de croire qu'ils pussent être de quelque utilité, quand même ils

arriveroient jusqu'à joindre les escadrons ennemis.

Une preuve d'ailleurs bien convaincante, que les pelotons des Suédois ne suivirent pas les escadrons, quand le Roi à leur tête tomba avec tant de furie (comme dit la rélation du Comte de Kevenhuller) sur ceux de la gauche des Impériaux, qu'il les rompit & les renversa sur la seconde ligne, je la trouve : 1.° Dans le silence de cet auteur, qui ne parle point de ces pelotons, qu'il n'auroit pas oublié, s'ils avoient tout fait, comme le prétend notre Chevalier. 2.° Je la trouve encore dans cette furie même, avec laquelle il dit, que Gustave Adolphe attaqua; car il est impossible que les pelotons l'ayent pu suivre.

Si nous nous tournons du côté de l'historien, nous voyons aussi, que le Roi ayant été blessé d'un second coup de mousquet, dont la balle lui traversa les reins, tomba à terre, & fut long-tems foulé aux pieds des chevaux.

En vérité peut-on croire après cela, que s'il y avoit eu de l'infanterie parmi ces escadrons, qu'elle n'eût pas tout de suite emporté le Roi blessé; & qu'elle l'eût tranquillement laissé fouler par les chevaux?

Enfin pour appuyer davantage toutes les raiſons, que je viens de déduire, contre le ſentiment de Mr. Folard, ſur le mélange des pelotons d'infanterie parmi les eſcadrons, je finirai ce chapitre par deux paſſages extraits des mémoires ſur l'art de la guerre de Mr. le Maréchal de Saxe.

" Il y en a, qui veulent mettre des pe-
" tites troupes d'infanterie dans les inter-
" valles de la cavalerie ; cela ne vaut rien.
" La foibleſſe de cet ordre intimide ſeule
" ces troupes d'infanterie, parceque ces
" pauvres miſérables ſentent qu'ils ſont per-
" dus, ſi la cavalerie eſt battue ; & cet-
" te cavalerie, qui s'eſt flattée de leurs
" ſecours, dès qu'elle fait un mouvement
" un peu bruſque (ce qui eſt de ſon eſ-
" ſence) ne la voyant plus, eſt toute dé-
" concertée ; ſi votre aile de cavalerie eſt
" battue, l'ennemi vous prend tout à l'ai-
" ſe en flanc, & cela dans le moment (*a*).

" D'autres lardent l'infanterie avec des
" eſcadrons de cavalerie ; cela ne vaut rien
" du tout, parceque, lorſque l'infanterie en-
" nemie vient vous attaquer, elle tire éga-
" lement ſur ces eſcadrons comme ſur l'in-

(*a*) *Mémoir. ſur l'art de la guerre chap.* 4. *pag.* 63. 64.

" fanterie ; s'il y a des chevaux de tués, " la confusion s'y met bientôt, ces trou- " pes de cavalerie lâchent le pied, il n'en " faut pas davantage pour faire tourner " la tête à l'infanterie & la faire fuir auf- " si (*a*). " Par les deux passages que je viens de citer, on voit combien ce grand Général désapprouve toute sorte de mélanges entre ces deux armes, qui doivent à la vérité se soutenir l'une l'autre ; mais que l'on doit bien se garder de jamais mêler ensemble, pour les faire combattre ainsi pêle-mêle (*b*).

(*a*) *Ibid. pag.* 64.

(*b*) Un des plus fermes partisans du sistème de Folard, & qui, à mon avis, a non seulement suivi la route tracée par cet habile tacticien, mais qui l'a encore de beaucoup aplanie en remédiant à divers inconvéniens qui s'y rencontroient, n'a cependant point eu de répugnance de s'écarter de son maître, sur l'article du mélange des armes : il a vu en militaire éclairé, combien il étoit moins embarrassant & plus avantageux de faire soutenir l'infanterie par la cavalerie, que celle-ci par l'autre, en conséquence il a placé derrière ses colonnes, ou *plésions* comme il les appelle, des pelotons de grenadiers à cheval, qui pourront assurément être de la plus grande utilité, d'autant plus qu'ils ne peuvent jamais causer le moindre embarras dans un ordre aussi solide, & aussi peu composé que le sien, & c'est une des grandes attentions qu'il faut avoir, pour se procurer un avantage vraiment constant & solide, par le soutien réciproque de ces deux armes. *Voy. Projet d'un ordre françois en tactique.*

CHAPITRE VIII.

Divers exemples extraits de l'histoire, qui prouvent combien il est avantageux d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers intelligens & hardis.

L'Avantage d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers intelligens & hardis est si considérable, qu'il me paroît qu'un Général en chef ne sauroit jamais apporter assez de soins, pour bien connoître les sujets qu'il destine à un tel commandement pour un jour d'affaire; & l'usage, qui veut qu'un tel poste soit donné à tour d'ancienneté, est un inconvénient des plus dangereux. Car il est bien sûr que tous les Officiers n'ont pas l'intelligence de connoître les instans heureux, qui se présentent à eux, ni la hardiesse nécessaire de les saisir à tems sans balancer.

Aussi l'histoire fourmille-t-elle d'exemples, des plus beaux exploits, faits par les uns & manqués par les autres. En voici quelques-uns, qui viennent à propos pour confirmer ce que j'avance.

Philopœmen, au raport de Polybe, décida de la victoire en faveur d'Antigonus à la bataille de Selasie, pour avoir su saisir l'instant favorable d'attaquer avec le peu de cavalerie, qu'il avoit sous ses ordres, l'aile droite de l'armée de Cléomène. Ce jeune homme s'étant aperçu d'une faute commise par le Général, qui commandoit la cavalerie de la droite du Roi Cléomène, en avertit incontinent Alexandre, qui commandoit l'aile gauche de la cavalerie d'Antigonus. Mais (dit Polybe, & Plutarque après lui) ce Général ne daigna pas seulement l'écouter, par la raison, qu'il n'avoit jamais commandé en chef, & qu'il étoit fort jeune. Cependant Philopœmen n'étant pas homme à laisser échaper un moment si heureux & si décisif, s'ébranle aussi-tôt avec son seul escadron, attaque les ennemis & les défait. Aussi le Roi Antigonus fut-il après le combat lui rendre la justice, qu'il méritoit. Plutarque nous dit, qu'Antigonus ayant remporté cette victoire signalée, tendit un piége à ses Macédoniens, pour savoir au vrai, à qui il en étoit redevable: « Faisant semblant « d'être fâché, il demanda à Alexandre, « qui commandoit sa cavalerie, pourquoi

« il avoit attaqué avant le signal contre « l'ordre, qu'il avoit donné : Alexandre « lui répondit, que ce n'étoit pas lui, qui « avoit commencé le combat, mais un « jeune soldat Mégalopolitain, & qu'il l'a- « voit fait contre ses ordres.

« Eh bien! (reprit Antigonus) ce jeune « homme en saisissant l'occasion, s'est con- « duit en grand Capitaine, & vous Capi- « taine, vous vous êtes conduit en jeune « homme (a).

Voici un autre exemple, & celui-ci est d'autant plus remarquable, qu'il nous présente à la fois deux chefs, un très-intelligent & prompt à saisir l'instant heureux, & l'autre, le laissant échaper très-mal à propos, je le tire du récit, que nous fait Polybe, de la bataille de Raphie, entre Antiochus Roi de Syrie, qu'il a plu à quelques-uns d'appeller le Grand, & Ptolémée Philopator Roi d'Egypte. Leurs armées se rencontrèrent dans une belle plaine auprès de Raphie; l'infanterie des deux côtés étoit au centre, & la cavalerie sur les ailes.

Du côté de Ptolémée; ce Roi comman-

(a) Voyez Plutarque vie de Philopœmen. Polybe liv. 2, chap. 14.

doit en perſonne ſon aile gauche, & Polycarte ſous ſes ordres commandoit deux mille chevaux, qui étoient couverts par quarante éléphans, le centre étoit conduit par Phoxidas, & la cavalerie de la droite, ayant trente trois éléphans au devant d'elle, étoit commandée par l'habile Echécrates.

Du côté d'Antiochus, ſoixante éléphans couvroient ſon aile droite, derrière les éléphans étoient quatre mille chevaux, deux mille en ligne, & deux mille rangés en crochet, qui ne devoient ſe montrer qu'au moment de l'attaque.

Le Roi étoit à leur tête avec ſon Général Antipater, l'infanterie du centre étoit ſous les ordres de Battacus, & l'aile gauche, où il y avoit auſſi des éléphans, étoit commandée par Thémiſon.

Après que les deux Rois eurent exhorté leurs ſoldats à faire leur devoir, on ſonna la charge.

Les éléphans de la droite d'Antiochus, avec ceux de la gauche de Ptolémée, commencèrent l'action, mais ceux du Roi de Syrie eurent l'avantage, & mirent en fuite ceux de Ptolémée, qui ſe jetèrent ſur leurs propres troupes, & la garde même

du Roi en fut renversée. Antiochus en même tems chargea avec ses quatre mille chevaux l'aile gauche des ennemis, qui fut entièrement défaite, & prit la fuite. Alors ce Monarque, au lieu de tourner tout court sur le flanc de la phalange, s'amusa très-inconsidérement à poursuivre les fuyards, auxquels il n'auroit dû mettre que quelques escadrons aux trousses, pour les empêcher de se rallier.

Echécrates, qui étoit à la tête de la cavalerie de la droite de Ptolémée, s'apercevant de la faute du Roi de Syrie, ne perdit point de tems; mais par une savante manœuvre faite à propos il évita les éléphans de l'aile gauche d'Antiochus, & tomba sur sa cavalerie, qu'il prit en même tems en flanc & en queue, & la défit entiérement: cependant Ptolémée, qui s'étoit retiré derrière sa phalange, reprenant courage, s'avança au centre pour se faire voir à ses troupes, & ranimer leur ardeur. Elles marchèrent aussi-tôt piques baissées contre les Syriens, qui d'abord soutinrent leur choc, & firent ferme quelque tems; mais Echécrates, qui avoit entièrement mis en déroute la cavalerie de la gauche, revira sur eux: alors attaqués en front par

la phalange, & en queue par la cavalerie, ils prirent la fuite, & la déroute fut générale. Antiochus, qui se croyoit victorieux, parcequ'il avoit défait l'aile gauche des ennemis, fut très-surpris, quand ses troupes, qui se sauvoient, lui apprirent l'entière déroute de son armée. Dans ce moment il s'aperçut, mais un peu trop tard, de la faute, qu'il avoit faite en abandonnant son armée pour courir après des fuyards.

Par les deux exemples, que je viens de rapporter, on voit de quel avantage il est, d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers tels, que Philopœmen, & Echécrates, qui sachant profiter des momens heureux pour fondre sur l'ennemi, décident souvent du sort des batailles.

C'est encore ainsi, que le jeune Crassus par un mouvement fait à propos, décida de la victoire en faveur de César dans la bataille, qu'il livra à Arioviste (*a*).

Si de l'histoire ancienne nous passons à celle de nos jours. A Rocroi Mr. De Gassion, qui avoit été placé par le Duc d'Enguien, qui se connoissoit en hommes, à la tête des escadrons de la droite de la

(*a*) *Commentaires de César guerre des Gaules liv.* 1.

première ligne, manœuvra si bien & tourna si leitement le flanc gauche de l'armée Espagnole, que ce mouvement fait à propos fut le commencement de la victoire. Aussi ce grand Prince, qui avoit fait lui-même des prodiges de valeur, & qui seul de toute l'armée avoit surpassé Gassion, fut-il après la bataille, rendre à ce brave Officier la justice qu'il méritoit (a).

Le Duc d'Enguien (dit l'éloquent Désormaux, dont je transcris ici le passage) " Le Duc d'Enguien alors certain de la " victoire la plus entière, tombe à genoux " avec toute son armée sur le champ de " bataille, pour en rendre hommage à " l'Arbitre Souverain des Empires. Ce pre- " mier devoir rempli, il se jette au col de " Gassion, l'embrasse, & lui promet au " nom du Roi le bâton de Maréchal de " France, dont il fut en effet honoré à " la fin de la campagne (a) ".

A la bataille d'Almanza, livrée en 1707. par le Maréchal de Berwik à Milord Galloway: déjà l'infanterie Angloise avoit pé-

(a) *Hist. du Grand Condé par Désormeaux tom. 1, pag. 96. ed. de Paris in 12. 1766.*

(b) *Voyez aussi Quinci hist. milit. tom. 1, pag. 5. & 6.*

nétré le centre de l'armée des deux Couronnes, quand le Duc d'Avrey, qui commandoit la cavalerie de l'aile gauche, ayant renversé les escadrons ennemis, tomba si à propos sur le flanc découvert de cette infanterie, qu'il arrêta dans un moment ses progrès. " A cette bataille, " dit Mr. Folard, le centre fut enfoncé, " & l'on vit le moment, où il alloit être " entièrement séparé des ailes. (a) " Mais l'habileté du Maréchal de Berwik, le mouvement fait à propos, & le courage intrépide du Duc d'Avrey, remédièrent au désordre & décidèrent de la victoire, qui fut des plus complètes.

Il ne faut cependant pas croire, que le courage seul suffise pour de pareils exploits. Non, il faut avec du courage avoir de la conduite, & de l'intelligence (b).

(a) *Préface du tom.* 1.

(b) Un exemple mémorable, & peut-être unique, qui prouve combien la valeur sans la conduite est peu de chose, on le trouve dans l'histoire des révolutions d'Angleterre, dans la personne du Prince Robert neveu du Roi Charles I., qui dans trois batailles consécutives, tomba toujours dans la même faute. La première à la bataille d'Edgehill, où ce Prince, qui commandoit l'aile droite de l'armée Royale, fondit avec tant d'impétuosité à la tête de ses escadrons sur la gauche des ennemis, commandée par Ramsei, qu'il la renversa, &

Un Officier de cavalerie, qui iroit en étourdi attaquer tête baissée, & sans ordre une troupe ennemie, pourroit réussir par hazard, car la fortune est souvent pour les

---

la mit en déroute : mais il ne fut point profiter de son avantage, car au lieu de tourner court sur l'infanterie dépouillée de son aile, il se mit à poursuivre les fuyards, ce qui fut cause que le Roi pensa perdre la bataille, laquelle resta indécise. « Si le Palatin (dit le Père d'Orleans cité par Mr. Folard) eût eu moins de feu, « s'il se fut moins laissé emporter, & qu'au lieu de « pousser si loin des fuyards, qui ne pouvoient plus « nuire, il fut revenu sur ses pas, & qu'il eût replié « sur l'infanterie rebelle depouillée de son aile, dès lors « l'action, & la guerre étoient finies, le Roi étoit « maître.

La seconde faute commise fut à la bataille de Mortonmer donnée le premier Juillet 1644., où ce Prince commandoit en chef; il commença par faire la faute de ne pas attendre Monrose, qui lui amenoit un gros corps de troupes, & cela sans aucunes bonnes raisons, & contre le sentiment de tous ses Généraux; ensuite s'étant placé à la tête de sa cavalerie de la gauche, il fut victorieux de son côté, & même toute l'armée des rebelles étoit déjà en déroute. Si ce Prince ne se fût pas éloigné de son armée pour courir après des fuyards, il n'y avoit plus de ressource pour eux. Cromwel qui étoit à cette bataille s'étant apperçu & de la faute du Prince, & du peu d'ordre de l'armée victorieuse, quoique blessé, ramassa ce qu'il put de troupes, rattaqua en bon ordre l'ennemi victorieux, qui n'en gardoit plus, & remporta une victoire complète.

« Le Prince Robert (dit l'Auteur déjà cité) ayant « trop loin suivi les fuyards à son ordinaire, trouva à « son retour la victoire entre les mains de ses ennemis.

Il paroît qu'après ces malheurs il auroit dû au moins profiter de ses fautes, mais point du tout, le Prince

téméraires ; mais que ne feroit-il pas, s'il joignoit une bonne conduite, & de l'intelligence à cette valeur si estimable, & sans laquelle on n'entreprend jamais rien de hardi? Si, dis-je, il réunissoit en lui ces trois qualités? Le courage, pour ne jamais voir rien d'impossible dans tout ce qui peut être exécuté. La conduite, afin de se contenir toujours dans les bornes d'une valeur raisonnée, & l'intelligence, pour savoir saisir à propos les momens favorables. De tels Officiers de cavalerie sont assez rares, mais d'une grande importance dans les

---

Robert étoit incorrigible; car la campagne d'après à la bataille de Nazeby l'armée du Roi étant en présence des rebelles commandée par Fairfax, & Cromwel.

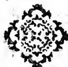
" Le Prince Robert à son ordinaire fondit sur l'aile " d'Ireton avec une impétuosité que nul effort ne put " retenir : en un moment on la vit rompue, peu après " en déroute, & bien-tôt en fuite. Si l'ardent Prince " eut été corrigible au moins la troisième fois, si au " lieu de se laisser emporter à suivre trop loin des " fuyards, il fut revenu sur ses pas, c'étoit fait de l'ar- " mée ennemie ; mais ne l'ayant pas fait, observe Mr. " Folard, Cromwel fit à son aile ce que l'autre auroit " dû faire à la sienne : il laissa fuir l'aile, qui lui étoit " opposée, & qu'il avoit battue, & repliant tout court " sur l'infanterie, la prit en flanc & en queue, & quel- " qu'effort, que fit le Roi, il fut totalement battu, & " de la manière du monde la plus complète.

Fol. tom. 5. pag. 378. Révol. d'Angl. par le P. d'Orleans liv. 9. pag. 55. ed. in-4. tom. 2. à la Haye 1729.

armées ; auſſi l'on ne ſauroit jamais trop faire pour en multiplier le nombre.

Le Roi de Pruſſe, qui juge par avance, de quelle utilité ils peuvent être pour un jour d'affaire, dit, que dans les plaines il faut toujours mettre derrière le centre des bataillons une réſerve de cavalerie, & que cette cavalerie doit être commandée par un Officier de tête (*a*), parcequ'il faut, qu'il agiſſe par lui-même, ſoit pour porter à-tems du ſecours à une aile, qui pourroit en avoir beſoin, ſoit pour prendre en flanc les bataillons ennemis, ſi l'occaſion s'en préſente, & enfin pour profiter des momens favorables, qui ſe rencontrent, où ſouvent un petit ſecours arrivé à propos, change, ou décide entièrement les affaires.

(*a*) *Inſtr. milit. art.* 22.



CHAPITRE IX.

Belle retraite du Général Schoulembourg dans les plaines de la Pologne.

Exagérations de Mr. Folard sur cette retraite.

Monsieur Folard cite avec raison pour l'honneur de ses colonnes la belle retraite, que fit le Général de Schoulembourg dans les plaines de la Pologne, quand poursuivi par Charles XII., qui le chargea à diverses reprises à la tête de sa cavalerie, il passa l'Oder en sa présence.

Je ne disputerai point à Mr. Folard, ni que cet habile Général n'ait très-à-propos formé de toute son infanterie une bonne colonne, ni même, que la colonne ne soit peut-être la disposition la plus convenable, que l'on puisse donner à une troupe d'infanterie, qui est obligée de hazarder une retraite en présence de la cavalerie.

Je conviendrai encore volontiers avec lui, que cette retraite peut entrer dans le nombre

nombre des plus fameuſes, dont l'hiſtoire nous faſſe mention: mais que Mr. le Chevalier n'ait point altéré un peu la vérité, que ſon récit ſoit bien fidelle, c'eſt ce que je ne ſaurois lui accorder. Il s'agit dans cette affaire d'une colonne d'infanterie, qui combat contre une troupe de cavalerie, & cela ſuffit pour que je me défie un peu de ce qu'il dit. Il me ſemble de voir une marâtre, qui décide entre ſon propre fils, & le fils de ſon époux. Dumoins eſt-il ſûr que le très-éloquent & véridique hiſtorien de la vie de Charles XII. rapporte ce fait tout différemment. Cet Auteur célèbre ne prend aſſûrément aucun intérêt ni à la colonne du Général Saxon, ni aux eſcadrons du Monarque Suédois, la vérité ſeule le guide, & il a écrit ſur un journal, qui lui fut envoyé par le Maréchal de Schoulembourg lui-même, comme on peut le voir par ſa lettre du 15. Septembre 1740. adreſſée à ce Général, où il lui dit en propres termes: *Je reformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de Votre Excellence.* Il eſt donc plus naturel d'en croire un hiſtorien très-inſtruit, & reconnu pour impartial dans tout ce qu'il rapporte, par préférence à notre Auteur militaire,

qui non content de nous prôner les avantages réels de ſes colonnes, voudroit encore nous les faire croire capables d'éxécuter des miracles, & qui d'ailleurs eſt bien aiſe de mortifier un peu la cavalerie, quand l'occaſion s'en préſente.

Je vais donc rapporter ici les deux paſſages mot-à-mot, d'après leurs Auteurs; & le lecteur jugera, ſi j'ai tort de reprocher à Mr. Folard d'exagérer cette retraite.

" Le Général Schoulembourg (dit Mr.
" Folard) ſe retirant par les plaines de la
" Pologne avec un corps d'infanterie d'en-
" viron quatre à cinq mille hommes, ſe
" vit tout d'un coup attaqué dans la mar-
" che par huit mille chevaux de cavalerie
" Suédoiſe, & l'intrépide Roi de Suéde
" Charles XII. à la tête. Cet habile chef
" Saxon, brave & expérimenté, ne ſe
" déconcerte point, & fait voir tout ce
" que peut un eſprit éclairé, ſecondé d'un
" grand courage & de la confiance de ſes
" troupes. Il ſe range en colonne, ſe frai-
" ſe de tout ce qu'il a d'armes de lon-
" gueur, hallebardes, pertuiſannes & eſ-
" pontons, & ſe prépare à une vigoureuſe
" réſiſtance; il eſt bientôt joint, & dans
" l'inſtant attaqué: il ſoutient le choc

" de cette cavalerie avec tout l'ordre &
" la valeur poſſible. La cavalerie Suédoiſe
" eſt repouſſée, le Roi ne ſe rebute pas;
" il étend ſes eſcadrons & environne cet-
" te colonne de toutes parts, elle fait fa-
" ce par tout: le combat recommence avec
" la même fureur, le Monarque s'abandon-
" ne ſur cette colonne, & la charge à
" différentes repriſes. Il trouve un coura-
" ge & une obſtination égale à la ſien-
" ne; il ſe laſſe enfin de tant de charges
" inutiles & ſans effet, & Schoulembourg
" continue ſa marche juſqu'à un ruiſſeau,
" qu'il paſſe à la faveur de la nuit, &
" du feu d'un moulin où il avoit jeté
" quelque infanterie (*a*)".

Tout eſt prodige dans cette rélation de Mr. Folard, & je trouve ce qu'il nous dit ſi ſurprenant, qu'il me ſemble lire l'*Arioſte*, le *Pulci* ou quelqu'autre Poëte Italien, dans les deſcriptions, qu'ils nous font de certaines batailles, où ſouvent leurs Héros ſe défendent tous ſeuls contre des armées entières.

C'eſt ainſi, que ſelon Mr. Folard, le Général Saxon, qui n'avoit qu'environ *quatre*

(*a*) *Fol, traité de la colonne tom.* 1. *pag.* 84.

à cinq mille hommes, se voyant attaqué dans une rase campagne par *huit mille chevaux Suédois*, se range en colonne, & tient tête à tout ce qui se présente à lui. En vain le Roi de Suéde l'entoure de tous côtés, cela ne l'empêche point de faire sa retraite: *Charles XII. se lasse enfin* (dit Mr. Folard) *de tant de charges inutiles & sans effet, & Schoulembourg continue sa marche.*

S'il existoit encore quelques Officiers de ceux, qui avoient connu & servi sous ce Monarque, je ne sais s'ils conviendroient que ce Prince le plus intrépide guerrier qui ait peut-être jamais existé, fut si aisé à se lasser dans ses attaques, lui qu'aucun danger, aucune difficulté ne rebutèrent jamais; qui bien loin delà, plus il en rencontroit, & plus il s'obstinoit à les vaincre.

Il est donc probable, que si le Général Saxon vint enfin à bout de faire sa retraite, ce ne fut qu'à bonnes enseignes, & non que Charles XII. fut homme à se rebuter dans ses attaques, car s'il avoit pu toujours recharger, il auroit perdu jusqu'au dernier de ses soldats, plutôt que de céder, & l'habile chef Saxon n'ignoroit pas à quel homme il avoit à faire; aussi mit-il toute

ſon étude à ménager ſi bien ſon terrain, que Charles XII. ne put jamais ni l'entourer, ni lui couper tout-à-fait chemin à la retraite. Il ſut en habile homme ſacrifier à propos une partie de ſes troupes pour ſauver le reſte.

Voici, comment l'Auteur de l'hiſtoire de Charles XII. rapporte ce fait. Il méritoit ſans doute d'être tranſmis à la poſtérité par une plume auſſi célèbre.

« Auguſte confia pour quelque tems le
« commandement de ſon armée au Comte
« de Schoulembourg Général très-habile,
« & qui avoit beſoin de toute ſon expé-
« rience à la tête d'une armée découragée.
« Il ſongea plus à conſerver les troupes de
« ſon maître, qu'à vaincre ; il faiſoit la
« guerre avec adreſſe, & les deux Rois
« avec vivacité. Il leur déroba des mar-
« ches, occupa des paſſages avantageux,
« ſacrifia quelque cavalerie pour donner le
« tems à ſon infanterie de ſe retirer en
« ſûreté. Il ſauva ſes troupes par des re-
« traites glorieuſes, devant un ennemi,
« avec lequel on ne pouvoit guères alors
« acquérir que cette eſpèce de gloire.

« A peine arrivé dans le Palatinat de
« Poſnanie, il apprend que les deux Rois

" qu'il croyoit à cinquante lieues de lui, " avoient fait ces cinquante lieues en neuf " jours. Il n'avoit que *huit mille fantassins* " *& mille cavaliers* (a); il falloit se sou- " tenir contre une armée supérieure, con- " tre le nom du Roi de Suéde, & con- " tre la crainte naturelle, que tant de dé- " faites inspiroient aux Saxons. Il avoit " toujours prétendu, malgré l'avis des Gé- " néraux Allemans, que l'infanterie pou- " voit résister en pleine campagne, même " sans chevaux de frise, à la cavalerie: " il en osa faire ce jour-là l'expérience " contre cette cavalerie victorieuse com- " mandée par deux Rois, & par l'élite " des Généraux Suédois. *Il se posta si avan-* " *tageusement, qu'il ne put être entouré.* " Son premier rang mit un genou en ter- " re, il étoit armé de piques, & de fu- " sils; les soldats extrêmement serrés pré- " sentoient aux chevaux des ennemis une " espèce de rempart hérissé de piques, & " de bayonnettes: le second rang un peu " courbé sur les épaules du premier, tiroit " par-dessus, & le troisième faisoit feu en " même tems derrière les deux autres. Les

(a) Il n'étoit donc pas tout-à-fait dépourvu de cavalerie.

" Suédois fondirent avec leur impétuofité " ordinaire fur les Saxons, qui les atten- " dirent fans s'ébranler : les coups de fu- " fil, de pique, & de bayonnette effarou- " chèrent les chevaux, qui fe cabroient au " lieu d'avancer. Par ce moyen les Sué- " dois n'attaquèrent qu'en défordre, & les " Saxons fe défendirent en gardant leurs " rangs. Il en fit un bataillon carré long " (*a*), & quoique chargé de cinq bleffu- " res, il fe retira en bon ordre en cette " forme au milieu de la nuit, dans la pe- " tite ville de Gurau, à trois lieues du " champ de bataille. A peine commençoit- " il à refpirer dans cet endroit, que les " deux Rois paroiffent tout-à-coup derriè- " re lui.

" Au delà de Gurau, en tirant vers " le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, " à travers duquel le Général Saxon fau- " va fon infanterie fatiguée. Les Suédois " fans fe rebuter le pourfuivirent par le " bois même, avançant avec difficulté dans " des routes à peine pratiquables pour des " gens de pied. Les Saxons n'eurent traverfé " le bois que cinq heures avant la cavalerie

(*a*) C'eft-à-dire il fe forma en colonne.

" Suédoise ; au sortir de ce bois coule la ri-
" vière de Parts au pied d'un village nom-
" mé Rutsen. Schoulembourg avoit envoyé
" en diligence rassembler des bateaux ; il
" fait passer la rivière à sa troupe, qui
" étoit déjà diminuée de moitié. Charles
" arrive dans le tems que Schoulembourg
" étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur
" n'avoit poursuivi si vivement son enne-
" mi. La réputation de Schoulembourg dé-
" pandoit d'échaper au Roi de Suéde. Le
" Roi de son côté croyoit sa gloire inté-
" ressée à prendre Schoulembourg & le
" reste de son armée : il ne perd point de
" tems, il fait passer sa cavalerie à un gué.
" Les Saxons se trouvoient enfermés entre
" cette rivière de Parts, & le grand fleu-
" ve de l'Oder, qui prend sa source dans
" la Silésie, & qui est déjà profond & ra-
" pide en cet endroit.

" La perte de Schoulembourg paroissoit
" inévitable ; cependant après avoir sacrifié
" peu de soldats, il passa l'Oder pendant la
" nuit. Il sauva ainsi son armée, & Charles
" ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui*
" *Schoulembourg nous a vaincu.* (a).

(a) *Hist. de Charles XII, liv. 3. pag.* 137. *par Mr. de V.*

Voilà le récit fidelle de cette fameuse retraite, d'après l'Auteur célèbre de l'histoire de Charles XII., qui a écrit, comme nous avons déjà dit, sur des mémoires très-sûrs, & qui a eu l'honneur de connoître, & de s'entretenir souvent avec deux des plus illustres Acteurs, qui se soient trouvés dans cette affaire, l'un est le Roi Stanislas, & l'autre le Maréchal de Schoulembourg lui-même. L'un & l'autre ont fourni des lumières à l'Auteur, & ont lû avec admiration cette histoire, on peut voir par les lettres, que cet Auteur en a reçu, si l'on doit un moment douter de ce qu'il avance.

Le prestige même de la diction à part, aucun Auteur militaire n'a jamais rapporté un fait d'armes avec plus de clarté, il semble en le lisant d'y être présent; on y voit l'empressement du Roi de Suéde à poursuivre son ennemi, ainsi que toutes les savantes manœuvres de l'habile Général Saxon pour lui échaper, on y compte, & l'on y suit tous ses pas, depuis le commencement de l'affaire jusqu'à son entière retraite terminée au delà de l'Oder.

Mais combien ce récit ne differe-t-il pas de celui de Mr. Folard? Celui-ci ne don-

ne que quatre à cinq mille hommes d'infanterie au Général Saxon, qu'il nous représente environné de tous côtés par les escadrons Suédois, qui se montoient à huit mille hommes; ensuite pour le tirer delà, il suppose que Charles XII. se lassa enfin de charger son ennemi. (car j'en défie qu'il le tira d'affaire autrement) N'ai-je pas raison de dire après cela, que tout est prodige dans la rélation de Mr. Folard? N'est-ce pas un prodige que quatre mille fantassins entourés dans une plaine rase par huit mille cavaliers, puissent se tirer d'affaire? Et c'est un autre prodige encore plus grand que Charles XII. se soit tout-à-coup lassé de charger son ennemi, ayant si beau jeu sur lui. Que de prodiges! je le répète: que de miracles Mr. Folard nous présente pour exercer notre foi! Mais par bonheur pour les incrédules, il se trouve démenti par le savant Auteur de l'histoire de Charles XII., qui nous dit:

1.° Que le Général Schoulembourg avoit huit mille fantassins, & mille cavaliers.

2.° Qu'il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré.

3.° Qu'il forma une colonne, & quoique chargé de cinq blessures, qu'il se re-

tira au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, qui étoit à trois lieues du champ de bataille.

4.° Que le lendemain étant encore poursuivi par les deux Rois Charles & Stanislas, il profita pour favoriser sa retraite d'un bois très-épais, qui se trouvoit au delà de Gurau tirant vers l'Oder.

5.° Que le Roi de Suéde, bien loin de se lasser de poursuivre les Saxons, les tint toujours de près au travers de ce bois, *avançant* (dit l'Auteur) *avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied.*

6.° Que le Général Saxon s'échapa enfin, après avoir perdu la moitié de son monde, en mettant le grand fleuve de l'Oder , entre lui & le Roi de Suéde, qui le poursuivoit toujours.

C'est ainsi, qu'en suivant cette rélation on voit disparoître tout-à-coup l'impossible & l'extraordinaire, dont Mr. Folard nous régale, pour n'y plus voir qu'une des plus belles & des plus savantes retraites, qui se soient jamais exécutées, eu égard aux manœuvres judicieuses & intelligentes, dont l'ingénieux & habile Général Saxon sut faire usage, pour se retirer avec honneur de

devant des troupes reconnues alors pour les meilleures de l'Europe, & commandées par l'intrépide Charles XII. & le brave Stanislas.

Passons maintenant à voir comment un Officier de cavalerie, qui se trouveroit dans le cas de devoir attaquer un bataillon carré, ou une colonne d'infanterie, devroit s'y prendre.

Je suppose par exemple, comme cela arrive tous les jours, qu'après une affaire, où l'ennemi a été défait, me trouvant à la tête de cinq escadrons, je rencontre dans une belle plaine cinq ou six bataillons ennemis faisant ensemble, mettons trois mille hommes, lesquels me voyant venir de loin, se soient rapprochés, tout en marchant, pour ne former qu'une seule colonne. Moi, qui n'ai que mes cinq escadrons, faisant en tout sept cents vingt hommes (a), je n'hésiterai cependant pas de les attaquer, quoique j'aye plus de trois quarts moins de troupes qu'eux; & voici comment je m'y prendrai. Je rangerai d'abord mes cinq escadrons en B. (b) à six cents pas environ de la

(a) Selon le nombre établi au chapitre ci-dessus à 108. hommes par escadron, & les deux petites troupes derrière chaqu'escadron, de dix-huit maîtres chaçune.

(b) *Planche XXII.*

colonne (*a*), qui fera obligée pour ne pas me prêter le flanc de s'arrêter, & de me faire face. Je fais enfuite marcher à la charge la divifion du centre C. de chaque efcadron, une partie des Officiers fera à la tête, mais dans le premier rang. Ces divifions partiront au grand galop bien ferrées, & iront droit choquer le front du bataillon. Si ces troupes par leur choc ne le percent point, elles ne doivent pas s'amufer à donner des coups de fabre, mais revirer tout de fuite, alors les cinq marquées D., qui font déjà à 200. pas du bataillon, fans perdre un moment de tems chargeront; & fi leur choc eft encore fans effet, elles feront auffi-tôt fuivies par les autres cinq E.; & fi celles-ci ne réuffiffent pas mieux, les premières, dont les chevaux auront déjà un peu repris haleine, recommenceront, & feront fuivies toujours de même, afin de ne donner aucun relâche à cette infanterie. Je doute très-fort qu'elle puiffe long-tems foutenir une attaque fi vigoureufe, & fi bien fuivie fans fe déranger, & s'il fe fait la moindre trouée, les petites troupes F. qui vont rodant pour

(*a*) Je dis *colonne*, parceque tant qu'elle marche par fon petit côté on peut l'appeler ainfi.

épier le moment heureux, se jeteront dans ces crevasses, car pour mes escadrons, qui dans un moment seront formés, quand l'ennemi sera rompu, je ne veux point qu'ils se dérangent, mais qu'ils agissent toujours bien serrés, & bien unis ensemble, & tous d'un même branle en avant, pour renverser par leur poids tout ce qui se trouve encore devant eux.

Maintenant voici pourquoi j'attaque de cette façon plutôt que d'une autre. 1.° Parcequ'en marchant ainsi par division à l'ennemi, j'avance avec une plus grande célérité, que si je marchois en ligne pleine, ainsi je reste moins de tems exposé à leur feu, & le choc en sera aussi plus violent. 2.° Ces divisions, dont le front n'est que de douze maîtres, au cas qu'elles rebouchent, elles revireront bien plus aisément que des escadrons entiers. 3.° Ces attaques réitérées feront taire tout-à-fait le feu du bataillon, & ne peuvent pas manquer d'épuiser à la fin les forces des soldats, tandis que de mon côté je ménage aux miens toujours quelques momens de repos.

Quant à mes petites troupes F., elles auront ordre de rôder simplement au tour des flancs du bataillon, & de ne point passer derrière, & cela pour donner beau jeu à

ceux qui auront envie de fuir, afin qu'ils puiſſent le faire ſans apparence de danger.

Voilà quelle eſt, je ſoutiens, la meilleure façon d'attaquer une colonne, ou ce que l'on appelle un bataillon carré long, plein ou vide, ſur-tout quand l'ennemi eſt de beaucoup ſupérieur en nombre.

Je ſais bien que la commune opinion eſt qu'il faut l'entourer; mais ce n'eſt point vrai, que l'on attaque une troupe d'infanterie bien ordonnée avec plus d'avantage en l'entourant, ſur-tout ſi l'on eſt de beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, comme je le ſuppoſe ici.

1.° Parceque vous ne pouvez faire aucun grand effort nulle part. 2.° Vous vous expoſez en l'entourant à un plus grand feu, qui vous tuera beaucoup de monde, & qui mettra un ſi grand déſordre dans vos eſcadrons, qu'il ſera cauſe que vous ne pourrez plus arriver ſur elle bien uni & ſerré, comme vous devriez l'être pour la renverſer. 3.° Vous ôtez toute reſſource à cette infanterie, en l'entourant, de ſe ſauver autrement qu'en ſe défendant vaillamment & avec courage, & ce ne ſera pas un avantage pour vous, qui êtes inferieur en nombre. Car que feront vos ſept cents chevaux

contre trois mille fantaſſins réduits au déſeſpoir ? Le champ de bataille ſera bien-tôt jonché d'hommes & de chevaux renverſés, & alors vous ne pourrez plus avancer à eux qu'en déſordre, & vous ne pourrez plus rien eſpérer que des coups de fuſil ; en attendant la nuit ou quelqu'autre accident, qui pourroit ſurvenir, favoriſera leur retraite, & vous reſterez avec beaucoup de perte de votre côté, & la honte de n'avoir point réuſſi.

Il vaut donc mieux, je le repète, étant inférieur en nombre, commençer par faire tous ſes efforts d'un côté ſeulement, enſuite ſi l'on ne peut venir à bout de ce côté, & que le terrain ſoit embaraſſé par des chevaux & des cavaliers, qui auront été abbatus, & qui vous empêchent de recharger coup ſur coup en bon ordre, alors on paſſe de l'autre côté, & l'on attaque de la même façon, & vous aurez l'avantage de trouver un nouveau terrain propre à faire de grands efforts, en remarchant en bon ordre aux ennemis, qui ſeront probablement fatigués de tant d'attaques réitérées, & il y aura bien du malheur, ſi vous ne réuſſiſſez-pas ; mais laiſſez leur toujours derrière les épaules (ſans

qu'ils puiſſent s'aperçevoir, que c'eſt à deſſein) un terrain libre pour pouvoir fuir; & ſouvenez-vous de la maxime de Licurgue, qui diſoit aux Lacedémoniens, qu'il étoit quelquefois plus avantageux de laiſſer échaper les fuyards, que de leur apprendre en les aſſommant, qu'il vaut mieux ſe défendre que de fuir.

Si vous êtes ſupérieur en nombre, c'eſt une autre affaire: par exemple il eſt ſûr, que ſi vous attaquiez avec ſix mille chevaux, au lieu de ſept cents, ces trois mille fantaſſins, vous pourriez alors les entourer de tous côtés, afin qu'il ne vous en échapât aucun; enſuite ſi l'occaſion eſt propre les envoyer ſommer de ſe rendre, leur offrant bon quartier, & c'eſt, je crois, ce qu'ils pourroient faire de mieux dans une telle ſituation, que d'accepter vos offres & mettre bas les armes; n'en deplaiſe à Mr. Folard, car j'avoue qu'il me paroît impoſſible qu'ils puiſſent ſe tirer d'affaire autrement.

Cependant comme l'on peut ſe trouver avoir à faire à de bonnes troupes, à qui l'honneur eſt toujours plus cher que la vie, & qui pourroient préférer en braves ſoldats la gloire de mourir en gens de cœur, à la honte

de sauver leurs jours en se rendant les armes à la main. Alors il faut vous attendre que de tels soldats vous répondront à bons coups de fusil; dans ce cas vous les attaquerez de tous côtés en même tems, comme ci-dessus, au premier signal de vos trompettes. Et voici ce qu'il en arrivera, ou ils seront tout de suite renversés & détruits, car il n'est pas probable que trois mille fantassins, quoique rangés en colonne, puissent se soutenir long-tems contre six mille chevaux qui les heurtent, & six mille cavaliers qui les sabrent, sans leur donner de relâche; ou si par le plus grand de tous les miracles, en supposant qu'ils ne fussent pas renversés, ils se trouveroient si fort serrés dos à dos, qu'ils ne pourroient plus se remuer, ni se servir de leurs fusils ni de leurs bayonnettes, & encore moins d'espontons ou de piques s'ils en avoient, de façon que réduits à ne pouvoir plus se défendre, ils seroient également pris ou détruits.

Disons encore ici, que la plus mauvaise de toutes les attaques, que puisse faire une cavalerie, qui se trouve avoir à faire avec une colonne d'infanterie, est celle, quand elle marche par escadrons ou en li-

gne pleine, de détacher de petites troupes, par exemple, d'un Brigadier & de huit ou dix hommes, comme quelques-uns le pratiquent, qu'ils font marcher les premières au devant de la ligne, pour commencer, disent-ils, à ébranler cette colonne ennemie, afin qu'en arrivant ensuite sur elle en bon ordre avec les escadrons, & la trouvant déjà ébranlée, en avoir meilleur marché. Il est sûr qu'en accordant l'antécédent de cet enthymème, le conséquent peut être vrai; mais est-il bien facile de trouver une infanterie assez lâche, pour se laisser ébranler par d'aussi petites troupes, qui la chargent, & qui n'ont pas la force de la pénétrer; cela seroit bon tout au plus contre de longs bataillons sur trois ou quatre de hauteur; mais contre une colonne bien ordonnée elles ne feront que reboucher, & il arrivera que ceux de vos cavaliers qui marchent en avant, étant renversés par le feu des ennemis, vous embarrasseront si fort le chemin, que vous ne pourrez plus arriver sur elle en bon ordre, & par conséquent votre choc n'aura plus d'effet; ceux qui ont souvent mené des escadrons, savent combien ces corps sont faciles à se déranger: un cheval renversé que vous ren-

contrerez sur votre chemin, & sur le corps duquel vous serez obligé de passer, suffira quelquefois pour désunir votre escadron, & y ôter en partie la violence du choc.

Finissons ce chapitre en disant quelque chose du bataillon rond de Mr. de Puiségur; mais ce sera moins pour remarquer la foiblesse d'un tel ordre, ou la manière de s'y prendre pour l'attaquer (car je crois qu'il ne viendra jamais dans l'esprit à personne de se ranger ainsi) que pour parler d'une note, que je viens de lire dans un nouvel ouvrage intitulé: *Esprit des loix de la tactique*, où l'Auteur parle de la façon qu'il faut s'y prendre, pour attaquer avec des escadrons de cavalerie *ce bataillon rond ou carré, ou même une colonne.* Mais voici encore le cas, où un Officier très-habile & très-savant en théorie, manquant de pratique dans la partie, qui regarde la cavalerie, propose de la faire agir d'une façon qu'il n'est pas possible qu'elle puisse jamais rien exécuter de bon: cet habile militaire que j'estime infiniment, & à qui nous devons déjà la belle édition in quarto des rêveries ou mémoires sur l'art de la guerre de Mr. le Maréchal de Saxe

s'exprime ainſi dans ſon nouvel ouvrage déjà cité, en parlant du bataillon rond de Mr. de Puiſégur à la page 59. du II. volume à la remarque (r).

" Si les Poëtes diſent qu'Homère a dormi quelquefois ſur ſes ouvrages, les militaires ne diront-ils pas que Mr. le Maréchal de Puiſégur avoit bien ſommeil, quand il ſongea au bataillon rond, & quand il le fit attaquer par un corps ſupérieur de cavalerie & d'infanterie, de la manière qu'il a ſuppoſé.

" Un bataillon ainſi formé en rond, doit être planté ſur ſon terrain comme une borne juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'ennemi de le laiſſer former autrement pour pouvoir marcher.

" Mr. le Maréchal a ſuppoſé que des bataillons d'infanterie entoureroient ce rond, & s'amuſeroient à tirailler comme après des moineaux, & que des eſcadrons ſe rangeroient en lignes pour le charger; mais il s'eſt trompé dans ſa ſuppoſition, & il auroit bien pu s'imaginer qu'il y avoit un autre moyen, & beaucoup meilleur, pour le détruire.

" Je vais premièrement auſſi ſuppoſer, qu'il fut attaqué par deux bataillons d'in-

" fanterie ; ils ne l'entoureront certainement
" pas, & ils n'y employeront pas même
" du canon. Ils se formeront d'abord sur
" une ligne courbe à la portée du fusil,
" sur trois hommes de hauteur seulement;
" & ayant un peu chauffé la moitié de ce
" rond, ils en approcheront & se diviseront en quatre à cinq colonnes, qui partiront toutes en même tems pour le charger la bayonnette au bout du fusil en
" quatre à cinq endroits. Venons à l'attaque de la cavalerie. Je dirai d'abord
" qu'à moins d'une extrême nécessité, un
" gros corps de grosse cavalerie ne doit
" jamais s'amuser à charger un corps d'infanterie qui est en ordre; ce n'est pas
" qu'il ne puisse venir quelquefois à bout
" de l'enfoncer, mais c'est, parceque le
" jeu n'en vaut pas la chandelle, à cause
" qu'il lui en coute toujours beaucoup. J'excepte ici, lorsque dans une bataille, une
" aile de cavalerie ayant culbuté celle de
" l'ennemi, tombe sur le flanc de son infanterie, car c'est leur affaire; mais ce
" ne l'est pas de poursuivre des fuyards à
" la débandade, c'est celle des troupes légères.

" Je suppose donc encore que ce batail-

" lon rond fut attaqué par deux, ou trois
" escadrons de cavalerie pesante, ou légère,
" n'importe; on ne sera pas si fou, je crois,
" de ranger cette cavalerie en front de
" bandière pour le charger, au contraire
" chaque escadron chargera en faisant tête
" de son flanc, d'un bon galop allongé;
" ce flanc devenu front sera de trois maî-
" tres, & si on veut le mettre à six, ces
" trois escadrons se diviseront chacun par
" demi & se doubleront. Je suppose que
" les trois ou six premiers cavaliers &
" chevaux fussent tués au moment du choc,
" cela n'empêchera pas ceux qui les sui-
" vent de continuer leur course, & ils
" pourront un peu se détourner de côté.
" Le choc de ces premiers maîtres ou
" chevaux tués aura sans doute aussi un
" peu dérangé l'économie du rond; cela
" ne peut pas être autrement; donc ceux
" qui suivent en auront bon marché pour
" le percer; si ce n'est pas la première,
" ou seconde brigade, ce sera assûrément
" la troisième, & ces escadrons n'auront
" que le feu d'un quart du bataillon rond
" à essuyer au moment de la charge. Je
" crois que cette maxime seroit non seu-
" lement bonne pour charger un bataillon

" rond, mais encore un carré & une co-
" lonne. Je me suis exprès étendu sur cet
" article, pour faire connoître qu'un corps
" de cavalerie ne doit jamais sur un grand
" front en charger un d'infanterie, qui est
" aussi rangé sur un grand front & bien
" en ordre.

Par tout ce que l'Auteur nous dit dans sa remarque sur le bataillon rond de Mr. de Puiségur, & que j'ai fidellement rapporté, ainsi que par tout ce qu'on lit dans le cours de son ouvrage, on voit qu'il est très-intelligent & expérimenté dans toutes les parties de la guerre qu'il traite, & même ce qu'il dit touchant la cavalerie fait voir qu'il connoît assez l'usage qu'il en faut faire, & ses remarques sur cette arme sont souvent très-justes ; c'est ainsi par exemple, qu'il nous dit, qu'il ne faut jamais qu'un gros corps de cavalerie pesante s'amuse, à moins d'une extrême nécessité, à attaquer des corps séparés d'infanterie (*a*), & qu'elle ne doit ja-

(*a*) Voici ce que cet habile militaire dit encore d'après son maître dans la remarque suivante touchant le mélange des armes dans les ordres de bataille.

" L'infanterie (dit-il) ne peut soutenir la cavalerie,
" que quand celle-ci demeure fixée dans son poste, ou

mais ſur tout ſe débander pour courir après des fuyards, mais que ſon affaire eſt d'enfoncer la cavalerie ennemie, & enſuite tomber ſur les flancs de ſon infanterie.

Sur tout cela je ſuis parfaitement d'accord avec lui; mais il me permettra de lui dire comme Officier de cavalerie, que je ne le ſuis nullement ſur la façon de faire attaquer un bataillon (quel que ſoit ſon arrangement) par des eſcadrons formés ſur beaucoup de profondeur : c'eſt de tous les ordres le plus foible, dont une cavalerie puiſſe s'aviſer; que l'on jette pour s'en convaincre un moment les yeux ſur la planche XXII., où je repréſente en A. l'ordre en rond de Mr. de Puiſégur, & les trois eſcadrons B. en colonne, qui marchent à lui pour l'attaquer ſelon la diſpoſition de l'Auteur: *Chaque eſcadron*, dit-il, *chargera en faiſant tête de ſon flanc d'un bon galop allongé.*

Bon Dieu! Un eſcadron en colonne ſur trois de front & cinquante de hauteur,

---

« qu'elle y retourne lorſqu'elle eſt repouſſée par l'ennemi, après l'avoir chargé : car quand la cavalerie marche à la charge, ce ne doit pas être à pas compté, ſon mouvement doit être prompt & bruſque; ainſi les troupes d'infanterie ne peuvent pas la ſuivre pour la ſoutenir ». *Eſprit des loix de la tactique tom.* 11. *pag.* 61. *à la remarque* (s).

galoper de bon galop allongé, cela se peut-il ? Il ne seroit pas possible quand même il seroit composé tout de chevaux d'Espagne des plus lestes & des mieux dressés, à moins que ce ne fut dans un terrain accommodé exprès, & que l'on donnât au moins six pieds de distance des croupes des chevaux qui précèdent, aux têtes de ceux qui suivent ; alors quelle trainée & quelle jolie manœuvre pour un escadron, qui doit choquer avec force. Je l'ai essayé seulement pour m'amuser sur six de front, & dix-huit de hauteur ; c'est bien vrai que mes cavaliers n'étoient point montés sur des chevaux d'Espagne, mais c'étoit une pitié que de voir le dérangement de mon escadron. Nul cavalier n'étoit plus à son chef de file, les rangs n'étoient plus ni droits, ni à une égale distance les uns des autres ; enfin mon escadron attaquant ainsi, quand même il auroit été possible de garder un certain ordre dans les rangs & dans les files, n'auroit toujours été de nulle exécution ; car les premiers rangs ne peuvent pas aller avec la célérité nécessaire pour donner un bon choc, sans laisser les autres de beaucoup derrière eux ; d'ailleurs l'Auteur n'ignore pas qu'une colonne de cavalerie ne

charge pas précisément, selon les loix mécaniques de sa masse, car pour bien serrée qu'elle soit, elle n'est pas un bloc de plomb (a).

Enfin cette manœuvre ne se peut faire tout au plus qu'au trot, & la cavalerie doit toujours attaquer avec la plus grande célérité possible.

“ Je suppose (dit l'Auteur) que les trois
“ ou six premiers cavaliers & chevaux
“ fussent tués au moment du choc, cela
“ n'empêchera pas ceux qui les suivent,
“ de continuer leur course, & ils pourront
“ un peu se détourner de côté. ”

Et moi je l'assure, que si un cheval seulement des premiers rangs vient à broncher, toute sa colonne s'arrêtera par bouquets, & se remettra de même par bouquets en mouvement; parceque le cavalier obligé de soutenir son cheval ne peut à moins que de s'arrêter un instant, la file qui lui vient après donne un coup de tête dans la croupe de ce cheval qui le précède, & s'arrête aussi un instant: cela fait qu'il

(a) Les chevaux ne peuvent pas se pousser les uns les autres par derrière, comme le peuvent faire des fantassins bien dressés & rangés en colonne.

y en a plusieurs qui se heurtent & qui s'arrêtent ainsi successivement, tandis que les autres avancent, & par là il se forme des vides dans la colonne. Mais c'est bien autre chose, si ce cheval qui bronche s'étend tout de son long sur le terrain : toute la colonne alors, qui avance en galopant, sera dans un instant dérangée & en confusion. C'est ce que j'ai vu arriver plus d'une fois, allant seulement le trot un peu serré, parceque quand un cheval de ceux qui sont à la tête s'abat, ceux qui sont derrière, qui n'en savent rien, & qui avancent avec célérité, s'embarassent dans ce cheval renversé & lui tombent dessus, & voici encore ce qu'une longue pratique m'a fait remarquer : c'est l'ordre dans lequel ils tombent, par exemple si un cheval du premier rang vient à s'abattre, il en tombe deux du second, & au moins trois ou quatre du troisième, & ainsi des autres rangs successivement en augmentant toujours ; la raison en est bien facile à comprendre, un cheval étendu par terre de quelle façon qu'on le suppose placé, tiendra toujours au moins la place de deux chevaux debout, qui le suivent, lesquels choppant contre, lui tomberont infailliblement

dessus, ces trois chevaux renversés forment le même inconvénient pour ceux qui les suivent, & ainsi des autres en augmentant comme nous l'avons dit (a); & voilà encore une des raisons, pour lesquelles il faut rarement donner plus de trois rangs de hauteur aux escadrons, & qu'il ne faut aussi jamais attaquer en colonne, du moins en colonne sur plusieurs rangs serrés les uns sur les autres, comme le propose l'Auteur; car si l'on vouloit, ou que l'on fut absolument obligé de marcher ainsi à l'attaque, il faudroit alors laisser de trois en trois rangs une distance égale au front, sur lequel on marche, & cela afin que les cavaliers puissent voir au devant d'eux, & par là éviter l'inconvénient d'aller les uns sur les autres

(a) L'inconvénient n'est pas tout-à-fait si grand, si l'on n'est rangé que sur trois de hauteur, parceque le second & le troisième rang, n'étant point pressés par derrière par d'autres rangs, peuvent encore un peu s'aider, en esquivant l'embarras d'un cheval renversé, ou bien en y passant légérement & hardiment dessus, ce qu'ils ne peuvent jamais espérer de faire s'ils sont pressés par derrière par d'autres rangs qui les suivent: j'ai essayé de faire mettre à terre des balots de foin bien liés à-peu-près de la grosseur d'un cheval, mes escadrons rangés sur deux & sur trois rangs de hauteur, y passoient très-bien dessus sans se déranger, & il n'est même arrivé que très-rarement, que des cavaliers soient tombés.

ſe précipiter ſur ceux des premiers rangs qui pourroient être renverſés : alors, dis-je, voyant devant eux le chemin empêché, ils pourroient un peu ſe détourner de côté, ou même s'ouvrir tant ſoit peu, pour eſquiver l'embarras. La choſe leur ſera aſſez facile, n'étant que trois ou ſix maîtres de front ſur trois de hauteur.

Mais de la façon que notre Auteur les fait marcher, je les défie de faire aucun de ces mouvemens.

Si les trois ou ſix premiers cavaliers & chevaux fuſſent tués au moment du choc, cela n'empêchera pas ceux qui les ſuivent, de continuer leur courſe, & ils pourront un peu ſe détourner de côté. Ici l'Auteur me permettra de lui dire qu'il eſt tout-à-fait en défaut de pratique. Car ſi au moment du choc les ſix premiers cavaliers & chevaux fuſſent tués, il ſeroit impoſſible à cette colonne de faire le mouvement qu'il lui demande ; c'eſt bien plus, c'eſt que je l'en défie de rien exécuter de bon. Analyſons bien ceci. 1.° Elle ne peut point avancer, & l'Auteur en convient, parceque les ſix premiers cavaliers & chevaux, qui ont été abattus l'en empêchent. 2.° Elle ne peut non plus retourner en arrière, car elle a

une trop longue queue. 3.° Le détour de côté, que l'Auteur propose, ne peut se faire que de trois façons ; ou en faisant un à droite, ou un à gauche individuel par files, ou en faisant une caracole par rang d'un des deux côtés, ou en exécutant un mouvement de biais.

Or l'à droite ou l'à gauche par files ne peut se faire, surtout si la colonne est à six maîtres de front, car un cheval étant plus long que large ne peut se tourner dans le rang, sans que l'on ait auparavant ouvert les files (*a*), il n'en est pas comme d'une colonne d'infanterie, qu'avec un à droite ou un à gauche individuel, vous changez le front en flanc & le flanc en front, quand vous le jugez à propos.

La caracole par rang ne peut pas non plus se faire, car il faudroit pour cela quelques pas de distance d'un rang à l'autre (*b*), & ici la colonne est supposée marcher serrée un rang sur l'autre ; d'ailleurs ne seroit-ce pas une belle ma-

(*a*) Après cela comment, étant si près de l'ennemi, remédier à l'inconvénient des vides, qui se trouveroient après avoir exécuté ce mouvement, entre un cavalier & l'autre, qui seroient au moins de deux grands pas?

(*b*) Ou du moins une petite distance de trois en trois, ou de quatre en quatre rangs.

nœuvre, ſi une colonne de cavalerie ſe mettoit à défiler un rang après l'autre devant l'ennemi qui iroit la ſaluant à bons coups de fuſil dirigé ſur ſon flanc?

Le mouvement de biais, qui reſte à faire à cette colonne pour ſe détourner, ne peut auſſi ſe faire que lentement, & même aſſez difficilement; car ſi le mouvement ſe fait de biais, & ſur la gauche, c'eſt en appuyant tous enſemble l'éperon droit au flanc droit du cheval, & en tirant en même tems un peu la rêne droite, & *vice-verſa* de l'autre côté: alors toute la colonne, ſi les cavaliers qui la compoſent ſont bien dreſſés, exécutera ce mouvement de biais de la tête à la queue en même tems, mais ce mouvement auſſi bien exécuté que l'on voudra, exige un certain tems pour le faire, & l'ennemi en profitera pour renverſer une autre fois par ſon feu tout votre premier rang (*a*), & ce ſera toujours même embarras, & toujours à recommencer.

Se

(*a*) Cela lui ſera facile, car le ſecond rang qui après avoir fait ſon mouvement de côté devient premier, n'eſt jamais à plus de trois pas de l'ennemi qu'il attaque, ainſi, comme l'on voit, le feu qu'il eſſuyera ſera à brule pourpoint.

Se détourner de la façon que l'Auteur paroît nous le faire entendre par ces mots: *Ils pourront un peu se détourner de côté, & continuer leur course.* Cela n'eſt pas poſſible, car il ſuppoſe encore que c'eſt au moment du choc que les ſix premiers cavaliers ſont renverſés: or n'eſt-il pas vrai que quand ces ſix cavaliers par exemple en C. (a), qui compoſent le premier rang de la colonne, touchent à l'ennemi, le ſecond rang D., qui eſt ſerré ſur le premier, n'en eſt plus qu'à trois pas: comment veut-il donc qu'avec un ſi petit eſpace qui reſte à parcourir, une colonne qui marche à rang ſerré, puiſſe ſe détourner & charger? Je ſoutiens pour impoſſible & l'un & l'autre. Il faut donc convenir que l'Auteur, (dont d'ailleurs j'admire les talens) faute de pratique a propoſé ici un peu légérement une attaque qu'il eſt impoſſible d'exécuter, & je ſuis très-perſuadé qu'il en conviendroit lui-même après les raiſons, que je viens de déduire.

Mais voici en attendant, comment j'attaquerai ce rond A. me trouvant à la tê-

(a) *Voyez la planche XXII.*

te de trois escadrons (a). Concevons-le formé de quatre divisions, j'en attaquerai tout de suite trois, mes escadrons placés en B. supposons à quatre cents pas des ennemis, comme vous les voyez dans la planche, seront partagés en six divisions, de dix-huit maîtres chacune sur six de front & trois de hauteur. Chaque Commandant d'escadron est averti de faire partir au premier signal de mes trompettes trois divisions de son escadron en échec, pour aller avec la plus grande célérité possible choquer les trois portions de cercle C., qui sont vis-à-vis d'elles; je prie les gens du métier de me dire s'il est probable que ce bataillon puisse soutenir le choc violent de ces neuf troupes qui lui tombent à la fois dessus.

D'ailleurs si ces neuf troupes ne suffisent pas, les autres qui sont en arrière chargeront à leur tour (b); & s'il étoit besoin encore les petites troupes D., qui sont

(a) *Voyez la planche XXIII.*

(b) Comme nous avons fait ci-dessus contre la colonne. Si ce n'est que j'ai diminué, comme on le voit, pour attaquer ce bataillon rond, le front de mes divisions de la moitié, parceque avec un plus grand front les cavaliers qui se trouveroient sur les ailes seroient inutiles pour le choc.

derrière les escadrons mettroient pied à terre, & attaqueroient l'épée à la main en passant par les intervalles, qui se trouvent d'une troupe à l'autre (a). Mais il ne vaut pas la peine de se mettre en si grand frais, car je crois bien, qu'un seul escadron suffiroit pour rompre un ordre aussi foible.

Arrêtons-nous encore un moment sur ces petites troupes, & remarquons tous les avantages de cette attaque. 1.° Leur choc sera d'un plus grand effet, parceque ces petites troupes de dix-huit maîtres chacune iront bien autrement vîte que ces longues colonnes. 2.° Si l'ennemi leur renverse par son feu quelques cavaliers, elles ne se dérangeront pas pour cela; six hommes de front sur trois de hauteur, pour peu que les cavaliers soient bien dressés, peuvent aisément esquiver ces petits inconvéniens. 3.° Elles peuvent en se succédant les unes

(a) Ils ne doivent point craindre les bayonnettes des ennemis. I. Parceque ces fantassins, qui sont serrés les uns sur les autres, ne peuvent pas allonger de grands coups. II. Avec leurs épées ils peuvent pour peu qu'ils ayent d'adresse en parer les coups, & gagner aisément les canons des fusils avec la main, & en s'approchant d'eux, avec célérité, leur plonger l'épée dans le ventre.

aux autres, charger & recharger autant de fois qu'elles le voudront, sans craindre les embarras du terrain, parcequ'elles peuvent les éviter; rien de plus aisé que de se tourner de tous côtés avec ces petites troupes sans faire même aucune caracole. & voilà des avantages que sûrement nul Officier de cavalerie, qui aura un peu étudié son métier, ne me contestera.

L'Auteur finit sa remarque par nous dire, qu'il croit que sa façon d'attaquer en colonne *seroit bonne non seulement pour charger un bataillon rond, mais encore un carré & une colonne.*

Je n'entrerai point sur cet article dans une plus grande discussion, car on voit bien que les mêmes inconvéniens subsisteroient toujours, & il faut encore ajouter que la manœuvre seroit beaucoup plus mauvaise, si elle étoit faite vis-à-vis d'une colonne, ou d'un bataillon carré, car ces ordres sont bien autrement forts que le rond, qui est de toutes les dispositions la plus foible que l'on puisse imaginer (*a*).

(*a*) Puisque je suis sur l'article d'une attaque de cavalerie contre infanterie, il faut que je relève encore ici un autre passage, qui se trouve dans l'ouvrage déjà

cité de Mr. de B. à la page 13. du premier volume. Cet Auteur en parlant de l'utilité d'avoir dans une armée des roulans frisés, espèce de chevaux de frise montés sur quatre roues de son invention, dit, que si l'on avoit une bonne quantité de ces machines dans les armées, on en tireroit un très-grand parti. L'on peut voir dans son ouvrage comment avec des sacs à terre, & ses roulans-frisés il élève dans un moment des retranchemens & des redoutes, comment il s'en sert pour couvrir les flancs des armées dans les marches, combien ils sont indispensables pour les passages des rivières, enfin comment il les emploie en mille façons différentes; pour moi je ne doute nullement qu'il ne se puisse rencontrer des occasions, où ces machines pourroient être d'une grande utilité. D'ailleurs je laisse à Messieurs les Officiers d'infanterie & Ingénieurs, à examiner s'ils peuvent être d'un usage aussi général, que le prétend Mr. de B.; quant à moi je ne répondrois qu'à ce qu'il dit: *Qu'avec ces corps mobiles vingt mille hommes d'infanterie n'auront rien à craindre d'une armée de cent mille chevaux*. Est-il possible que Mr. de B. avec tant d'esprit & de talens militaires, ait pu avancer bien sérieusement un tel paradoxe? Il faut pour le soutenir, ou qu'il pense avec Mr. Folard, *que l'on ne sauroit jamais faire un médiocre fantassin d'un bon cavalier*, ou qu'il nous prouve que vingt mille hommes entourés de roulans frisés, peuvent se défendre contre une armée de cent mille hommes: car je crois bien que recogné dans son cercle, il ne m'empêchera pas de faire mettre pied à terre à autant de maîtres que je le jugerai à propos; mais laissons là les cent mille hommes, car je vois qu'il n'y a pas un de tous ces fantassins, qui sont avec lui, qui ne voulût être dans cette occasion à la place de mes cavaliers. La cavalerie combattra toutefois que l'on voudra à pied, comme à cheval, ainsi qu'elle a toujours fait. Et s'il arrive rarement, qu'on fasse mettre pied à terre à des régimens de cavalerie, pour les faire combattre contre de l'infanterie, c'est, parceque, comme dit l'Auteur: *souvent le jeu n'en vaut pas la chandelle*.



CHAPITRE X.

DE LA BATAILLE DE PHARSALE.

Sentimens de divers Auteurs militaires sur cette bataille.

Réflexions hazardées par l'Auteur sur les mouvemens de l'aile droite de l'armée de César.

VOici encore une bataille qu'il ne faut point laisser en arrière, car elle paroît faire une trop forte preuve en faveur de ceux qui soutiennent, que la supériorité de cavalerie n'est pas un grand avantage le jour d'une affaire, même pour une armée qui combattroit en rase campagne. César, disent-ils, avec mille chevaux en a battu sept mille, & il est assez probable, que quand même il n'en auroit point eu du tout, il ne les auroit pas moins défaits. Donc Folard a raison de dire, *qu'une armée peut fort bien se passer de cavalerie?* Voilà ce que j'ai oui dire quelquesfois à des

gens un peu trop prévenus en faveur des apophtègmes d'un tel maître.

Mais je répons à cet argument en forme.

Quant à la première propofition, qu'il n'eft pas bien étonnant que mille cavaliers braves, bien conduits & foutenus à propos, battent fept mille mauvais foldats, dont la plûpart n'étoient que de jeunes damoifeaux, de francs débauchés, fans mœurs, fans courage & fans difcipline.

Quant à la feconde, qu'il n'eft pas tout-à-fait vrai, que fi Céfar n'avoit du tout point eu de cavalerie, il les eut également battus. Je crois au contraire que tout mauvais garnemens qu'ils étoient, ils ne l'auroient pas moins empêché de remporter une victoire auffi complète, & le fimple récit de cette bataille fervira de preuve à ce que j'avance.

Quant à la conféquence, malgré le refpect que l'on doit au Chevalier Folard, je la tiens pour très-fauffe. Et c'eft ce que je penfe avoir fuffifamment demontré dans le cours de cet ouvrage, & ce que le narré de cette bataille même, ne fera encore que confirmer: venons au fait.

Plusieurs historiens, & quelques militaires ont déjà parlé de cette bataille; mais ils ne sont pas trop bien d'accord entr'eux. L'arrangement, ou l'ordre, sur lequel les deux Généraux Romains firent combattre leur troupes, est encore un problème, qui est très-difficile à résoudre: il y a par exemple cette quatrième ligne que César forma des cohortes qu'il tira de la troisième, dont on ne sait pas trop bien déviner la position. César lui-même nous a laissé dans l'obscurité à cet égard. Voici ce qu'il nous en dit dans ses Commentaires. Après avoir rangé son armée en bataille vis-à-vis celle de Pompée, considérant que la cavalerie ennemie le débordoit de beaucoup à son aile droite, & craignant d'être enveloppé de ce côté-là: *Celeriter ex tertia acie singulas cohortes detraxit, atque ex eis quartam instituit, equitatuique opposuit, & quid fieri vellet ostendit, monuitque ejus diei victoriam in earum cohortium virtute constare* (a). Voilà que César se contente de nous dire, que craignant d'être enveloppé à son aile droite par la cavalerie de Pompée, il tira promptement

(a) *Jul. Cæsar Comment. lib.* 3.

quelques cohortes de sa troisième ligne avec lesquelles il en forma une quatrième, qu'il opposa à cette cavalerie, l'instruisit de ce qu'elle devoit faire, l'avertissant en même tems qu'en ce jour la victoire dépendoit de sa valeur. Mais il ne nous dit du tout point comment il plaça cette quatrième ligne.

Commençons par voir quel est le sentiment de Mr. de Puiségur touchant l'emplacement de ces cohortes.

" Nous ne voyons pas bien (dit ce sa-
" vant militaire), si César met ce quatriè-
" me corps tout entier en quatrième ligne
" à la droite, ainsi qu'il est marqué dans
" le plan, ou bien seulement étendu le
" long des flancs des trois lignes, com-
" me le côté d'un bataillon carré. Après
" avoir réflechi sur toutes ces différentes
" positions, j'ai trouvé que de joindre ce
" corps le long du flanc des trois lignes,
" cette position ne donnoit pas de proté-
" ction à sa cavalerie; que d'un autre cô-
" té le mettre en seconde, troisième ou
" quatrième ligne, sur le même alignement
" des cohortes, il seroit également débor-
" dé par la cavalerie de Pompée, & fa-
" cilement pris en flanc & par derrière;

" qu'ainsi ce ne pouvoit être qu'en le met- " tant obliquement, que cet ordre de ba- " taille devoit avoir toute la force que " César se proposoit de lui donner. (Ensuite il continue & dit) " Après avoir " long-tems cherché, voici ce que j'ai trou- " vé dans Frontin (*a*).

Là-dessus il cite tout le passage de cet Auteur, tel qu'on le trouve dans ses stratagèmes au liv. 2. chap. 3. *de acie ordinanda*, mais je ne rapporterai pour à présent que le morceau, qui regarde cette quatrième ligne : & j'avertis en même tems, que ceux qui feroient curieux de vérifier le passage dans l'Auteur même, de ne point se servir de la traduction françoise, car ce passage y est tronqué, & assez mal rendu.

Voici en attendant ce que cet Auteur latin qui vivoit vers le milieu du premier siècle, c'est-à-dire environ quatre-vingts ans après César, & qui étoit lui-même un très-habile militaire (*b*), nous dit, touchant la disposition de ces cohortes en question :

(*a*) *Art de la guerre du Maréchal de Puiségur tom.* 2. *pag.* 113.

(*b*) Sextus Julius Frontinus fut fait Consul par Vespasien environ l'an soixante & douze de Jesus-Christ.

In dextero cornu posuit (Cæsar) equitem, cui velocissimos miscuit peditum, & ad morem equestris pugnæ exercitatos.

Sex deinde cohortes in subsidio retinuit ad res futuras: sex (a) *dextero latere conversas in obliquum, unde equitatuum hostium expectabat, collocavit: nec ulla res ad victoriam plus eo die Cæsari contulit.*

Appuyé donc sur ce passage de Frontin, & après avoir long tems médité sur cet ordre de bataille de César, Mr. de Puiségur s'est cru en droit de placer les

---

Cet Empereur l'envoya ensuite contre les Anglois qu'il battit plusieurs fois; Frontin étoit un très-savant militaire, & il est sûr, qu'il doit être cru par préférence à tout autre, car en matière de guerre, il parle en homme intelligent & éclairé.

(a) L'on a reproché a Mr. de Puiségur d'avoir lû *sex* au lieu de *sed* qui se trouve dans le texte; & cela est vrai: mais il est aussi vrai, que, soit pour le sens, soit pour la chose, il paroît que l'on doit lire *sex* & non *sed*. Quoiqu'il soit ainsi au texte; car premièrement ce *sed* répété avec ces deux verbes *retinuit* & *collocavit* rendent cette phrase tout-à-fait niaise; & ce n'est pas là le style de Frontin. Secondement, il est plus probable de croire que six cohortes furent reservées pour remédier aux cas fortuits, & que six autres furent placées en oblique pour attendre la cavalerie ennemie de pied ferme. En tout cas si Mr. de Puiségur s'est trompé, il s'est trompé en homme qui se connoissoit en mouvemens militaires: ainsi l'on me permettra sur cela d'être de son sentiment; d'autant plus qu'il n'est pas moralement impossible qu'il ne puisse y avoir faute au texte.

cohortes, que le Général Romain tira de la troisième ligne, partie en reserve, comme formant une quatrième ligne derrière la droite, où la cavalerie étoit placée, & partie (c'est-à-dire six autres cohortes) pareillement sur le flanc droit, mais obliquement; comme on peut le voir dans le plan qu'il en donne, & qu'il a copié d'après celui des Commentaires de César de l'édition de Londres.

L'homme de guerre, qui a répondu à Mr. Folard sur différens articles de ses Commentaires sur Polybe, traite aussi dans sa quatrième lettre de cette bataille de Pharsale: il est de même très-persuadé que ces cohortes furent placées sur le flanc droit en oblique, & il donne de très-bonnes raisons pour appuyer son sentiment; cependant il y a encore bien de la différence entre son plan, & celui de Mr. de Puiségur; car le premier range onze cohortes en oblique, appuyant leur gauche à la queue de la dixième légion, à la distance de quarante cinq pas, & la droite en l'air (a),

(a) *Voyez sentimens d'un homme de guerre lettre 4. suppl. à l'histoire de Polybe, où cet Auteur donne un plan de cette bataille.*

& Mr. de Puiségur, comme nous avons vu, appuyé sur le passage de Frontin, en range six en oblique sur le flanc droit, & six autres en quatrième ligne en reserve: une autre différence, qui se trouve encore entre ces deux plans cités, c'est dans l'emplacement des troupes légères, des archers & des frondeurs de Pompée. Mr. de Puiségur range toutes ces troupes derrière la cavalerie, & l'autre les partage par pelotons qu'il entremêle partie dans les intervalles des escadrons, & partie dans ceux des cohortes, apparemment fondé sur un passage d'Appien: car pour César dans ses Commentaires dit simplement, que les ennemis ayant leur flanc droit appuyé à un ruisseau de difficile abord, cela fut cause que Pompée jeta toute sa cavalerie de l'autre côté, ainsi que les frondeurs & les archers. *Dexterum cornu ejus rivus quidam impeditis ripis muniebat. Quam ad causam cunctum equitatum, sagittarios, funditoresque omnes in sinistro cornu objecerat.* Mais il ne dit pas, ni que Pompée les ait entremêlés parmi ses escadrons, ni qu'il les ait rangés comme en seconde ligne derrière sa cavalerie; mais simplement qu'il les jeta à sa gauche avec la cavalerie: Frontin

dit la même chose, si non qu'il place six cents chevaux à la droite. *Dextero latere DC. equites, propter flumen Enipeum, quod & alveo suo & alluvie regionem impedierat, reliquum equitatum in sinistro cornu cum auxiliis omnibus collocavit, ut inde Julianum exercitum circuiret* (a).

Par les deux passages, que nous venons de citer, on voit que ces deux Auteurs ont rangé les troupes auxiliaires de Pompée, comme bon leur a semblé; c'est-à-dire sans être appuyés d'aucunes bonnes autorités : il seroit difficile de décider qui des deux peut avoir raison, & ils pourroient très-bien se tromper aussi tous les deux. Venons à Mr. Folard. Cet Auteur ne parle de cette bataille qu'en passant dans son sixième chapitre, où il traite de l'ordre de bataille des Romains (*b*). Mais son sentiment diffère entiérement de tous les autres militaires, qui en ont parlé; il prétends fondé apparemment sur un passage d'Appien (*c*), car je ne vois pas sur quel-

(*a*) *Sexti Julii Frontini stragematum lib. 2. cap. 3.*

(*b*) *Voyez suppl. à l'hist. de Polybe chap. 6. pag.* 18. 19. 20. & 21.

(*c*) Appien est assûrément de tous les historiens qui ont parlé de cette bataille, celui qui est le plus embar-

le autre autorité il pourroit s'appuyer, pour dire que tant Pompée que César combattirent dans cette journée sur une seule ligne en ordre de phalange : voici comment il s'enonce dans le chapitre cité. " Cette méthode de " combattre sur une seule ligne, avec des " espaces fort petits entre les cohortes,

raffé & par conséquent le plus obscur, je place ici pour la curiosité des Lecteurs, & aussi parcequ'on ne peut à moin que d'y recourir quelquefois, le passage de cet historien tel qu'on le trouve dans la traduction françoise faite du grec par Mr. Odet Philippe Sieur de Mares, *Edit. de Paris en 1659. in fol.*

" César après avoir parlé ainsi à ses soldats, en " laissa deux mille des plus vieux pour la garde du ba- " gage, & les autres en sortant du camp abbattirent " la palissade sans faire bruit, & comblèrent le fossé. " Ce qui ayant été rapporté à Pompée par quelques- " uns qui crurent qu'ils se préparoient à la fuite, il " reconnut leur audace & commença à soupirer de " ce qu'il étoit obligé de combattre contre des bêtes " qu'il eut pu defaire par la faim, qui est le seul moyen " de reduire les bêtes : mais il ne pouvoit plus s'en " dédire ; car il avoit le couteau sur la gorge, com- " me dit le proverbe. C'est pourquoi ayant laissé qua- " tre mille légionaires à la garde du camp, il fit mar- " cher les autres en bataille entre Pharsale & la ri- " vière d'Enipée, où César se planta vis-à-vis de lui ; " de sorte que le front des deux batailles, étoit composé " de légions en trois corps, à quelque distance l'un de " l'autre, dont les deux pointes étoient couvertes de " deux ailes de cavalerie, parmi laquelle on avoit mê- " lé des archers & des frondeurs. Les légions, où les " deux partis mettoient leur principale espérance, étant " rangées en cet ordre, on fit venir les étrangers plus " pour la montre que pour le service. Pompée en avoit " un grand nombre de diverses langues, desquels il

“ semble s'être introduite du tems de Cé-
“ sar, vers la fin de la guerre civile, quoi-
“ qu'il en paroisse quelques exemples avant
“ lui. Elle eut plus de vogue après Tra-
“ jan; ce qu'il y a de certain c'est que
“ César & Pompée combattirent sur ce
“ principe à la bataille de Pharsale. Ap-
pien

“ tira à part les Macédoniens, les Peloponnésiens, les
“ Béociens, & les Athéniens comme plus accoutumés
“ à garder leur rang avec silence, & les rangea auprès
“ de ses légions: & pour les autres, ainsi que César
“ l'avoit jugé par conjecture, il en fit un corps à part,
“ avec ordre d'environner l'ennemi aussi-tôt que la ba-
“ taille seroit commencée, & de faire ce qu'ils pour-
“ roient pour le rompre, & de piller le camp de Cé-
“ sar dont il avoit vu abbattre les retranchemens. Sci-
“ pion beaupère de Pompée étoit au milieu de sa ba-
“ taille, L. Domitius à la pointe gauche, Lentulus à la
“ droite, & Affranius demeura à la garde du camp. En
“ celle de César commandoient Sylla, Antoine & Gn. Do-
“ mitius, & lui suivant sa coutume choisit sa place à la tê-
“ te de la dixième légion. Ce que les ennemis ayant remar-
“ qué, il lui opposèrent tout ce qu'ils avoient de meilleure
“ cavalerie, afin qu'étant les plus forts en nombre,
“ ils l'envelopassent. César au contraire connoissant leur
“ dessein, fit un corps de trois mille des meilleurs hom-
“ mes de son infanterie, pour le secourir au besoin,
“ & leur commanda qu'aussi-tôt qu'ils verroient que
“ l'ennemi viendroit pour l'investir, ils allassent à
“ la charge avec le javelot, & tirassent principalement
“ au visage, parceque des jeunes gens, sans expérien-
“ ce, & qui faisoient cas de leur beauté, auroient peur
“ de recevoir quelque blessure qui les rendît difformes.
“ Ainsi chacun employoit ce qu'il avoit d'art & de
“ science contre son ennemi. Les Capitaines alloient
“ par les rangs, pour donner ordre aux choses néces-

“ pien dans la deſcription de cette batail-
“ le s'écarte aſſez avec Frontin ſur ces
“ deux ordres de bataille, qui ſont aſſez
“ embaraſſés dans les Commentaires de
“ Céſar. ”

Je n'entrerai point dans une longue diſcuſſion avec Mr. Folard pour lui prouver

---

“ faires, & exhortoient leurs gens à témoigner leur
“ courage, en leur donnant pour le mot de ce jour-là,
“ à ceux de Céſar, *Venus la victorieuſe*, & à ceux de
“ Pompée, *Hercule l'invincible*. Lorſqu'ils furent en ba-
“ taille, ils gardèrent long-tems le ſilence de tous les
“ deux côtés. . . . .

“ Cependant le jour s'avançoit, & tandis que les
“ deux partis s'obſervent l'un l'autre, les légions de-
“ meurent, ſans branler en leur places, juſqu'à ce que
“ Pompée voyant que les étrangers ennuyez du retar-
“ dement, gardoient mal leurs rangs; il craignit qu'à
“ leur exemple, les autres ne priſſent la liberté d'en
“ faire autant, devant la commencement de la bataille.
“ C'eſt pourquoi il commanda le premier qu'on ſonnat
“ la charge, & Céſar de l'autre côté en fit de même.
“ Alors les ſoldats animés par le ſon des trompettes
“ & par la préſence de leurs Officiers qui allant par
“ les rangs, les exhortoient à bien faire, commencè-
“ rent à marcher les uns contre les autres, avec une
“ ardeur incroyable, & dans un profond ſilence, com-
“ me des gens qui ſouvent avoient été dans de ſem-
“ blables occaſions. Quand ils furent à la portée du
“ trait, l'infanterie légère ayant fait ſa première dé-
“ charge, la cavalerie donna, où après avoir fait voir
“ des preuves de leur valeur de tous les deux côtés,
“ celle de Pompée eut l'avantage, comme elle ſurpaſ-
“ ſoit l'autre en nombre, & alla pour inveſtir la dixiè-
“ me légion. Là-deſſus Céſar fait ſigne au corps de ré-
“ ſerve, deſtiné à cet effet, qui au même tems s'avan-

précisément le contraire de ce qu'il avance, car ce ne feroit que répéter ce que d'autres ont déjà dit, on n'a qu'à lire la lettre quatrième, qui se trouve dans le supplement de l'histoire de Polybe que j'ai

---

« ce & donne du javelot dans le visage des cavaliers « qui ne pouvant soutenir le choc de ces desesperés « ni souffrir qu'on leur perçat les joues, & qu'on leur « crevat les yeux, prirent la fuite en désordre ». *Ce qui donna occasion à la cavalerie de César, qui auparavant craignoit d'être enveloppé, d'aller prendre en flanc les légions de Pompée découvertes de ce côté-là, & abandonnée de leur cavalerie.* « Pompée l'ayant su, « donne ordre à son infanterie, de n'aller pas plus « loin, de n'attaquer pas l'ennemi, & même de ne « lancer aucun javelot; mais d'en présenter la pointe « à ceux qui viendroient à eux, & de combattre « de pied ferme . . . . Après que les gens de « cheval de César eurent pris en flanc la pointe gau- « che de Pompée, denuée de cavalerie, & que, se tenant « immobile, ils la battoient de loin avec une grêle de « traits, la dixième légion la vint attaquer de front, « & la trouvant en désordre, lui fit lâcher le pied: « ce qui fut le commencement de la victoire .... « Pompée ayant vu la fuite des siens, perdit courage, « se retira peu à peu dans son camp, & étant entré « dans sa tente, demeura long-tems assis, sans dire une « seule parole...... César sans laisser ralentir l'ardeur de « ses soldats, & pour terminer tout en un jour cette « guerre, courant par toute son armée, se mit à les « prier de ne point songer à se reposer, qu'ils n'eus- « sent pris le camp de Pompée, en leur faisant con- « noître que s'ils souffroient que les troupes ennemies « se ralliassent, ils ne feroient victorieux, que pour un « jour, au lieu qu'après s'être rendus maîtres du camp, « leur victoire feroit parfaite, & ils mettroient la der- « niere main à l'ouvrage ...... Quoiqu'ils fussent ex-

déjà citée (a), & voir aussi dans Mr. de Puiségur tom. 2. art. 6., l'on trouvera les raisons, que ces deux Auteurs militaires ont déduites, pour prouver que les deux armées Romaines combattirent sur trois lignes le jour de la bataille de Pharsale. J'observerai cependant ici, que l'assûrance avec laquelle Mr. Folard parle, n'est point du tout à sa place, quand il dit: *Ce qu'il y a de certain, c'est que César & Pompée combattirent sur ce principe à la bataille de Pharsale.* Car rien n'est moins prouvé que cela; & c'est tout ce que l'on peut faire que de conserver quelques doutes. Je vais rapporter ici les deux passages, celui de Frontin & celui de César, & l'on jugera

" trêmement fatigués, le discours & l'autorité de César leur donnèrent de nouvelles forces ..... Ainsi ils " attaquèrent la palissade en méprisant ceux qui la défendoient. Lorsque Pompée le sut, enfin il rompit " cet extraordinaire silence par cette parole : *He quoi! " même à notre camp!* Et aussi-tôt changea d'habit, monta à cheval, & accompagné de quatre de ses amis, " courut toute la nuit à toute bride, jusqu'à ce que sur " le point du jour il se trouva à Larisse. César, ainsi " qu'il l'avoit prédit, en mettant son armée en bataille, logea dans le camp de Pompée, soupa des mets " qui lui avoient été apprêtés, & toute l'armée fut régalée aux dépens des ennemis. " *Appian Alexand. des guer. civ. des Rom. liv.* 2.

(a) *Sentimens d'un homme de guerre.*

après cela si Mr. Folard a raison de parler avec tant d'assûrance ; commençons par Frontin, voici comme il s'enonce. Pompée à la journée de Pharsale rangea ses légions sur trois lignes à dix de hauteur, mit les meilleures troupes sur les ailes & au milieu, & remplit les espaces entre les deux ailes de jeunes recrues nouvellement levées ; à sa droite qui étoit couverte par des marais, qui bordent la rivière Ænipée, il y mit seulement six cents chevaux, & jeta tout le reste de sa cavalerie à l'aile gauche avec ses auxiliaires à dessein d'envelopper l'ennemi. César ayant observé cette disposition rangea de même ses légions sur trois lignes &c. (a) Voilà mot-à-mot le passage de Frontin : venons à César. Voici la traduction *ad litteram* de ce que l'on trouve écrit dans ses Commentaires. " César s'étant approché de l'armée de Pompée, s'aperçut qu'elle étoit rangée en cette façon ; Pompée étoit à l'aile gauche avec les deux légions que César lui avoit renvoyées d'ordre du Sénat, au commencement de la guerre civile, dont l'une s'appelloit la première &

(a) *Voyez le reste du passage cité ci-devant, ou dans Frontin liv. 2, chap. 3.*

l'autre la troisième légion; Scipion étoit au milieu avec les légions de Syrie, & Affranius avec les légions de Cilicie & les cohortes qu'il avoit amenées d'Espagne, que Pompée estimoit ses meilleures troupes, commandoit l'aile droite; le reste étoit partagé dans le milieu & entre les deux ailes: le total formoit la somme de CX. cohortes (a): il y avoit outre cela deux mille volontaires, qui étoient répandus sur tout le front de l'armée, sans les sept cohortes qui furent laissées pour la garde du camp & des forts voisins. Son aile droite étoit couverte par un ruisseau qui avoit des bords impratiquables, & ce fut la raison, pour laquelle Pompée jeta toute sa cavalerie, ses archers & ses frondeurs sur l'aile gauche.

César observant cette disposition, plaça sa dixième légion à l'aile droite, & la neuvième à la gauche; mais comme cette légion avoit beaucoup souffert aux combats de Dyrrachium, il la fortifia de la huitième, & les deux ensemble suffisoient à pei-

(a) Si elles avoient été complètes elles auroient formé le nombre de cinquante-cinq mille hommes, car la légion en ce tems-là étoit de cinq mille hommes, & la cohorte de cinq-cents.

ne pour en former une : le reste de ses légions remplissoit l'espace qui étoit entre les deux ailes, & toutes ensemble formoient le nombre de vingt-deux mille hommes, sans compter les deux cohortes, qu'il avoit aussi laissées pour la garde du camp : il mit sur l'aile gauche Antoine, Sylla sur la droite, & Domitius au centre : pour lui, il se plaça vis-à-vis de Pompée. Considerant en même tems toutes les choses que nous venons de démontrer, & craignant d'être enveloppé à sa droite par la multitude de la cavalerie de Pompée, il tira promptement quelques cohortes de sa troisième ligne, avec lesquelles il en forma une quatrième, qu'il opposa à la cavalerie, l'instruisit de ce qu'elle devoit faire, en l'avertissant que le succès de cette journée dépendroit de sa valeur (*a*).

Peut-on bien, après avoir lu & médité ces deux passages que je viens de rapporter, dire aussi hardiment que le fait ici Mr. Folard, qu'il est certain que César & Pompée combattirent en ordre de phalange, c'est-à-dire sur une seule ligne, le jour de la bataille de Pharsale.

(*a*) *Jul. Cæs. Comment. lib.* 3.

Mais n'allons pas plus avant pour à présent : ce que j'en ai dit suffit ; j'ai voulu un peu éclaircir la matière avant que de donner l'ordre de bataille que je place ici. César & Frontin seront mes guides. Voyez planche XXIV. en A. l'armée de Pompée rangée à son infanterie sur trois lignes à dix de hauteur : sur la gauche B.B. sont les deux légions que César renvoya à Pompée d'ordre du Sénat dès le commencement de la guerre civile. En C.C.C., qui est le centre de la bataille, sont les trois légions de Syrie qui étoient sous les ordres de Scipion. Sur la droite D.D. est Affranius (a) avec les légions de Cilicie & les cohortes Espagnoles, dans l'entredeux des légions de droite & de gauche & du centre en E.E.E.E. se trouvoient les troupes de nouvelle levée. Les deux mille volontaires, en suivant ce que nous dit César, je les partage sur tout le front de l'armée, & je les place à la tête des cohortes de la première ligne en f.f.f.

Venons à la cavalerie. Frontin dit que Pompée plaça six cents chevaux à sa droi-

(a) Appien dit que Affranius demeura à la garde du camp, mais cet Auteur se trompe ici, comme en bien d'autres endroits.

te, & tout le reste de sa cavalerie avec ses troupes auxiliaires sur sa gauche : quoique je fasse très-grand cas de ce que nous dit Frontin, j'aime cependant mieux tant que je puis m'en tenir à César, même dans les plus petites choses ; cet habile Capitaine peut bien avoir négligé d'entrer dans un certain détail, mais il ne peut pas avoir dit les choses différemment de ce qu'elles ont été : *L'aile droite de Pompée*, dit-il, *étoit couverte par un ruisseau qui avoit des bords impratiquables, & ce fut là la raison, pour laquelle il jeta toute sa cavalerie, ses archers & ses frondeurs sur l'aile gauche* : (son intention étoit aussi de tourner le flanc droit de l'armée de César, & de le vaincre par sa seule cavalerie, comme il s'en étoit vanté quelques jours auparavant) Pompée avoit sept mille chevaux, moitié troupes réglées & moitié volontaires (*a*), César ni Frontin ne nous disent pas bien clairement, comment cet-

(*a*) Les Pères Catrou & Rouillé de la Compagnie de Jésus dans leur histoire Romaine disent après Plutarque, que les sept mille chevaux de Pompée étoient tous de jeunes Chevaliers Romains ; mais ils se trompent : car César nous dit que parmi cette cavalerie de Pompée il y avoit des Galates, des Capadociens, des Traces, des Macédoniens, des Gaulois ou Germains.

te cavalerie fut rangée. Appien, sur qui Mr. Folard paroît encore se fonder ici, pour nous assurer que Pompée la fit combattre en ordre de phalange, ne dit pas tout-à-fait cela. Voyez le passage cité ci-dessus; il n'y a que dans Plutarque, où je puisse trouver quelque éclaircissement là-dessus (*a*), voici ce qu'il dit: « Les deux corps de bataille étant « engagés, & combattant avec beaucoup « de furie, la cavalerie de l'aile gauche « de Pompée s'avance fièrement, & étend « ses turmes ou escadrons pour envelopper « l'aile droite de César (*b*) ». J'ai donc suivi César en mettant toute la cavalerie de Pompée sur son aile gauche, & Plutarque au défaut de César en la partageant par escadrons; & voici comment. Des sept mille chevaux j'en ai formé quarante-six escadrons sur quinze de front & dix de hauteur; cela faisoit cent cinquante maîtres par escadrons, dont les cinq premiers rangs étoient de volontaires, & les autres

(*a*) *Confligentibus ita in medium peditibus, jamque prælium ex cornu inventibus, Pompejani equites turmas pertinacissimè adigunt, ut dextrum Cæsaris cornu circumirent.* Plut. Cajus Cæsar.

(*b*) *Plutarq. dans Mr. Dacier, vie de César tom. 6. pag. 276. ed. in 4.*

cinq ſerrés ſur ceux-là étoient de troupes réglées (a); ces eſcadrons devoient avoir la forme d'un carré double en hauteur, tels que vous les voyez placés en G.G. à la diſtance de leur front d'un eſcadron à l'autre. Les archers & les frondeurs que Mr. de Puiſégur range derrière la cavalerie, & que l'homme de guerre que j'ai cité place par pelotons dans les intervalles des eſcadrons, je les mets tout-à-fait au bout des ailes de la cavalerie en H.; & voici ſur quoi je me fonde: 1.º Sur ce que l'intention de Pompée étoit de tourner l'aile droite de César (b), & par cette raiſon il aura tâché de s'étendre le plus qu'il aura pu ſans

(a) Il eſt bien naturel que toute cette jeuneſſe qui ſervoit comme volontaire dans l'armée de Pompée, eut le poſte d'honneur; il eſt ſûr que ſi ce Général l'eût mieux connue, il ſe feroit bien gardé de la placer au devant de ſes troupes réglées, & certes, il auroit mieux fait encore de la renvoyer à Rome aux pieds de leurs maîtreſſes.

(b) Appien dit auſſi, que Pompée fit un corps à part compoſé de troupes étrangères pour environner l'ennemi & aller piller ſon camp. Or il eſt très-probable que ce corps fut placé à la pointe de l'aile gauche, comme l'endroit le plus propre pour exécuter ce projet. *Voyez la note* (c) *page* 270.

D'ailleurs Pompée n'avoit nullement beſoin de fortifier ſa cavalerie par des troupes légères, il étoit ſi ſuperieur en cette arme à Céſar, qu'il ne penſa jamais que la déroute dût commencer par ſa cavalerie.

cependant diminuer en rien la profondeur des files à ses cohortes, car il est dit, comme nous avons déjà vu, qu'il se rangea à dix de hauteur & sur trois lignes; ainsi il auroit sans cela de bien peu dépassé le front de l'armée de César. 2.° Il est encore dit que les gens de traits ayant été abandonnés par la cavalerie furent tous taillés en pièces; il me semble que s'ils avoient été placés derrière la cavalerie, ou dans les intervalles des escadrons, plusieurs auroient pu se sauver derrière l'aile gauche de l'armée, & delà à leur camp. Mais il est clairement spécifié qu'ils furent tous hachés en pièces; il faut donc qu'ils ayent été placés loin de leur infanterie pour avoir subi tous également le même sort (a). Voilà quel fut selon toute apparence l'ordre sur lequel combattit l'armée de Pompée. Venons à César: cet habile Capitaine n'avoit qu'environ vingt-deux mille hommes de pied, sans compter les deux

(a) Appien à la vérité dit aussi, que l'on mêla la cavalerie, les archers & les frondeurs; mais César ni Frontin n'en disent rien. D'ailleurs Appien peut très-bien avoir avancé cela sur la foi de Lucain qui dit dans ses vers de sa Pharsale:

Sparsa per extremos levis armatura maniplos.

Luc. lib. 7.

cohortes qu'il avoit laiſſées pour la garde du camp ; Frontin dit ſeulement qu'il ſe rangea ſur trois lignes, ſans nous dire à combien de hauteur ; Céſar lui-même ne nous dit pas non plus ſur quelle profondeur il rangea ſes cohortes, & ſi ce n'étoit qu'il dit après, que craignant d'être enveloppé à ſa droite par la cavalerie de Pompée il tira promptement quelques cohortes de ſa troiſième ligne pour en former une quatrième, nous ſerions encore embaraſſés à ſavoir s'il combattit ſur une, ou ſur pluſieurs lignes dans cette mémorable journée ; mais comme il eſt preſque aſſuré qu'il ſe rangea ſur trois lignes (du moins de vingt degrés de probabilité il y en a dix-neuf contre un à le croire ainſi) je m'en tiendrai là quant au nombre des lignes, m'embaraſſant fort peu de ce que Mr. Folard avance contre (*a*).

(*a*) « A l'égard de Pharſale (dit Mr. Folard) je ne « puis encore comprendre que Céſar ait pu jamais ſe « former ſur trois lignes contre une armée ſi ſupérieu- « re à la ſienne : Pompée eut dû le déborder de la moi- « tié, non ſeulement à ſon infanterie, mais plus enco- « re à ſa cavalerie. Le même Frontin dit que Pompée « ſe rangea ſur dix de profondeur à ſon infanterie : ce « qui dut beaucoup diminuer de l'étendue de ſon armée. « Céſar qui reconnut toute cette diſpoſition, avant que

César avoit vingt-deux mille hommes divisés en quatre-vingts cohortes, cela faisoit deux cents soixante & quinze soldats pour chacune; réduisons-les à deux cents cinquante, & mettons les vingt-cinq hommes qui nous restent de chaque cohorte,

" de se mettre en bataille, fut sans doute se ranger sur " moins de hauteur, on voit clairement qu'il combattit " sur une seule ligne, & une réserve de six cohortes " à sa droite, pour soutenir sa cavalerie plus foible de " deux tiers. *Fol. suppl. à l'hist. de Polyb. chap. 6. p. 21.*

Nous avons déjà vu que Frontin, que Mr. Folard cite ici, ne dit pas seulement que Pompée se rangea sur dix de profondeur, mais il nous dit aussi que tant Pompée, que César se rangèrent sur trois lignes; donc si Pompée se rangea sur trois lignes, César n'avoit pas besoin de se ranger autrement sur une seule, pour n'être point dépassé à cette aile.

Il aura précisément fait ce que Mr. Folard en habile militaire a supposé, c'est-à dire il aura su sans doute se ranger sur moins de hauteur, & par-là égaler le front de l'armée ennemie, quoique rangé ainsi que Pompée sur trois lignes. *Voy. le plan de la bataille de Phars. des Comment. de César, ed. de Londres.*

Il faut encore remarquer, qu'il ne paroît pas seulement que Pompée se soucia beaucoup de le déborder aux ailes par son infanterie, car il comptoit si fort sur la supériorité de sa cavalerie qu'il se tenoit assuré de la victoire par elle.

Je sai bien (avoit dit Pompée) *que cela paroît incroyable, mais comme elle est plus forte que la sienne, je veux qu'elle enveloppe son aile droite, avant que l'infanterie vienne aux mains, & après l'avoir mise en désordre, je prendrai son armée en queue; ainsi la victoire nous demeurera presque sans combat.* Comment. de César trad. d'Ablanc. liv. 3. pag. 335.

pour ceux que César choisit (selon ce que nous dit Frontin) pour faire combattre avec sa cavalerie, puisque César lui-même nous dit aussi, qu'il en avoit de dressés tout exprès pour combattre parmi les chevaux (*a*).

(*a*) César à la vérité dans le récit qu'il nous fait de cette bataille ne nous dit point expressement qu'il ait mêlé dans cette journée parmi sa cavalerie des gens de pied pour combattre avec elle, il nous parle simplement des cohortes qu'il tira de sa troisième ligne.

Mais comme il nous a dit qu'il avoit des troupes dressées exprès pour cela, & que nous trouvons dans ses Commentaires, qu'ayant eu à combattre le jour précédent contre la cavalerie de Pompée, qu'il les mêla parmi ses cavaliers, pour les fortifier contre le nombre beaucoup supérieur de ceux de Pompée; il est assez probable qu'il en fit de même dans cette journée de Pharsale, d'autant plus qu'il se proposoit d'attendre la cavalerie ennemie de pied ferme. D'ailleurs Frontin le dit, & c'est un auteur, auquel on peut raisonnablement ajouter foi.

On peut encore remarquer ici, que quand César se trouvoit ou très-foible, ou n'avoit que de mauvaise cavalerie, il la faisoit soutenir par de l'infanterie; mais en ce cas il se contentoit aussi d'attendre l'ennemi de pied ferme en un endroit avantageux, si cela lui étoit possible, comme il fit à l'occasion dont nous venons de parler, & en quelque autre rencontre encore: au lieu que quand il avoit de bonne cavalerie, il l'envoyoit toute seule à la charge, sans qu'il fut question d'y mêler de l'infanterie; c'est ainsi qu'il fit presque toujours combattre ses escadrons Allemans, qu'il préféroit d'envoyer seuls bien serrés, & avec célérité attaquer l'ennemi, quoiqu'ils eussent de l'infanterie dressée toute exprès pour se mêler avec eux, comme on le voit par le passage ci-après.

“ Après avoir combattu depuis midi jusqu'au soleil
“ couchant sans qu'aucun eut l'avantage, les Allemans

Il lui restoit donc vingt mille hommes divisés en quatre-vingts cohortes, pour faire tête à l'infanterie de Pompée. Ces vingt mille hommes, il les rangea sur trois lignes, cela est prouvé; & il doit être encore très-probable, qu'ayant plus de la moitié moins de troupes que son antagoniste, il se sera aussi rangé sur la moitié moins de profondeur que lui, pour égaler à-peu-près le front de son infanterie. Il aura donc rangé ses cohortes sur cinquante de front à cinq de hauteur (*a*). La dixième légion fut placée sur la droite I.I., la neuvième fortifiée par la huitième sur la gauche K.K., le reste de ses légions remplissoient l'espace qui étoit entre les deux ailes, comme vous le voyez en L.L.L.

Antoine commandoit l'aile gauche; Sylla la droite & Domitius le centre; de

" bien serrés tombent en gros escadron (c'est-à-dire en " ligne pleine) sur l'ennemi, qui étant renversé & enfon- " cé en même tems de toutes parts, plie & s'enfuit en " laissant à la boucherie ses gens de trait qui furent tous " taillés en pièces. *Comment. de César guer. des Gaules liv. 7.*

(*a*) Tel est aussi le sentiment de Mr. de Puiségur qui de tous les Militaires qui ont traité de cette bataille, est un de ceux qui en ont le mieux raisonné; il suppose encore, & avec raison, que César aura pu donner quelques pas davantage aux distances qu'il laissa entre ses cohortes, de façon qu'il aura tout-à-fait égalé le front de l'armée ennemie à son infanterie.

cette façon il aura dis-je égalé, ou presqu' égalé le front de l'armée de Pompée à son infanterie. Après avoir ainsi disposé ses gens de pied; comme sa gauche étoit appuyée au même ruisseau qui couvroit l'aile droite de son ennemi, ne craignant rien de ce côté-là, il fit passer les mille chevaux qu'il avoit tous à sa droite, avec les deux mille hommes qui devoient combattre avec eux: mais tout cela ne suffisoit pas, car Pompée le surpassoit encore de beaucoup à cette aile (a): ce que César ayant observé, &

(a) Je ne sais pas non plus pourquoi Folard ne donne à Pompée que deux tiers davantage de cavalerie qu' à César, quand ce dernier dit positivement que Pompée avoit sept mille chevaux, & que lui n'en avoit que mille.
« Pompée (dit Folard) qui étoit plus fort de deux « tiers à sa cavalerie, rangea celle-ci comme en pha- « lange: (c'est-à-dire en ligne pleine) cela prouve sa « sotise; il se trouva mal de cette méthode; car il fut « battu & totalement défait, par l'ordre même dont il « espéroit la victoire ». *Tom. 7. chap. 4. du supplem.*

Il y auroit de quoi faire un bien long chapitre, si l'on vouloit s'arrêter à combattre toutes les erreurs qui se trouvent dans ces quatre lignes.

I. Pompée avoit plus du double de cavalerie de ce que Mr. Folard lui en donne, comme on a pu le remarquer par les passages cités.

II. Il ne songea jamais de faire combattre sa cavalerie en ligne pleine, & Mr. Folard n'a ni preuves ni raisons pour soutenir le contraire.

III. Bien loin que c'eut été une sotise de la faire combattre ainsi, c'auroit été la seule chose, qui auroit

& craignant d'être enveloppé de ce côté-là par la multitude de la cavalerie ennemie, il tira promptement de sa troisième ligne une cohorte de chaque légion, & en forma une quatrième ligne, afin de protéger sa cavalerie & assurer son flanc droit. César, Frontin, & les autres Auteurs qui ont parlé de cette bataille, ne nous en disent pas davantage : il nous laissent deviner quel a pu être l'arrangement de cette cavalerie ainsi que de ces troupes destinées à com-

pu lui assurer la victoire, & il me feroit bien facile de le prouver si je n'étoit très-persuadé, que pour la plupart des lecteurs ces preuves sont superflues.

J'en dirai cependant deux mots en considération de ceux qui ne veulent pas se donner la peine de méditer. Si Pompée avoit fait combattre sa cavalerie en ligne pleine, il auroit eu entre plusieurs autres, trois grands avantages. Premièrement il auroit pu étendre son aile du double, car je pense bien qu'il n'auroit pas été si fou, que de ranger sa cavalerie à dix de hauteur s'il l'avoit fait marcher à la charge en ligne pleine. Secondement, il auroit ôté par là les moyens à l'infanterie de César de gagner les flancs droit & gauche de chaque escadron, ce qui fut, il n'en faut pas douter, la principale cause de la défaite de cette cavalerie. Troisièmement, le choc de cette cavalerie qui n'auroit pu être retenu ni ralenti (parceque étant rangée sans intervalles on n'auroit pu s'y présenter que de front) auroit renversé tout à la fois & la cavalerie & les cohortes de César, & alors ne faisant la caracole qu'après le choc donné, César n'auroit pu empêcher non plus cette aile de tourner les derrières de son armée.

battre avec elle, & qui furent toutes jetées à cette aile droite.

Il faut être un peu du métier, & avoir bien réflechi sur toutes les circonstances de cette affaire; pour oser se promettre d'en deviner la position, ou du moins de donner l'équivalent: voici en attendant comment je les range; je dirai dans la suite les raisons qui m'ont porté à préférer cet arrangement à tout autre, & pourquoi je me suis un peu écarté de tous les autres Auteurs, soit dans la disposition de cette cavalerie, soit dans celle des troupes destinées à protéger cette aile.

Des mille chevaux que César avoit, j'en forme vingt-cinq escadrons de quarante maîtres chacun, sur vingt de front & deux de hauteur, que je place en M. (*a*)

(*a*) Ou si l'on aime mieux, au lieu de vingt-cinq escadrons on en peut supposer trente-deux, sur seize de front & deux de hauteur, pour lors César n'avoit qu'à dédoubler ses turmes, qui comme on sait étoient ordinairement de trente-deux cavaliers. D'ailleurs les anciens n'avoient pas une méthode fixe de ranger leurs escadrons, ils les faisoient tantôt plus gros, tantôt plus petits. On remarque aussi qu'il leur arrivoit rarement de former deux lignes d'escadrons séparées l'une de l'autre par un grand intervalle, comme nous le pratiquons aujourd'hui, mais souvent ils formoient leurs escadrons sur beaucoup de profondeur, par exemple sur huit rangs; ensuite quand ils marchoient à l'attaque, les quatre premiers rangs chargeoient, s'ils étoient repoussés ils ve-

à vingt-quatre pas de diſtance les uns des autres : les douze cohortes que je tire de la troiſième ligne des endroits marqués *o.o.*, j'en range ſix en oblique P., & ſix en quatrième ligne derrière la cavalerie Q., les deux mille hommes qui étoient dreſſés & deſtinés à combattre parmi les chevaux, je les range par pelotons derrière les cohortes de la quatrième ligne aux endroits *r.*; voilà je penſe quelle a pu être la diſpoſition, qui devoit le mieux répondre aux vues de Céſar.

Venons au combat. Céſar après avoir pris toutes ſes précautions, & fait de ſon côté tout ce qui dépendoit d'un habile Capitaine pour ſe procurer la victoire, commande à toute ſon armée, & particuliérement à ſa troiſième ligne de ne bouger ſans ſon ordre, & dit qu'il fera ſigne avec un étendart lorſqu'il ſera temps de donner.
« Comme il encourageoit (*a*) ſes ſoldats « ſelon ſa coutume, & repaſſoit les faveurs

noient ſe rallier derrière les autres, qui chargeoient à leur tour. Si l'ennemi étoit rompu, les quatre premiers rangs les pourſuivoient tandis que les autres qui étoient reſtés en arrière tournoient les flancs & les derrières de l'armée.

(*a*) Je ſuivrai ici la traduction d'Ablancourt tant qu'il ne s'écarte point du latin.

“ qu'il leur avoit faites, il ajouta qu'ils
“ étoient témoins de la passion qu'il avoit
“ toujours eue pour la paix, & des en-
“ trevues de Vatinius avec Labienus, &
“ de Clodius avec Scipion; qu'ils savoient
“ bien qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit
“ pû à Orique, pour envoyer des Dépu-
“ tés, afin d'épargner le sang Romain,
“ & de conserver les forces de l'état. La
“ harangue finie, il fit sonner la charge,
“ pour ne point laisser ralentir l'ardeur
“ des soldats, qui demandoient la bataille.
Alors le brave Crastinus, qui étoit volontaire dans l'armée, fut le premier qui marcha à l'ennemi, après avoir dit à César qu'il vouloit le forcer dans cette journée à le louer vif ou mort .... “ Il
“ n'y avoit entre les deux armées qu'au-
“ tant d'espace qu'il en falloit pour cho-
“ quer, mais Pompée avoit commandé à
“ ses gens de demeurer fermes sans s'é-
“ branler (a), espérant par là de faire per-
“ dre le rang & l'haleine aux nôtres, &
“ rompant leur effort, rendre leurs jave-

(a) Ceci est bien différent de ce que nous dit Appien, qui assure que Pompée fut le premier à faire sonner la charge. *Voyez le passage cité ci-dessus pag. 273.*

" lots comme inutiles, qui fut à ce qu'on
" dit, un conseil de Triarius, que je n'ap-
" prouve nullement.

" Car il y a dans l'homme une certaine ar-
" deur & impétuosité naturelle, qui se rallu-
" me par le mouvement, & qu'il faut tâcher
" d'entretenir plutôt que de laisser éteindre...

" Lorsque ceux de César virent que les
" autres ne bougeoient, ils s'arrêtèrent
" d'eux-mêmes au milieu de la carrière,
" & après avoir un peu repris haleine,
" lancèrent le javelot en courant, puis
" mirent l'épée à la main, selon l'ordre de
" César.

" Ceux de Pompée les reçurent fort
" bien, car ils soutinrent le choc sans bran-
" ler, & mirent aussi l'épée à la main,
" après avoir lancé leurs javelots (*a*). En même temps leur cavalerie qui étoit à l'aile gauche, comme elle en avoit reçu l'ordre, vint en courant avec tous les gens de trait (*b*) fondre sur la nôtre qui ne pouvant soutenir son choc, céda un peu.

(*a*) Que l'on fasse attention je prie qu'ici César ne fait aucune mention des troupes légères.

(*b*) C'est-à-dire, le corps d'archers H. placé sur l'aile, qui étoit destiné à tourner derrière l'armée de César pour aller piller son camp.

La cavalerie de Pompée alors la pouſſant plus vivement ſe deploye par eſcadrons, pour commencer à environner le flanc découvert de notre armée (*a*). Dans ce moment Céſar fait ſigne aux cohortes, qui étoient en quatrième ligne de donner. « Ce qu'el-« les firent ſi bruſquement, que la cava-« lerie ennemie plia, & s'enfuit juſqu'aux « montagnes, laiſſant à la boucherie ſes « gens de trait, qui furent tous taillez en « pièces.

« Auſſi-tôt tournant ſur l'aile gauche de « Pompée, qui combattoit encore, elles « la prirent en queue ; & la troiſième li-

(*a*) *Eodem tempore equites a ſiniſtro Pompei cornu, ut erat imperatum, univerſi procurrerunt, omniſque multitudo ſagittariorum ſe profudit, quorum impetum noſter equitatus non tulit, ſed paulum loco motus ceſſit, equiteſque Pompejani hoc acrius inſtare, & ſe turmatim explicare, aciemque noſtram a latere aperto circumire cœperunt.* Jul. Cæſar Comment. lib. 3.

Voici comment Mr. d'Ablancourt, duquel je me ſuis écarté dans cet endroit, rend ce paſſage. « En même « temps leur cavalerie qui ſe tenoit prête donna avec « les gens de trait, & renverſant la notre, qui étoit « plus foible, la pourſuivit chaudement. »

Il y a bien de la différence d'une cavalerie qui eſt renverſée, & pourſuivie chaudement à une autre qui ſe replie ſimplement & preſque ſans déſordre.

Mr. de Puiſégur a déjà relevé cette bévue de d'Ablancourt, comme on peut le voir dans ſon *Art de la guerre art. 7.*

" gne, qui jusque-là ne s'étoit point ébran-
" lée, l'attaqua de front (*a*); de sorte que
" l'ennemi enveloppé de tous côtés, ne put
" résister plus long-temps, & prit la fuite.

" Pompée n'eut pas plutôt vu sa ca-
" valerie en fuite, & cette aile-là en dé-
" sordre, que désespérant de la victoire,
" à cause que c'étoient ses meilleures trou-
" pes, il piqua droit au camp, & cria
" tout haut aux Officiers qui étoient de
" garde, afin que les soldats le pussent
" entendre, qu'ils prissent garde à la dé-
" fense des portes, s'il arrivoit quelque
" malheur, & qu'il alloit faire le tour du
" rempart pour donner le même ordre par
" tout. Ensuite, il se retira dans sa tente,
" désespérant du succès de la bataille;
" mais attendant en patience l'événement.

" César après avoir chassé les ennemis
" jusqu'à leurs retranchemens, pour ne leur
" donner pas le temps de se rassurer, en-
" couragea ses soldats à donner l'assaut,
" quoiqu'ils fussent fatigués du combat,

(*a*) Remarquez qu'il y avoit des intervalles d'une cohorte à l'autre, par lesquels la troisième ligne passa. Sans cela, comment cette troisième ligne auroit-elle pu attaquer de front les ennemis? Donc Mr. Folard a tort de dire que l'armée de César étoit en ligne pleine.

" qui avoit duré jusqu'à midi, & brulés
" de la chaleur du jour. Mais leur courage
" ge suppléant à leurs forces, ils donnèrent
" avec grande vigueur.

" Les cohortes restées à la garde du
" camp se défendirent fort bien, secondées
" par les Thraces & autres troupes auxiliaires,
" xiliaires, qui firent encore mieux; mais
" le soldat qui s'étoit trouvé à la mêlée,
" manquoit de force & de courage, ou-
" tre que la plupart avoient abandonné
" leurs armes & leurs drapeaux pour fuir;
" si bien qu'ils songeoient plus à la retrai-
" te qu'à la défense. Le camp ayant été
" forcé, les soldats se sauvèrent vers les
" montagnes, sous la conduite de leurs
" Officiers. Et l'on vit en entrant les ta-
" bles dressées, avec des buffets de vais-
" selle d'argent; les tentes accommodées
" de gazons, & quelques-unes, comme cel-
" le de Lentulus, couvertes de lierre,
" avec plusieurs autres choses qui témoi-
" gnoient un peu trop de délicatesse.

" Comme Pompée vit l'ennemi maître de
" ses retranchemens, il monta sur le premier
" cheval qu'il rencontra, & laissant les
" marques de sa dignité, pour n'être pas
" reconnu dans sa fuite, sortit par la por-

« te décumane (*a*), & gagna à toute bri-
« de Lariſſe.

« Céſar ſe voyant maître du camp, « dit à ſes ſoldats, qu'il ne falloit pas « laiſſer perdre l'occaſion par un trop « grand déſir de pillage, & les trouvant « prêts à faire tout ce qu'il lui plairoit, il alla auſſi-tôt aſſiéger ceux qui s'étoient rétirés vers Lariſſe ſur une éminence, au pied de laquelle couloit un ruiſſeau. « Quoique la nuit approchât, & que les « ſoldats fuſſent fatigués du combat & « du travail de tout le jour, Céſar fit ti- « rer un retranchement entre la montagne « & le ruiſſeau, pour en ôter la commu- « nication aux ennemis, qui dépêchèrent « auſſi-tôt vers lui pour ſe rendre; il leur « fit mettre bas les armes, & pardonna « à tous, défendant à ſes ſoldats de les « toucher, ni à aucune choſe qui leur ap- « partint (*b*).

Céſar nous dit encore, qu'il ne perdit dans cette journée que deux cents hommes, & environ une trentaine de centurions des

(*a*) La porte de derrière du camp; c'étoit par cette porte que l'on conduiſoit les ſoldats au ſupplice. *Voyez Végèce liv. 1. chap. 3.*

(*b*) *Comment. de Céſar trad. d'Ablancourt liv. 3. pag. 537. & ſuiv.*

plus vaillans, du nombre desquels fut le brave Craſtinus, qui fut tué d'un coup d'épée à travers la bouche, après avoir fait des prodiges de valeur, & rendu par là ſa promeſſe véritable, car perſonne ne ſe ſignala davantage dans le combat, & Céſar avoua qu'il devoit beaucoup à ſa valeur.

Du côté de Pompée il y eut environ quinze mille hommes de tués, & plus de vingt-quatre mille qui ſe rendirent à Céſar: en comptant ceux. qui étoient à la garde des forts qui furent pris par Sylla. Domitius y fut tué, de plus on y gagna neuf aigles & cent quatre-vingts drapeaux.

Tel fut le ſuccès d'une des plus mémorables batailles, que les Romains ayent jamais livrées, & il n'en eſt peut-être aucune dans toute l'hiſtoire qui doive plus frapper d'étonnement les connoiſſeurs que cette bataille de Pharſale. Ici ce n'eſt point Alexandre, qui avec une armée de cinquante mille hommes, défait celle de Darius qui étoit à la vérité, ſi nous en croyons Arien, de plus d'un million de ſoldats; mais tous gens efféminés, peu endurcis aux fatigues, mal diſciplinés, & par là peu

propres aux combats (*a*). J'admire ce conquérant, & ne ſuis point étonné de ſes exploits ! Ce Roi Perſan auroit été également vaincu, quand même ſon armée eût encore été du double plus forte. Car que peut-le nombre contre des troupes aguer-

(*a*) On y peut encore ajouter, mal commandés, car Memnon n'étoit plus, il y avoit trois ans qu'il étoit mort quand cette bataille ſe donna.

Ce célèbre Memnon étoit Rhodien de nation, & c'étoit le plus habile, ou peut-être le ſeul vraiment habile de tous les Généraux de Darius, il l'avoit aſſez fait voir, ſoit en défendant vaillamment la ville de Milet, ſoit dans la conquête qu'il fit des Iles de Chio & de Lesbos; mais il eſt bon de remarquer auſſi, qu'il courut cependant le ſort ordinaire des habiles gens; car il fut toujours contredit par les autres Généraux.

Le projet qu'il fit à Darius de ruiner une certaine étendue de ſon propre pays, pour ôter entièrement les vivres à l'armée d'Alexandre, qui avoit paſſé l'Helleſpont, & d'aller enſuite avec une puiſſante armée attaquer la Macédoine, étoit vraiment digne de ſon grand génie, d'autant plus qu'il étoit très-capable de l'exécuter lui-même: mais on n'eut garde de l'écouter, & dans le conſeil, que ce Monarque aſſembla pour décider de cette grande affaire, tous les ignorans (& ils ne devoient pas être en petit nombre dans une armée telle que celle de Darius) ſoit par jalouſie, par intérêt ou par bêtiſe, furent d'un avis contraire au ſien: & leur ſentiment, comme il arrive aſſez ſouvent, prévalut ſur celui de ce grand homme, ils dirent pour toute raiſon, que le projet de Memnon n'étoit pas digne de la grandeur de leur Monarque (*Diodor. de Sicil. liv.* 17.) l'événement a fait voir dans la ſuite, combien Darius fut malheureux, de n'avoir pas ſuivi l'avis du ſage Memnon.

ries, bien armées, bien disciplinées & bien commandées? Ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire, tant ancienne que moderne. Ce n'est pas non plus ici une armée qui en surprend une autre, & qui profitant de cet heureux événement, la défait avant qu'elle ait le temps de se reconnoître; ainsi que le fut l'armée de Mitridate par ce même Pompée, quand profitant de la nuit, il le surprit dans son camp, l'attaqua & le défit sans beaucoup de peine (*a*).

Ce n'est encore, ni l'avantage des armes, ni la situation du terrain, ni quelque événement heureux, qui ait aidé César à vaincre Pompée dans cette célèbre journée; bien au contraire tous les avantages étoient du côté de Pompée; à son infanterie il étoit du double plus fort que César, & à sa cavalerie, ils étoient sept contre un; ils avoient les mêmes armes & la même discipline (ou du moins elle auroit dû être telle, si Pompée étoit aussi grand Général qu'on l'estimoit.)

Pompée, je le réplique, eut dans cette journée outre la supériorité du nombre,

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Pompée.*

tous les avantages qu'un Général peut avoir ſur un autre qui lui eſt oppoſé, & tous ceux encore que ſon eſprit étoit capable de lui inſpirer. Car il connoiſſoit parfaitement les forces de ſon ennemi, & il avoit eu tout le temps néceſſaire pour étudier une diſpoſition qui fut propre à le combattre avec avantage. Le temps ne lui avoit pas non plus manqué pour ranger ſes troupes en bataille, & pour donner tous les ordres néceſſaires, afin que tout allât à ſouhait. Et cependant ce grand Pompée avec tous ſes avantages eſt non ſeulement battu, mais entiérement défait, & dans un terrain qui devoit lui être avantageux; car il étoit à la portée de ſon camp, & de quel camp encore, d'un camp retranché à la Romaine; voilà ce qui doit faire l'étonnement de tout militaire inſtruit, & ce qui doit en même temps faire paſſer Céſar pour le plus grand Capitaine de l'antiquité. Celui-ci n'avoit purement que ſon génie à oppoſer à tous les avantages que nous venons de voir que ſon antagoniſte avoit ſur lui. C'eſt un grand dommage aſſurément qu'il ne nous ait pas un peu mieux détaillé cette affaire; & ſurtout qu'il ne nous ait pas informé des belles manœuvres

qu'il doit avoir exécuté à son aile droite, pour venir à bout de cette nombreuse cavalerie de Pompée. Parceque cette quatrième ligne qu'il forma des cohortes qu'il tira de la troisième, ne me paroît pas suffisante (de quelque façon qu'on la suppose placée), pour empêcher les escadrons de Pompée de le tourner au bout de son aile. Car de supposer, comme quelques-uns l'on fait, que l'armée de César égaloit en étendue celle de Pompée, cela n'est pas possible (*a*). 1.° Parceque le nombre des troupes étoit trop disproportionné. 2.° Il faudroit que le grand Pompée eût été le plus imbécille de tous les hommes pour le permettre. Il est très-sûr qu'outre l'emplacement de ces cohortes, il y eut de très-savantes manœuvres exécutées de ce côté-là.

César auroit agi en Capitaine très-médiocre s'il s'étoit attaché simplement à égaler le front de son antagoniste, & d'ailleurs, qu'y auroit-il gagné? Il auroit peut-être même donné par là occasion à Pompée de faire une meilleure disposition? Non, César étoit trop habile, je le réplique, pour en agir tout simplement, ainsi qu'au-

(*a*) *Voyez sentimens d'un homme de guerre pag.* 226. & 227.

roit pu faire un Général ordinaire & du commun. Ce fut ſans doute dans une diſpoſition toute particulière, & qu'il cacha avec ſoin à ſon antagoniſte. Ce fut dans des mouvemens faits à propos, leſquels donnant de la force à ſon ordre étonnèrent ſi fort ſes ennemis qui ne s'y attendoient pas; que ce grand homme chercha, & trouva les moyens de venir à bout de cette formidable cavalerie. Maintenant, deviner au juſte quelles ont pu être les évolutions que Céſar fit faire à ſes troupes de ce côté-là, la choſe ſeroit un peu difficile. Mais on peut cependant ſans prétendre à tant, hazarder quelques conjectures, pour tâcher d'en approcher plus ou moins; & c'eſt ce que je vais faire.

1.° Je rendrai raiſon (comme je l'ai promis) de ce que je me ſuis écarté dans l'emplacement des troupes, que Céſar jeta ſur ſon aile droite, des divers Auteurs qui ont traité de cette bataille.

2.° J'eſpère de faire voir que ce n'eſt pas ſans raiſons, que j'ai préféré cet ordre à tout autre, & que les évolutions que j'explique ici, ſont très-aiſées à faire, & auroient pu très-bien auſſi répondre aux vues de Céſar.

Voyons, quelle étoit ſon intention ? Nous la ſavons ; puiſque lui-même nous en informe, quand inſtruiſant les cohortes qu'il place en quatrième ligne, il les avertit, que le ſuccès de cette journée dépendra de leur valeur. On voit par là, qu'il ſe propoſoit de battre Pompée, précisément du côté où celui-ci ſe croyoit le plus fort. Car Pompée n'avoit rangé ſon infanterie que par montre ; mais c'étoit par ſa cavalerie qu'il ſe promettoit la victoire (*a*), l'intérêt de Céſar étoit donc de le laiſſer dans la bonne opinion qu'il avoit de ſes forces de ce côté-là, pour le faire donner plus aiſément dans le panneau.

Ainſi, quand je partage les mille chevaux de Céſar en 25. eſcadrons, c'eſt une ruſe pour faire croire à l'ennemi, que l'on n'a point d'autres vues que de lui en impoſer, en faiſant montre d'avoir beaucoup plus de troupes de ce que l'on en a, ou que l'on n'a d'autre crainte que d'être entouré, & en attendant, on lui cache avec ſoin une diſpoſition, à laquelle il ne s'attend pas. Je mets les eſcadrons ſur vingt de front, & deux de hauteur, parceque l'intention de

(*a*) *Voyez la remarque ci-devant pag.* 285.

de César n'étoit ſurement pas d'aller heurter les eſcadrons ennemis, il étoit trop foible en cavalerie pour agir avec force contre eux. Il avoit donc beſoin de gagner dans l'agilité de leurs mouvemens, ce qui leur manquoit du côté de la force; auſſi comme l'on voit, rien ne devoit être plus agile que ces petits eſcadrons, ſans compter l'avantage qu'il ſe procuroit encore. (n'étant point queſtion de choc) C'eſt qu'en les rangeant ſur deux rangs, la moitié de ſes cavaliers pouvoit ſe ſervir de ſes épées. La diſtance que je leur donne de vingt-quatre pas d'un eſcadron à l'autre, qui, comme on le voit, eſt de quatre pas plus grande que l'étendue de leur front; c'eſt moins pour gagner cent pas davantage de terrain ſur le total des vingt-cinq eſcadrons, comme quelqu'un pourroit le penſer, que pour m'aſſûrer qu'il n'y arrive aucune confuſion dans les évolutions, que je me propoſe de leur faire exécuter: voilà pour la cavalerie.

Venons aux cohortes deſtinées à protéger cette cavalerie. Plutarque dit que ce ne furent que ſix cohortes, que César tira de ſa troiſième ligne; Frontin, comme nous avons déjà vu, paroît en mettre douze; Appien dit que ce fut un corps de

trois mille des meilleurs ſoldats de ſon infanterie, & d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage de Céſar. *Celeriter ex tertia acie ſingulas cohortes detraxit: Il tira de ſa troiſième ligne une cohorte de chaque légion.* Or Céſar avoit onze légions, donc ce ſeroit onze cohortes. Pour moi ſans m'arrêter davantage ſur cela, comme je n'ai fait les cohortes de Céſar, que de deux cents cinquante hommes chacune, j'en tire douze, qui font précisément trois mille hommes, la choſe me paroît aſſez raiſonnable; & je les range ainſi qu'on l'a déjà vu dans le plan de la bataille, ſix en oblique & ſix derrière la cavalerie; la raiſon en eſt (outre que tel paroît être le ſentiment de Frontin) que je trouve que la manœuvre que ces cohortes devoient exécuter pour prendre la cavalerie de Pompée en flanc, leur devenoit beaucoup plus aiſée, étant rangées de la ſorte (a); parcequ'au premier ſignal qu'on

(a) Mr. de Puiſégur a remarqué en partie ce que j'avance ici; mais je ne ſuis point du tout de ſon ſentiment, quand il dit qu'il y a lieu de croire que la cavalerie de Céſar étoit auſſi rangée en oblique, cela ne peut pas être, car dans ce cas il auroit perdu le plus grand de tous ſes avantages qui étoit celui de cacher ſa diſpoſition à l'ennemi. Je vois bien pourquoi Mr. de Puiſégur s'eſt imaginé que Céſar avoit rangé ſa cavale-

leur auroit donné, toutes ces cohortes n'avoient plus qu'à marcher droit devant elles, pour se trouver partie sur le flanc de la cavalerie ennemie & partie en front, car si les escadrons de Pompée après avoir chassé ceux de César, faisoient une caracole à droite pour tomber sur le flanc droit de son armée (*a*), ils venoient d'eux-mêmes présenter le flanc gauche aux cohortes *x.x.* qui étoient placées en quatrième ligne, & si ces escadrons, après avoir fait plier la cavalerie de César, eussent voulu marcher

rie en oblique c'est qu'il a vu en homme qui entendoit la cavalerie, que la perte de celle de Pompée dépendoit de ce quart de conversion, qu'elle alloit exécuter avec des escadrons à longs flancs, pour envelopper l'aile droite de César; voilà je crois pourquoi il veut que la cavalerie de ce dernier ait été postée en ligne oblique, c'est qu'il veut absolument obliger en quelque façon celle de Pompée à faire cette caracole qui doit la perdre: mais que l'on examine bien la chose, & l'on verra que cela n'auroit pas suffi, au lieu que de la façon que j'arrange ici, soit la cavalerie, soit les cohortes de César, & par les évolutions que je leur fais faire, il étoit impossible que Pompée ignorant ces dispositions, sa cavalerie ne fut pas battue.

(*a*) Il y a des militaires, qui se sont imaginés que les escadrons de Pompée ont exécuté leur caracole à droite, de pied ferme, c'est-à-dire sans que la droite ait bougé de sa place; il faut en vérité avoir une bien petite idée de ceux qui commandoient cette cavalerie, pour les croire capables d'avoir fait une manœuvre aussi pitoyable.

ennemie (*a*). 2.° Ces troupes entremêlées parmi les eſcadrons, auroient empêché ceux-ci dans leurs évolutions. 3.° On verra qu'elles ſeront également à portée de combattre, tout de même, que ſi elles avoient été rangées dans les intervalles des eſcadrons.

Paſſons à l'action. Il eſt dit qu'il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'eſpace qu'il en falloit pour choquer, on peut raiſonnablement fixer cet eſpace de cinq-cents pas. Fixons auſſi la diſtance des lignes de l'une à l'autre : je mets cent pas de la première à la ſeconde, & cent-cinquante de la ſeconde à la troiſième ; que l'on n'oublie pas que celle-ci ne doit bouger qu'au ſignal que Céſar lui donnera avec un étendart. (*b*) La harangue finie, Céſar fit ſon-

---

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Céſar.*

(*b*) Le ſentiment de Mr. de Puiſégur eſt encore que les quatre lignes de l'armée de Céſar s'avancèrent toutes en même temps, qu'enſuite la troiſième & la quatrième ligne, conſervant toujours leur diſtance s'arretèrent, & laiſſèrent combattre les deux premières, juſqu'à ce que par un ſecond ſignal on les avertit de charger : on peut voir dans ſon art de la guerre art. 8. les raiſons qu'il avance, pour appuyer ce ſentiment ; quant à moi je m'en tiens à ce que nous dit Céſar : *Simul tertiæ aciei, totique exercitui imperavit, ne injuſſu ſuo concurreret ; ſe, quum id fieri vellet, vexillo ſignum daturum.* Or Céſar ne donna ce ſignal avec l'étendart, que quand la cavalerie ennemie commença la converſion, alors toutes les troupes placées ſur ce flanc attaquèrent en même temps, mais la

tous ſes mouvemens, & qui s'attendoit à voir porter les plus grands coups du côté de ſon aile droite, ſachant combien ſon antagoniſte mettoit de confiance en ſa cavalerie? Quelle difficulté, dis-je, pourroit-on trouver à ce que Céſar ayant pris toutes les précautions néceſſaires, & bien inſtruit les Commandans des eſcadrons, leur ait donné au moment qu'il aura vu la cavalerie de Pompée s'ébranler pour le charger, un ſignal pour les avertir de commencer leurs évolutions? A ce ſignal, les douze eſcadrons *a.a.* (*a*), que vous voyez ponctués en échec, auront fait un demi-tour à gauche par eſcadron, & parcourant les petits points *b.*, ſeront allés ſe poſter en C. derrière la pointe de l'aile droite des cohortes: tandis que les autres treize eſcadrons *d.d.* auront encore tenu quelque temps bonne contenance, juſqu'à ce qu'avertis par un autre ſignal, ils ſe feront vîte retirés, comme ils auront pu derrière les cohortes (*b*): les ennemis alors n'auront pas manqué de prendre cette retraite précipitée pour une

(*a*) *Voyez la planche n. XXV.* A. Repréſente l'aile gauche de l'armée de Pompée; & B. la droite de celle de Céſar.

(*b*) Pour les ſoutenir en cas de malheur, ou pour achever la victoire, comme en effet ils firent.

fuite ; c'eſt dans ce moment, que ſe croyant victorieux, ils firent le quart de converſion dont il eſt parlé, pour prendre l'armée ennemie en flanc ; c'étoit là auſſi, que César les attendoit, pour donner avec l'étendart le ſignal convenu aux cohortes *e. e.*, lesquelles marchant tout uniment droit devant elles, parties chargèrent le flanc droit de cette cavalerie, & partie la chargèrent en front ; les troupes rangées en *f. f.*, qui étoient dreſſées pour combattre parmi les chevaux, paſſant alors par les intervalles des cohortes, gagnèrent leſtement les flancs de ces longs eſcadrons de Pompée, tandis que ceux de Céſar, qui s'étoient venus poſter derrière l'aile droite en C.C. ſans perdre de temps, par un quart de converſion à gauche, leur gagnèrent en même temps auſſi la croupe : alors cette cavalerie enveloppée de tous côtés, ſurpriſe d'un événement, auquel elle ne s'étoit pas attendue, & preſſée par les cohortes des peſamment armés, qui n'ayant point lancé leur *pilum*, l'en frappoient rudement au viſage (*a*), tour-

(*a*) Céſar, nous dit Plutarque, avoit recommandé à ſes ſoldats de ne point jeter le *pilum*, mais de le garder, & s'en ſervir pour frapper les cavaliers de Pompée aux yeux & au viſage.

Nec ut ante ſolebant pila jactare, nec hoſtium crura;

na lâchement le dos & s'enfuit jusqu'aux montagnes, laissant à la boucherie ses gens de traits, qui furent tous taillés en pièces. Alors une partie des escadrons de César avec les deux mille hommes accoutumés à combattre avec eux, furent mis aussi-tôt aux trousses de cette cavale-

---

surasque manu percutere, verum oculos, & vultus obnixè ferire. (Plut. Caj. Cæsar) S'attendant bien que ces jeunes damerets ne pourroient jamais tenir contre le danger de se voir défigurer, ils étoient trop jaloux de leur beauté, & auroient été très affligés de reparoître à Rome aux pieds de leurs maîtresses avec des cicatrices qui eussent fait tort à leurs attraits, & porté préjudice à leurs bonnes fortunes: aussi cela ne manqua pas d'arriver comme César l'avoit prévû, car tous ces efféminés cavaliers au lieu d'affronter hardiment les coups de leurs adversaires, à peine virent-ils briller près de leurs yeux ces fers pointus, que n'en pouvant soutenir la vue, ils se couvrirent la tête, pour garantir leur visage, & après avoir rompu les rangs, prirent honteusement la fuite: je me trompe très-fort, où un un pareil expédient pourroit peut-être encore faire fortune aujourd'hui, s'il est vrai, comme quelqu'un l'a avancé, que bien des jeunes militaires de nos jours aiment autant la parure, & sont aussi soigneux de leur figure, que l'étoient ces lâches Romains, qui composoient alors la cavalerie de Pompée; s'il est vrai que tous leurs désirs se bornent uniquement à plaire aux femmes, il n'est pas douteux qu'en ce cas en employant le même expédient l'on ne pût aussi aisément venir à bout d'eux, comme ces intrépides soldats de César vinrent à bout le jour de la bataille de Pharsale de ces Romains abatardis, & efféminés, qui osèrent se présenter devant eux; car aujourd'hui nos femmes du bel air ne sont pas des Spartiates, un visage cicatrisé ou hâlé, ne leur est pas plus agréable, qu'il ne l'étoit aux dames

rie fuyarde, pour l'empêcher de se rallier, en même temps il fit avancer sa troisième ligne, qui jusqu'alors n'avoit encore bougé, pour attaquer en front; il tourne lui-même avec les cohortes de l'oblique, & le reste de sa cavalerie le flanc gauche de l'armée de Pompée; & ce fut par là qu'il acheva de décider la victoire en sa faveur. Voilà comment ce grand homme, avec peu de cavalerie, mais bonne & bien disposée, vint à bout d'en battre une de beaucoup supérieure en nombre, mais à la vérité aussi lâche, que mal conduite.

Maintenant, si l'on veut prendre la peine d'examiner avec attention, & les raisons, que j'ai ci-devant déduites, pour autoriser la disposition que j'ai donnée aux troupes de César, qui étoient placées sur son aile droite, & à la simplicité des mouvemens, que je leur fais exécuter, on verra, je me flatte, que si je me suis écarté des autres Auteurs qui ont traité de cette bataille, je ne l'ai point fait sans raison; j'oserois quasi dire que de toutes les dispositions, que l'on a jusqu'à présent imaginées, c'est peut-être une de celles qui

---

Romaines, au commencement du huitième siècle de la fondation de Rome.

peuvent le mieux répondre aux vues de ce grand Capitaine ; car je ſoutiendrai toujours qu'il n'eſt pas poſſible que ces cohortes qu'il nous dit avoir rangées en quatrième ligne pour protéger ſa cavalerie, ayent ſeules pu ſuffire, de quelque façon qu'elles ayent été placées, pour empêcher la nombreuſe cavalerie, & les troupes auxiliaires de Pompée de le tourner au bout de ſon aile droite ; il n'en eſt pas ainſi de ma diſpoſition ; parceque ces douze eſcadrons que je fais ſortir au moment que je vois que la cavalerie ennemie s'ébranle pour charger, & qui viennent leſtement ſe placer en potence derrière les cohortes de la droite, pour enſuite allonger tout d'un coup cette aile de plus de ſix-cents pas, & tourner les croupes des eſcadrons ennemis, doivent être d'un ſi grand effet, qu'il ſeroit bien ſurprenant qu'ils ne vinſent pas à bout de les battre. Ajoutez à cela l'étonnement qu'une telle manœuvre doit cauſer à cette cavalerie, qui ſe voit dans un moment enveloppée, & attaquée de tous côtés, quand elle penſoit que rien ne pouvoit lui réſiſter.

On voit donc que les mille chevaux, que Céſar avoit, lui furent d'une grande reſſource dans cette journée, de façon que

l'on peut raiſonnablement penſer que les choſes auroient tournées tout autrement, s'il n'avoit du tout point eu de cavalerie : & il paroît encore évident, que malgré le peu de valeur & l'inconduite de celle de Pompée, que Céſar auroit néanmoins perdu la bataille, ſans les grands avantages, que ſa cavalerie lui procura.

1.° Parcequ'il auroit beaucoup plus difficilement caché ſes diſpoſitions à l'ennemi, ce qui fut un coup de partie pour Céſar, & une des principales cauſes de la défaite de l'aile gauche de Pompée.

2.° Il n'auroit jamais pu avec de la ſeule infanterie, ſuppoſant même qu'elle eut également d'abord mis en déroute les eſcadrons de Pompée, les empêcher de ſe rallier & de retourner à la charge, & ces eſcadrons auroient pu aiſément en prenant un plus grand détour ſe jeter derrière ſon armée ; alors attaqué en même temps en front par une armée du double plus forte, il auroit été accablé par le nombre.

3.° Nous voyons auſſi que les légions Pompeyennes ne furent vraiment miſes en déroute, que lorſque Céſar les prit en flanc & à dos avec le reſte de ſes eſcadrons unis à ſes cohortes. Ainſi, ſi par l'exemple

de cette bataille il paroît prouvé qu'avec peu de cavalerie, mais bonne, bien diſpoſée & bien conduite, on peut en combattre un très-grand nombre depouillé de tous ces avantages; il ne reſtera pas moins démontré auſſi, qu'il eſt impoſſible de s'en paſſer tout-à-fait, quand même on ſeroit ſûr de n'avoir jamais à faire qu'à une cavalerie auſſi lâche que celle de Pompée. De-là je laiſſe encore à juger de quelle néceſſité elle ſeroit, ſi par malheur on en avoit en tête une auſſi brave que celle de Céſar.

Revenons aux deux Généraux Romains. On a dit qu'il falloit être bien hardi pour oſer faire le procès à Pompée, à un Général de cette volée, qui avoit remporté tant de victoires, & qui s'étoit acquis le ſurnom de Grand.

Plutarque (nous dit-on) parlant de ſon dernier triomphe qui dura trois jours, rapporte qu'à la tête de toute la pompe on portoit les titres des nations qu'il avoit vaincues : on liſoit dans les ecriteaux ſéparés, *le Pont*, *l'Arménie*, *la Cappadoce*, *la Paphlagonie*, *la Médie*, *la Colchide*, *les Ibériens*, *les Albaniens*, *la Syrie*, *la Cilicie*, *la Méſopotamie*, *la Phénicie*, *la Paleſtine*, *la Judée*, *l'Arabie*, *les Pirates défaits ſur terre & ſur mer.*

fit à César, ne donne pas non plus une grande idée de son savoir; on lui reprocha d'abord d'avoir très-mal à propos quitté l'Italie, ensuite on le voit, avec une armée de beaucoup supérieure à celle de César, se tenir vis-à-vis de lui toujours sur la défensive; ce qu'il n'auroit surement pas fait, s'il avoit vraiment eu les talens, qui font les grands Généraux (*a*). Il ne fut pas non plus dans cette même guerre profiter de ses avantages, lorsque la fortune lui fut favorable à Dyrrachium, ce qui fit dire à César: *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complète, s'ils avoient eu un chef qui eut su vaincre.*

Voilà donc ce grand Pompée, tantôt bafoué par Sertorius (*b*), tantôt regardé par

(*a*) Mr. Folard traite assez mal le grand Pompée, & je crois qu'il n'a pas tout-à-fait tort: en tout cas voici ce qu'il en dit dans une note du chapitre, où il traite de la bataille de Sélasie. *Tom.* 3. *pag.* 272. *remarque* (a).
" Ce Pompée (dit-il) le plus grand larron de l'hon-
" neur & des actions d'autrui qu'aucun de l'antiquité,
" n'a presque jamais rien fait, qu'il ne le dût à quel-
" qu'un de ses Lieutenans, ou à quelque Général qui
" avoit le premier défriché le champ. C'étoit un hom-
" me vain, plein d'obstination, qui méprisa éternellement
" les services des autres & qui rappelloit à lui seul
" toute la gloire des bons succès.........

(*b*) Sertorius ayant appris que Pompée étoit arrivé en Espagne avec une armée pour le combattre, dit

Céſar comme un Général très-médiocre.

Mais pour en revenir à la bataille de Pharſale. Il eſt ſûr que dans cette journée il ne fit rien qui puiſſe donner de lui l'idée d'un habile Général. On a prétendu l'excuſer. 1.° En diſant qu'il fut obligé malgré lui de donner bataille à Céſar. 2.° En ce qu'il fut lâchement abandonné par ſa cavalerie, ce qui fut la principale cauſe de ſa défaite. Mais quand même cela ſeroit, ces raiſons ſuffiſent-elles pour juſtifier un Général qui eſt à la tête d'une armée, & qui la laiſſe toute miſérablement périr ſans en ſauver la moindre partie? N'eſt-ce pas dans ces occaſions ſurtout que l'on connoît ce qu'un habile Général ſait faire? D'ailleurs, voyons premièrement un peu quelle fut cette étroite néceſſité, qui le força de combattre? La voici. C'eſt qu'il ne put ſouffrir davantage (nous dit Plutarque) les propos inſolens, & les railleries piquantes d'un tas de jeunes débauchés & d'efféminés petits maîtres, dont ſon

---

qu'il s'embaraſſoit ſi peu de lui, que s'il ne craignoit cette vieille (voulant parler du Conſul Metellus, qui étoit auſſi en Eſpagne avec une autre armée) il n'emploieroit contre cet écolier que les verges & la férule. *Plut. vie de Sertor.*

armée étoit farcie, lesquels ne pouvant plus endurer les fatigues de la campagne, & très-impatiens de retourner à Rome, s'égayoient en bons mots contre lui, pour le forcer à combattre ; ne voila-t-il pas un puissant motif pour déterminer un Général en chef à donner bataille contre les règles de la guerre !

Je voudrois bien savoir comment le Roi de Prusse auroit reçu un de ses Généraux, qui après avoir livré très-mal à propos une bataille, qu'il auroit perdue, auroit dit pour toute excuse, qu'il avoit été forcé par ses Officiers subalternes à combattre malgré qu'il en eut, parceque, s'il n'avoit pas combattu, ils se seroient moqués de lui : y a-t-il rien qui prouve davantage l'incapacité d'un chef, que cette espèce d'anarchie qu'il laisse glisser dans les troupes qu'il a sous ses ordres, & qu'il n'a pas la force de réprimer ?

Ce ne doit donc pas être une excuse pour Pompée, que de dire qu'il fut forcé de combattre malgré lui, parcequ'un essain de jeunes étourdis le voulurent ainsi. N'auroit-il pas dû plutôt chatier très-rigoureusement, & selon les loix de la guerre ces têtes folles, si elles s'avisoient d'exciter le

moindre tumulte, ou ſur leurs ſimples propos libertins, les chaſſer de ſon camp, & quand même il auroit dû perdre un tiers de ſon armée, n'y auroit-il pas encore gagné en ſe défaiſant de tous ces mauvais garnemens?

L'autre raiſon que l'on apporte en faveur de Pompée, & pour diminuer la honte de ſa défaite, conſiſte, comme nous l'avons déjà vu dans la défection de ſa cavalerie. J'avoue que celle-ci eſt une raiſon qui peut-être de quelque conſidération. Il eſt ſûr qu'un Général eſt bien à plaindre d'avoir ſous ſes ordres de pareilles troupes. Mais, je le répète encore, c'eſt dans de pareilles circonſtances que l'on connoît combien vaut un Général. Dans le chapitre, où j'ai traité de la bataille de Leipzig, j'ai fait voir comment le grand Guſtave Adolphe répara un pareil malheur, ſans ſe déconcerter, & comment il ſut malgré la défection de quinze mille Saxons remporter une victoire complète.

Pour paſſer maintenant d'un Héros célèbre à un autre qui ne l'eſt pas moins; je dirai encore ici que le Roi de Pruſſe ſe trouva à peu près dans une pareille ſituation à la bataille de Molwitz: quand ſa

cavalerie qui n'étoit pas grand' chose alors, lâcha le pied à la première charge que fit le Général Autrichien Rômer, la fuite de cette cavalerie laissa son flanc droit tout-à-fait à découvert, ce Monarque tâcha d'abord de ramener cette cavalerie à son devoir, il leur crioit : *Mes frères, où est l'honneur des troupes de Brandebourg ? Songez à la vie de votre Roi* (*a*). Mais voyant qu'il s'adressoit inutilement à des lâches, qui, pour lors ne méritoient pas l'honneur qu'il vouloit leur faire de combattre à leur tête, & de les ramener lui-même à l'ennemi (*b*); il les livra aux feux de ses propres troupes, & comme un habile Général ne perd jamais son temps inutilement, il alla aussi-tôt chercher dans sa brave infanterie une ressource assûrée pour remédier au désordre; c'est alors qu'il fit avancer ces bataillons de grenadiers qu'il plaça si à propos en potence sur son aile droite, pour couvrir le flanc des deux lignes, & cette intrépide infanterie honorée de la présence de son Maître fit bien-tôt voir ce que

(*a*) *Mémoir. pour servir à l'hist. de Fréd. le Grand. Tom. I. pag.* 154. *ed. d'Amsterd.* 1761.

(*b*) Le Roi eut un cheval tué sous lui.

des troupes bien disciplinées, & bien commandées sont capables de faire; car elles forcèrent les ennemis malgré leur bravoure à céder le champ de bataille, & la victoire à leur invincible Roi.

Or donc, si Gustave Adolphe, si Fréderic, dès qu'ils virent une partie de leurs troupes en déroute, se fussent à l'exemple de Pompée retirés du combat, & qu'ils eussent ainsi que lui d'abord cédé à leur malheur, au lieu de suppléer, comme ils firent, à ce premier désordre, par leur présence, par leur intrépidité, & par des dispositions faites sur le champ: croit-on dis-je qu'avec une conduite aussi lâche que celle de ce Romain, ils fussent jamais venus à bout de remporter de si belles victoires sur leurs ennemis? Et croit-on encore que la postérité les eut jamais placés au rang des premiers Capitaines? Si l'on peut avec raison douter de cela, l'on peut aussi dire que Pompée fit une très-grande faute d'abandonner son armée au moment où il étoit le plus nécessaire. La fuite de sa cavalerie, loin d'être une raison pour l'autoriser à se retirer du combat, devoit en être une de plus pour le faire rester auprès de ses troupes. Mais ce ne fut pas

la ſeule faute commiſe dans cette journée par ce Général Romain, bien plus célèbre par ſes conquêtes, que par ſes talens militaires. S'il avoit dû après la bataille rendre compte dans un conſeil de guerre de ſa conduite, que de fautes ne lui auroit-on pas reproché !

Pourquoi, lui auroit-on dit, ayant vos troupes déjà toutes rangées en bataille, lorſque Céſar parut, ne l'avez-vous point attaqué tout de ſuite, au moins par votre cavalerie, ſans lui donner le temps de faire toutes les diſpoſitions qui lui plûrent, & de venir lui-même encore le premier à la charge ? Pourquoi ayant une armée ſi fort ſupérieure à la ſienne, engager toutes vos troupes à la fois? Et pourquoi n'avoir pas au moins gardé une forte réſerve pour vous en ſervir à tout événement, ſoit pour ménager une retraite, qui auroit été très-facile, étant à portée d'un camp ſi bien retranché, ſoit pour ſecourir les endroits de la bataille, qui auroient été les plus menacés ? Dites-nous donc encore quels ſont les efforts que vous avez faits pour vaincre? Quelles ſont les ſavantes diſpoſitions dignes de votre grand nom, que vous avez oppoſées à l'ennemi ? Comment, parceque

votre cavalerie, ſur laquelle vous aviez très-mal à propos compté (car quel cas y a-t-il à faire ſur des libertins efféminés & ſans diſcipline?) vous abbandonne? Vous-vous retirez, vous quittez la bataille, pour aller donner des ordres au camp? Mais un ſimple Officier n'auroit-il pas pu porter ces ordres, & n'auriez-vous pas mieux fait de vous mettre à la tête de vos troupes? Quel courage n'auriez-vous pas inſpiré à vos ſoldats, qui avoient une ſi grande vénération pour votre nom? N'étiez-vous pas préciſément dans le cas, où un Général ne doit plus ſe ménager, & où il doit payer de ſa perſonne, vaincre ou mourir? D'ailleurs, il vous reſtoit encore plus de cinquante mille hommes à oppoſer à votre ennemi, qui n'en avoit pas la moitié, & vous les abandonnez pour aller dans votre tente attendre en patience l'événement de la bataille? Eſt-ce-là, dites-nous, une démarche digne d'un Général qui s'étoit acquis un ſi grand renom? Après cela vous êtes ſurpris que Céſar aille vous attaquer juſque dans votre camp (a)? Quoi!

(a) Quand on apprit à Pompée que Céſar attaquoit ſes retranchemens, il s'écria: *Quoi? juſque dans mon camp!* *Plut. vie de Céſar.*

Celui qui avoit eu l'audace de vous combattre malgré la ſupériorité de vos forces, malgré cette nombreuſe cavalerie, qui vous rendoit ſi fier, n'auroit point oſé attaquer un Général timide, parceçqu'il étoit entouré de rétranchemens, défendus par des troupes, qui pour la plupart avoient abandonné leurs enſeignes pour fuir? Avez-vous penſé que votre nom en auroit impoſé à un homme tel que Céſar, à un homme ſi capable de juger juſqu'où l'enthouſiaſme de la valeur peut porter des troupes, que l'honneur fait agir & qu'un habile Général dirige (*a*)?

Voilà ce que l'on auroit pu avec raiſon reprocher au grand Pompée, & je doute très-fort qu'il fut jamais venu à bout de ſe juſtifier.

(*a*) Une choſe qui doit encore augmenter notre étonnement dans une bataille auſſi déciſive que le fut celle de Pharſale, c'eſt le peu de monde que Céſar y perdit : deux-cents ſoldats, nous dit-il, & environ trente Officiers : *In eo prælio non amplius ducentum milites deſideravit, ſed centuriones fortes viros circiter triginta amiſit.* C. J. Cæſar. Comm.

Mais, comme j'ai déjà remarqué ailleurs, que le courage, la diſcipline & le bon ordre rendent les troupes invincibles & preſque invulnerables, je n'en dirai pas davantage ici.

Fin du Tome premier.



A TURIN.

Chez FRANÇOIS ANTOINE MAIRESSE
Imprimeur à l'enſeigne de S. Auguſtin.

Avec permiſſion.



